

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

La tangente

Danton, Amina

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AMINA DANTON

LA TANGENTE

roman

nrf

GALLIMARD

AMINA DANTON

LA TANGENTE

roman



GALLIMARD

À Éric

Table des matières

- **I. PIERRE R.**
- **II. MA MÈRE**
- **III. ÊTRE BELLE**
- **IV. PARTIR**
- **V. MARIA ET ROBERTO**
- **VI. LECH**
- **VII. RETOUR À LA CASE DÉPART**
- **VIII. ISABELLE**
- **IX. YANN**
- **X. JIM**
- **XI. LES MAINS DE JOSEPH**
- **XII. L'AVOCAT DE THESSALONIQUE**
- **XIII. RÉGIS MONTERET**
- **XIV. SERGE**
- **XV. L'ORISSA**
- **XVI. COCKTAIL, 1**
- **XVII. LE LOINTAIN**
- **XVIII. LUI**
- **XIX. SANS ELLE**
- **XX. COCKTAIL, 2**
- **XXI. LA FIN, 1**
- **XXII. LA FIN, 2**

I. PIERRE R.

Il avait accepté de me rencontrer parce que mes lettres lui avaient plu, mais il ne s'attendait pas du tout à moi, je l'ai vu aussitôt dans ses yeux. J'ai vu qu'il était surpris et un peu embarrassé. Après m'avoir serré la main, il me proposa de faire quelques pas vers le Drugstore, où il voulait acheter des cigarettes. Je m'empressai de lui emboîter le pas.

Je n'en avais pas dormi de la nuit. Mon cœur avait fait du toboggan dans le noir. Ma chambre de bonne était devenue immense, mais elle était encore trop petite pour ce qui allait arriver. Ce qui allait m'arriver, enfin, à moi. Je m'étais levée tôt, et quand je refermai la porte, tout était rangé et nettoyé comme si je partais pour toujours.

Dehors, l'air était neuf. Je sortais de ma tanière la tête haute, propulsée par l'extraordinaire événement que j'avais déclenché, moi seule, à l'abri du monde, hors de tout calcul. Pour me rendre du boulevard Garibaldi à Saint-Germain-des-Prés, il suffisait de remonter la rue de Sèvres, de longer le mur de l'hôpital Necker puis, au carrefour de Sèvres-Babylone, de prendre la rue du Four ou celle, plus discrète et plus élégante, du Cherche-Midi. Je m'étais promis d'acheter chez P. un petit pain de seigle aux raisins, une de leurs spécialités, savoureuse. J'avais faim. Ne rien avoir dans le ventre depuis la veille commençait à me donner la nausée. « La vie continue, me dis-je, ne sois pas stupide, mange ! De toute façon, tu ne perdras pas tes kilos en un jour ! »

Je marchais vers lui, chaque pas me rapprochait de lui. Je venais déposer ma vie à ses pieds. Seize années, c'était peu mais déjà encombrant. J'étais sûre, en quittant ma chambre de bonne, que j'allais repartir de zéro. Tout allait commencer. La lumière en ce début d'après-midi faisait reluire les carrosseries des voitures le long de la rue de Sèvres, les vitrines des magasins regorgeaient de victuailles, et les passants semblaient merveilleusement libres et dégagés, inconscients de ce qui allait m'arriver. Je ne pouvais m'empêcher de les envier. J'aurais voulu que ce rendez-vous soit tombé sur quelqu'un d'autre, au hasard.

J'arrivai en avance et plutôt que de tourner en rond, je décidai de m'asseoir à la terrasse d'un café. Le prix des consommations était exorbitant. Mon ventre gargouillait. Le café était toujours ce qu'il y avait de moins cher. Mais, à jeun, ce jus noir et amer était écœurant. J'étais passée devant la boulangerie du Cherche-Midi sans m'en apercevoir. Voilà pourquoi les filles qui vivaient vraiment leur vie étaient minces. Elles n'avaient pas besoin de manger, pas le temps non plus. J'allais peut-être perdre très vite mes kilos en trop.

Le suspense s'emparait de chacun de mes gestes. Mon corps se déplaçait comme du carton, au ralenti, hésitant, étonné d'avoir quelque chose d'aussi grand à vivre. Je regardai au fond de ma tasse de café, comme hypnotisée. Dans quoi m'étais-je embarquée ?

Vint le moment d'aller sonner au numéro 4 de la rue P. Le mot « fin » était peint en lettres manuscrites très fines sur l'un des battants en bois qui protégeait l'entrée d'un magasin au rez-de-chaussée. Une ancienne blanchisserie. Le mot « linge » manquait. Je vis ma main se détacher et avancer toute seule pour appuyer sur l'interphone. Rien. Le silence. Je fis à nouveau le même geste, avec une main toujours aussi étrange. Aucun signal. Rien. Des mégots de cigarettes étaient emportés par un filet d'eau dans le caniveau. J'ai vu les trottoirs onduler et la rue se transformer en un immense torrent. Il avait dû oublier. C'était ça. Il avait oublié. Il n'était pas là... Et puis j'entendis une voix, tout en haut, un bras dépassait des géraniums roses, en ombre chinoise sur le ciel, au dernier étage de l'immeuble long comme une tour. Mon cœur se remit à battre. Il arrivait. Il descendait. Je restais debout, debout de toutes mes forces, en essayant de rester droite dans cette petite rue pavée.

Ma bouille ronde, ma coupe au bol, mon pull-over jaune canari, mon pantalon bouffant, voilà à quoi il se heurta de plein fouet. Il réprima un mouvement de surprise et me tendit la main en me disant qu'il était très heureux de me rencontrer, il avait beaucoup aimé mes lettres. Mes lettres m'avaient ouvert ce chemin vers lui. Oui, un jour, j'avais pris ma plume, et ma voix lui était parvenue. MA vie avait commencé à partir du jour où il avait répondu.

Je butai dans son regard sur le corps que je n'avais pas. Pierre R. était habitué, *je le savais pourtant, j'avais lu ses livres*, il était habitué aux belles femmes. Des femmes racées, des femmes élégantes. *Qu'est-ce que j'avais imaginé ?* Rien. Je n'avais rien imaginé. J'avais pensé que, d'une certaine manière, mes lettres auraient été belles pour moi, ou que la question ne se serait pas posée, en tout cas pas de manière déterminante, pour un tel rendez-vous, offert au ciel comme un

bouquet de fleurs. J'avais pensé devenir belle à son contact, et comme par magie, me laisser emporter dans cette sensation nouvelle d'avoir une vie, d'avoir un corps.

Sa surprise me fit refluer vers ce que j'étais vraiment, une sorte de gros bébé joufflu, au visage large qui me venait d'un père africain. Je décidai de rester courageuse. J'étais là. Lui aussi. La poignée de main avait scellé notre rencontre dans cette rue. Un visage devient beau si on le regarde avec attention. Nous avions un peu de temps devant nous. Il allait donc *forcément* se passer quelque chose. Ce n'était pas le moment de vaciller ; je m'efforçai de sourire sous le coup de cette liberté affreuse qui m'accueillait au moment de faire mes premiers pas dans SON existence.

Le bruit était partout, les perspectives fuyaient, les gens passaient, je n'arrivais pas à me concentrer. Il marchait d'un pas élastique, un peu chancelant, il me demanda ce que je lisais en ce moment, un peu distraitemment, il écouta ma réponse, *Un héros de notre temps*, de Lermontov, dont je lui citai de mémoire une ou deux phrases ; l'espace se détendit légèrement. Je pris une ou deux goulées d'air. Il entra dans le Drugstore et demanda un paquet de Lucky Strike, faisant doucement sonner les pièces de monnaie sur le comptoir, presque en riant. Une telle légèreté me parut irréelle. J'en étais encore incapable mais telle était ma vocation. Je voulais vivre ainsi. Danser au lieu de me sentir écrasée. Je l'avais rejoint pour qu'il me fasse entrer dans le cercle enchanté des danseurs. Ma seule chance était qu'il puisse le comprendre, me donner la main en disant : « Allez, saute, je sais que tu peux le faire »...

Déjà, le moment que nous passions ensemble me parut si friable, il se solidifiait et s'éparpillait dans toutes les directions dès que j'essayais d'y toucher. Je me voyais par ses yeux, je voyais bien qu'il y avait erreur sur la personne. Ou peut-être pas. Pierre R. parlait légèrement, sans prendre en compte mon dilemme, si légèrement qu'il me sembla que ma seule chance était de m'arrimer à ce qu'il disait, comme je l'avais fait avec ses romans.

Il me proposa d'aller boire un thé dans le studio où il vivait avant son prochain départ pour l'étranger. Mon cœur se serra. Où ? En Inde, et pour longtemps. Je hochai la tête. Combien de temps ? Trois ans. Conseiller culturel. « Eh oui... », fit-il, en secouant la tête comme s'il n'y croyait pas lui-même.

Voilà pourquoi, à la fin d'une de ses lettres, il avait fait des allusions à la musique de ce pays ! Nous montâmes un escalier étroit, son pas

semblait à peine peser derrière le mien. Il était peut-être en train de regarder mon cul, mon « gros cul » comme disait ma mère. Je m'étais ruinée pour acheter ce pantalon bouffant. Peut-être qu'il se disait que l'imprimé était joli. Je n'osai pas m'arrêter pour qu'il passe devant moi, de peur qu'il ne soit obligé de me toucher. Je me forçai à avancer. Le studio était sous les combles. Pierre R. poussa la porte d'un geste de la main. « Entrez », me dit-il. Je m'attendais à trouver quelqu'un à l'intérieur : « Vous ne fermez pas quand vous sortez ? » Il poursuivait ses explications. Il venait de quitter sa femme et l'appartement où il avait vécu pendant quinze ans. Il parlait avec une sorte de détachement, comme si un autre que lui vivait ce qu'il était en train de raconter. Par une porte entrouverte, sur ma droite, je distinguai la couleur des serviettes de bain. Et puis je fixai les dessins brodés sur les coussins répandus sur le canapé. Il habitait là en attendant son départ, dans ce studio qu'un ami lui avait prêté. Les romans de Pierre R. étaient remplis d'amis qui se prêtaient des studios, de l'argent, des voitures, et (mais combien d'années ai-je mis à le comprendre ? Dix, vingt ans ?) des femmes. Moi je n'avais qu'un seul ami : Yann.

Je l'écoutais, le dos raide sur le canapé tandis que Pierre R. semblait voler dans les airs, vivre une mélodie plutôt qu'une existence terrestre. Je commençais à sentir que le mot « fin » n'était pas écrit par hasard en bas de l'immeuble. Un morceau du monde flottait encore en nous emportant à son bord, mais le retour à la catastrophe était déjà irrévocable. En tout cas pour moi. Lui avait une vie et je n'y avais pas accès : on n'entre pas dans la vie des autres comme ça. Je ne savais pas zigzaguer. Je savais peut-être venir de loin et m'échouer tout au bord de sa vie. Mais je n'allais pas y rester. Pas y rester...

J'aurais aimé reprendre mes esprits au lieu de me laisser fasciner par cet instant qui me désignait sa fin, oui, la fin était là depuis le début, le compte à rebours s'était déclenché dès le premier regard, inutile de se raconter des histoires. J'avais juste obtenu la permission d'être à ses côtés pour quelques minutes. C'était déjà beaucoup. Presque trop. Il me sembla que ces minutes m'avaient choisie, qu'elles m'avaient cruellement désignée pour sceller le néant où je vivais ; j'avais l'impression qu'elles me regardaient fixement, et me clouaient sur le dossier du canapé. Alors je fis une tentative pour le regarder, lui, comme pour lui intimer l'ordre de faire attention à moi, de faire vraiment attention, de comprendre ce que j'étais venue faire. Une entente, un silence se seraient alors installés entre nous, la même connivence que j'avais entretenue avec ses livres. La même chance.

Mais je n'étais pas capable. C'était trop difficile. J'étais trop lourde,

trop encombrante. La vérité, c'était qu'il devait avoir horreur des filles dans mon genre, bien en chair, la vérité, profondément logique et ironique, c'était que nous allions bientôt nous quitter.

Et que tout redeviendrait comme avant.

J'aurais voulu tout effacer, être une autre, la passante que je fixai en bas dans la rue tout en buvant un verre d'eau dans la cuisine. J'avais pris ce verre qui séchait au bord de l'évier et j'avais laissé couler l'eau du robinet. Je m'étais demandé si elle était potable, je l'avais goûtée avec circonspection. Elle avait un goût d'eau de Javel. J'avais repris connaissance en effectuant ces gestes. La rue en bas m'attirait. J'aurais voulu y retourner. M'y perdre comme je savais le faire. Me laisser bercer.

En revenant dans le salon, je me retrouvai seule avec la tâche de soutenir ce que j'étais venue chercher. De nouveau assise sur le canapé, je manquais d'air, mes jambes me faisaient mal, refermées et comprimées l'une sur l'autre.

J'aurais dû rester une voix dans des lettres qu'il aurait lues d'un air concentré, parfois ému, en marchant dans les rues de son quartier, jetant un coup d'œil distrait aux devantures des magasins... Un ami (Pierre R. avait beaucoup d'amis) l'aurait hélé depuis la terrasse d'un café, mais il aurait poursuivi sa route sans rien entendre, absorbé par sa lecture, continuant d'avancer en direction de la Seine. Et puis il y aurait eu un coup de vent à un tournant et la lettre se serait envolée au-dessus du fleuve. Par la suite, il aurait souvent repensé à cet instant et la voix de cette inconnue serait restée à tout jamais imprimée dans son oreille.

Tandis qu'à présent il allait m'oublier. J'avais frappé à la porte d'un homme qui continuerait son chemin sans moi. C'était simple à comprendre comme un coup de matraque. Un peu maigre dans son tee-shirt noir, il semblait désarçonné lui aussi. Il m'avait sondée, fouillée du regard avec un instinct de prédateur inquiétant comme les éclats métalliques qui émaillaient sa voix. Il avait compris sans doute qu'il était inutile de jouer avec moi. J'étais penchée au balcon qu'il m'avait offert en acceptant de me rencontrer, je contemplais le vide, mon espoir qui pendouillait et ces heures pressées d'en finir me riaient au nez. C'était peut-être cela qui le déconcerta le plus : le sérieux avec lequel je collais à mon désespoir.

Les fenêtres se dessinaient crûment dans le studio où, toujours assise sur le canapé, je tentais de garder le dos droit. Étant délivrée du souci

de lui plaire, en un sens, j'étais libre, libre de me consacrer à l'espace qui nous entourait et qui résonnait avec le silence. Un instant, j'ai cru qu'il pourrait lui aussi écouter ce silence. Je me transportai dans tout ce que je voyais. C'était une tâche qui réclamait un grand sérieux et qui risquait de rendre la conversation encore plus difficile. En désespoir de cause, peut-être, Pierre R. commença en effet à me poser des questions sur moi. J'aurais préféré ne rien dire à ce sujet (n'avais-je pas tout dit dans mes lettres ?).

J'avais pensé que les présentations ne seraient pas nécessaires, mais il était têtue et voulait s'informer. Je lui dis que je gagnais ma vie comme-caissière-à-mi-temps-dans-une-boucherie-du-dix-septième-arrondissement-de-Paris-au-marché-Lebon. Ma façon de dire cette phrase, d'une seule traite, sans respirer, la fit résonner étrangement dans la pièce. Il sembla déconcerté, une fois encore. J'aurais voulu enchaîner sur mes promenades le long du boulevard Pereire qui me donnaient toujours l'impression de partir en vacances. Mais je n'osai pas.

Il me demanda brusquement si j'aimais la musique, oui..., Mozart, oui... et, sans attendre, mit un disque sur un vieux pick-up posé sur un guéridon. Je ne pus m'empêcher de le trouver légèrement ridicule. « Dans la vie, me dit-il, soit on a des amis, soit on a de l'argent... » On avait des amis parce qu'on avait de l'argent, pensai-je. Je secouai vaguement la tête. C'était ma mère qui m'avait mis ce genre d'idées dans le crâne.

Et puis soudain, puisqu'il valait mieux parler, je me suis mise à évoquer ses romans, à inventer l'existence d'un lecteur qui, contrairement à moi, ne les avait pas aimés. Il me demanda ce que cette personne avait dit, si c'était un homme ou une femme. « Un homme, un professeur. Il disait que c'était des romans d'adolescent attardé. » J'aurais voulu lui dire que je n'étais pas du tout d'accord, que ses livres contenaient l'élan même de la vie, mais Pierre R. sembla plus amusé qu'autre chose par cette remarque. Je poursuivis : « Il disait que vous aimiez dramatiser la vie, que c'était surjoué, très arrangé comme partition... Il disait aussi que vous aviez tendance à être très content de vous, à vous donner le rôle principal. » Qu'est-ce que je faisais ? Je creusais un trou dans les murs, je menais une conversation à l'abri d'un mensonge créé de toutes pièces pour le faire réagir, pour exister à ses yeux. Mais il prit ces remarques à la légère : « adolescent attardé ? » répéta-t-il, songeur, la main sur le menton. « En un sens, ce n'est pas faux. » Il eut un petit rire, augmenta le feu sous Mozart et la musique me cloua le bec.

Il avait quelque chose à régler dans son ancien appartement et me demanda si je voulais l'accompagner. On parla de Nietzsche, son philosophe préféré, et de Rimbaud, en longeant la rue de Rennes. Je commençais à avoir le vertige, les perspectives tanguaient le long de mes tempes. La tour Montparnasse était noyée dans le flou, au loin. Pierre R. ne s'apercevait de rien. Lui-même marchait comme s'il traversait son propre vertige en permanence. Nous arrivâmes ainsi rue Delambre.

J'entrai dans l'appartement, un rez-de-chaussée assez sombre, et vaste, comme dans un château hanté, où résidait une partie de *La vie rêvée*, le roman qui m'avait décidée à lui écrire pour la première fois, un an auparavant. Je l'avais tellement imaginé, tant de fois, assis à son bureau en train d'écrire. Et j'y étais. J'étais chez lui, son ex-vrai chez-lui. Pierre R. avait vécu ici une grande histoire d'amour avec une actrice, une femme superbe.

La cuisine laissait entrevoir des piles de vaisselle sale sous une ampoule jaune, et un grand désordre régnait dans le salon, vaste et poussiéreux. Un buste d'homme nu gréco-romain était posé sur une table de bridge. Un rai de lumière coupait la pièce en deux, depuis les volets tirés. Je dus me plaquer contre un mur pour laisser passer deux jeunes gens, un garçon et une fille, qui nous saluèrent, laconiquement, sans même nous regarder. Pierre sembla contrarié. Il me laissa un instant pour échanger quelques mots avec eux dans le couloir. Le ton de la conversation monta, puis je n'entendis plus rien. Une femme très grande, très mince, aux cheveux fins et mousseux passa en trombe avec un grand sac en plastique à la main. J'entendis sa voix chantante dans une autre pièce, un fort accent, peut-être slave. Puis Pierre R. revint au salon et me dit que nous devions maintenant sortir, qu'il allait me raccompagner au métro le plus proche. Je marchais les épaules voûtées en comptant les derniers pas que nous faisions ensemble. Le boulevard était tranquille et le ciel était gris mais saturé de lumière. Le mollusque qui avait rampé en moi se transforma en cobra, ricanant et sifflant de me voir si empotée, si seule face au néant.

Je n'ai pas supporté de le voir disparaître sur le boulevard Montparnasse, je n'ai pas accepté qu'il me tourne le dos et que, de son pas un peu chancelant, il s'en retourne vers sa vie, avec la désinvolture de celui qui ne doute pas de sa propre existence, la couleur de sa veste se confondant peu à peu avec celle des platanes. Je restai plantée sur mon trottoir, alourdie, complètement sonnée. Dans la lenteur, la stupeur qui ont suivi, une promesse a surgi : celle de revenir un jour vers lui, de faire en sorte qu'il ne puisse plus jamais

me dire au revoir aussi facilement, avec une telle désinvolture, ni me laisser aussi seule.

J'ai passé dix ans à tenir tête à ces quelques minutes. C'est ainsi que Génica est née.

II. MA MÈRE

Ma mère n'a jamais pensé que je pourrais un jour exister en dehors d'elle. Ni même que j'allais vouloir essayer. Elle exigea de moi pendant des années la même perfection, la même fidélité, le même attachement aveugle. Il fallait que mon existence restât sans aucune aspérité, à l'ombre exacte de la sienne. Je devais incarner la réponse à des attentes d'autant plus fortes qu'elles ne s'exprimaient pas. Ma mère faisait partie des gens qui ne s'écoutaient pas. Elle maudissait la vie de n'être que la vie, comme s'il pouvait y en avoir une autre, quelque part. Elle traitait celle que nous vivions de « tartine de merde » dont on mangeait « un morceau plus ou moins grand chaque jour » et l'autre vie rôdait quelque part autour de nous, sans jamais dire son nom, toujours remise à plus tard. On jouait *En attendant Godot* dans une H.L.M. de banlieue. Le rôti de cheval et la purée maison tous les dimanches midi. Ma mère me maudissant de n'être que moi à la moindre déception. Tout était reporté à des jours meilleurs, plus décisifs. En attendant, il fallait toujours manger les fruits qui commençaient à pourrir, le pain qui commençait à durcir, finir d'user les vêtements que des collègues de bureau lui avaient donnés pour moi, avant de porter les neufs, qui devenaient entre-temps trop petits.

Mes résultats scolaires échappaient à ses foudres. Ils incarnaient la perfection, la stabilité, et la sécurité. Ils désignaient l'excellence et faisaient descendre un peu de l'autre monde sur la terre. J'étais une élève brillante, et on me fit entrer dans un collège de riches au lieu de m'inscrire dans celui qui était à cinq minutes de chez moi et qui longeait le périphérique de la Porte d'Asnières.

Rester parfaite pour que ma mère puisse vivre, quitte à me supprimer moi-même : j'ai donc basculé dans mon monde, un monde où les livres étaient des sentinelles, des passeports, des talismans. Il n'y eut que des livres dans ma vie, à part ma mère, et puis Yann, que j'ai connu en quatrième et qui m'aidait à résoudre mes problèmes en mathématiques, sans jamais s'énerver.

J'ai eu des salamandres, un chat et des souris blanches. Ma mère aimait les animaux. Les salamandres allaient toutes crever sous le frigidaire ou la machine à laver, les souris mouraient souvent

déformées par d'énormes tumeurs, et notre chatte, la plupart du temps invisible, griffait quiconque voulait s'approcher d'elle. Seule ma mère pouvait la caresser. Yann ne venait jamais à la maison. Ma mère recevait rarement, et quand elle le faisait, c'était pour mitrailler les convives sitôt qu'ils avaient le dos tourné. Je préférais épargner Yann. Elle avait du décapant dans la bouche et parlait à coups de hache. Aucun être humain n'échappait à ses coups. Les autres étaient forcément mauvais, intéressés, profiteurs, agressifs. À part moi, sa même. Jusqu'à ce que je commence à exister, c'est-à-dire à la déranger.

J'ai donc commencé à lire très tôt. En classe de seconde, j'ai décidé d'écrire à Pierre R., l'auteur d'un roman qui m'avait transportée : *La vie rêvée*. J'étais partie de chez ma mère depuis quelques semaines déjà, je vivais comme je pouvais (le plus souvent couchée) dans une chambre de bonne. Je me suis assise un jour à mon bureau. Il faisait beau. Nous étions au début du printemps. La fenêtre ouvrait sur un ciel bleu strié par le vol un peu ivre des hirondelles.

Avant mon départ, ma mère ne cessait de dire aux voisines de palier que tout ce temps passé dans les livres n'était plus possible. Elle criait dans l'appartement : « Tu es malade ! Tu es malade ! Il faut te faire soigner ! » avant de sortir en claquant la porte. Quand j'ai cessé de me lever le matin, quand j'ai commencé à me goinfrer, je suis tombée dans une sorte de mutisme, d'abrutissement. La vie est devenue insupportable entre nous jusqu'à ce qu'elle me mette dehors avec un coup de pied aux fesses : « Le meilleur cadeau que je puisse te faire, c'est de te dire de foutre le camp d'ici », pour mes dix-sept ans, l'année de ma rencontre avec Pierre R.

J'étais restée mince, jolie et bien rangée derrière elle, et puis j'ai pris vingt kilos, ou trente, ou quarante : quelque chose d'énorme, une barrique, et mon corps a explosé en deux ou trois morceaux bien distincts : la honte, le vide, la peur. Des coups de tonnerre. Ma mère a cru devenir folle. Ma brillante scolarité, les dimanches en forêt où nous allions pêcher des salamandres et ramasser les champignons, les locations pour les vacances en montagne parmi les gentianes ou au bord d'une mer immobile qui clapotait autour des chaussures, les promenades interminables, les sentiers de grande randonnée, la place que prenaient les repas, la place que prenait ma mère, tout cela pulvérisé en six mois. Fini.

Je n'avais pas compris qu'il fallait compter sur soi pour exister. Ma mère avait décidé, tranché pour nous deux. Son passé la rendait intraitable, intouchable. Il n'était pas question de la contester sans

toucher à la vérité incarnée. Elle m'avait appris la méfiance vis-à-vis des gens qui cherchaient en tout et partout leur propre intérêt. Le monde se réduisait à une jungle immense, hostile, remplie de gens machiavéliques et malins. Nous faisons partie des pauvres, des « petits » qui n'ont jamais rien et qui se font toujours avoir. Elle était au centre de ma vie. Il fallait que je reste au centre de la sienne. Les années silencieuses où j'ai vécu dans son sillage se sont déposées en moi comme une éternité, une mer étale. Le moindre de mes mouvements aurait fait l'effet d'une saillie, d'un coup de couteau. J'ai grandi dans la simplification du monde que son autorité et ses jugements sans appel imposaient.

Le jour où j'ai quitté la maison, cette éternité s'est soulevée comme un immense raz-de-marée. Quand je descendais de ma chambre de bonne pour aller chercher du pain, les gens allaient et venaient partout sur les trottoirs. Ils semblaient savoir où aller. Un véritable cassetête, tous ces gens qui allaient quelque part. Un autre monde. Je restais plantée sur l'asphalte gris où, peu à peu, à force d'immobilité, mes semelles de chaussures s'engluaient. Mon cerveau aussi avait fondu, dans une marmite chauffée à blanc qui faisait un « glop-glop » discret à la surface. À peine un sanglot. Pas une larme. Je me résorbais presque doucement. L'adieu à mon reflet dans les glaces. Tout avait sombré dans la graisse. J'étais douée pour disparaître. Presque fascinée par le silence qui tombait sur mon corps comme l'écho répercuté de ma mère, des coups qu'elle avait reçus. Un linceul, une immense robe en forme de sac me recouvrit. J'avais du flan aplati en guise de poitrine. Je marchais le dos voûté, tout cela fit soudain partie de moi. Un mur s'était dressé. Pour le franchir, il fallait Lui écrire. Le rejoindre dans sa vie et prendre feu à son contact. Sans cette perspective, je serais restée confondue à ce malheur, et j'aurais passé ma vie à maudire mon destin. Mais on pouvait changer la vie. Je lisais Rimbaud, André Breton et Lermontov. Ils me tiraient par la main. *Mon paletot devenait idéal*. La littérature et moi ne faisons qu'un comme les étoiles et le ciel, comme le froid et l'hiver.

J'ai ouvert ma fenêtre et j'ai eu l'impression de courir au bord d'une plage, de goûter à la liberté. Et mon corps est redevenu souple, attentif, amoureux de l'espace comme celui d'un tigre. J'aimais l'énergie que Pierre R. transmettait à ses lecteurs. Je la recevais. J'étais faite pour la vie, la sienne, celle qu'il avait racontée dans *La vie rêvée*. Le reste était un malentendu.

« Appelez-moi, m'avait-il dit avant de disparaître, si vous le jugez nécessaire de toute votre âme. » « De toute votre âme »... Il en avait de bonnes ! Avais-je le choix puisque je n'avais déjà plus de corps ?

N'étais-je pas déjà venue vers lui avec mon âme, avec ma vie, et est-ce que cela avait suffi ? Du moins le vide avait-il un sens, puisqu'il était devenu mon corps.

Le premier pas avait été fait. Le premier, le seul. Tant pis si j'avais commencé par la fin. Pierre m'avait rejetée dans la vie que je voulais fuir, mais m'avait tout de même lancé un défi. Je ne pouvais pas renoncer à *La vie rêvée*. Jamais. Ce livre, comme tous ceux de Pierre R., m'offrait une chance de renaître. J'avais le temps, je n'avais pas encore dix-huit ans. Pierre R. n'était plus un fantasme, il ne l'avait jamais été. Il n'y avait pas de fantasmes dans ma vie. Je ne pouvais pas me payer ce luxe. La rencontre avait été réelle. Je pouvais me moquer du temps et de la vraisemblance. Je n'avais pas le choix. Ma vie n'était pas une intrigue où tout s'enchaînait platement, mécaniquement. Je pressentais que Pierre R. était au moins aussi fou que moi, qu'il défiait lui aussi les lois du bon sens, qu'il finirait par me voir et par comprendre. Je devais juste changer d'apparence. Guérir, seule, de ce mal que ma mère m'avait fait en me prenant pour bécquille.

Il n'y eut plus de courrier dans le casier qui me servait de boîte aux lettres, au bas des escaliers de service. Sa petite écriture noire ne viendrait plus me donner le sentiment d'être invincible. Je devais me débrouiller seule. J'allais m'inscrire à la Faculté de Lettres Modernes (F.L.M.) pour occuper mon année. Je pensais à Pierre en écoutant une copine de fac me raconter ses vacances passées dans les Charentes à visiter des vestiges galloromains avec ses parents. Je pensais souvent à notre rencontre, qui ne me paraissait pas tellement plus folle que tout ce que je pouvais entendre ou surprendre autour de moi. Il fallait seulement vaincre le mollusque en moi, devenir une autre, plus élancée. Il fallait devenir belle comme ces femmes que j'avais vues sortir des vernissages dans le sixième arrondissement de Paris. Sûres de leur corps et de leurs existences, minces, d'une énergie à toute épreuve, dans leurs effluves de parfum.

Les toilettes étaient sur le palier, à la turque, elles puaient, les lattes du parquet en bois craquaient sous les pas (ce qui était pratique pour rester immobile à chaque fois que les employés d'E.D.F. passaient pour relever le compteur ; je les entendais rebrousser chemin en proférant des jurons : « salope ! », « connasse ! »), la peinture s'effritait sur les murs, les lucarnes fuyaient. Il était certain qu'il fallait refuser l'évidence et braver le sort, me disais-je en m'affalant sur mon lit. Je n'avais pas le choix. Mais je ne pus me lever les jours suivants. La chambre devint une porcherie. Un matin, je mis les boîtes de conserves à moitié vides dans un sac, je balayai les miettes de pain, et

la poussière, lavai la plaque électrique chauffante posée à côté du lit, ainsi que les couverts et l'assiette qui traînaient par terre. J'ouvris la fenêtre, secouai les draps, les pris sous mon bras pour aller à la laverie. Je fis quelques courses : du thé, des biscuits, des yaourts, des raisins secs et des pommes. Je téléphonai à ma mère pour lui dire que je passerais pour déjeuner, contrairement aux deux dimanches précédents.

Je devais continuer de la rassurer. Devant la sacrosainte volaille rôtie, je disais : « c'est délicieux », « c'est très bon, vraiment excellent ». Ma mère a toujours acheté des mets de premier choix, à grands frais et cuisiné avec largesse. Je colmatai les brèches : « Mais oui je vais en fac, ce n'est pas parce que je suis partie de la maison... », et elle : « Parce que je ne te donne pas un tiers de mon salaire pour que tu glandouilles, je te préviens, je n'entreprendrai pas une fainéante. — Mais non... — Oh, tu as quand même bien déconné, ne me raconte pas d'histoires ! », la voix devenait militaire, je plissais les yeux : « J'ai rencontré la C.P.E. de ton lycée... (Je me terrais.) Elle m'a dit que tu avais commencé à sécher les cours dès le début de la seconde... — ... — Depuis la seconde que tu déconnes ! », cette grosse vache je l'aurais tuée, traîtresse, bouffant à tous les râteliers, essayant de séduire Yann, et puis maintenant ma mère, elle aimait non seulement les jeunes hommes mais les femmes, pas croyable, cette sale gonzesse... « Il me semble que tu es en train de la perdre, ton intelligence, depuis quelque temps... », je remontais avec lassitude à la surface : « Mais qui a dit que j'étais intelligente ? — Tous, tous, tes profs, tes nourrices, tous l'ont dit, c'est vrai que tu as toujours eu des facilités à l'école, tu étais en avance », silence, j'attendais la chute : « Pour ce que tu en as fait... »

Ma mère me mettait tout sur le dos, elle m'avait centrée sur moi-même, vissée à mon nombril et me demandait de conquérir le monde. Elle ne m'avait rien dit du monde. Elle l'avait peint en noir. « C'est une question de tempérament, tu n'es pas faite pour te battre, pour t'en sortir. » J'étouffais mais je l'aimais et je continuais d'entendre dans ses paroles le mal qu'elle essayait de conjurer en se vengeant sur moi. J'étais la proie idéale, offerte, passive, quasi anesthésiée. Elle continuait. Elle me faisait peur avec ses formules qui cognaient. Mon allure de gros bibendum abruti qui savait encaisser devait décupler sa rage.

Je pensais à Celui que je devais faire revenir. En attendant, ce qui m'arrivait m'arrivait aussi : cela voulait dire qu'à partir de maintenant, il était trop tard, il était trop tard depuis toujours. Le présent allait résonner en permanence avec ce qui n'avait pas eu lieu

ce jour-là et qui seul existait puisque c'était ce jour-là que j'étais sortie de ma mère. Ce qui me donnait une longueur d'avance sur tous ceux qui avaient peur de rater leur train, leur chance, leur vie. Pour moi la question était réglée. Il n'y avait et il n'y aurait pas de vie à réussir. Mais une espèce de complot romanesque à l'intérieur de moi : ma seule intimité, ce qui m'en restait, l'espoir de devenir une femme. Une belle femme. Une apparition. Un commencement.

La graisse était faite pour amortir les coups et cela fonctionnait bien dans l'ensemble, sauf que ça rentrait quelquefois par les yeux. Le monde me parvenait alors sous forme d'instantanés terriblement nets, précis, et crus comme les phrases que ma mère m'avait jetées au visage. Yann m'a offert un appareil photo, un Olympus, pour Noël, et j'ai commencé à l'utiliser au cours de mes balades dans Paris. Elles prolongeaient mes lectures. Elles berçaient la promesse de mes retrouvailles avec Pierre R. Elles me rendaient son absence possible, et redonnaient une chance à ma vie, une façon d'épouser l'espace. Le monde où je marchais était immense et large. Le soleil semblait cligner des yeux entre les frondaisons d'arbres. Les murs par endroits s'éclairaient de sourires de sphinx, et les rues se remplissaient d'une paix éternelle. Aux heures de pointe, j'étais ballottée dans une foule qui semblait savoir où aller, aimantée par un foyer, des horaires, des projets. Je préférais les heures de l'après-midi au fond des quartiers opulents et spacieux où certaines maisons ressemblaient à des paquebots. Personne ne pouvait mettre la main sur moi. Je me sentais ultra-secrète, à la fois inflexible et heureuse, effacée et surtout éternelle.

Longtemps les mois de septembre m'ont signalé que la rentrée sonnait pour les autres, toujours pour les autres. Ceux qui allaient quelque part. Un autre monde. Je pouvais rester des jours au lit. Ou marcher toute la journée. Il était difficile de penser qu'ainsi je protégeais celle que je voulais devenir, Génica, une fille libre, mince et souple. Je faisais du ménage tous les soirs dans une pizzeria. Je nettoiais sur le sol les taches de sauce tomate et de fromage fondu, la tête vide, et il m'arrivait d'aller en cours à la F.L.M. où j'avais bien du mal à suivre ce qui se passait. Tout me semblait nauséabond et ennuyeux, préservé sous une mince couche de formol. Les étudiants prenaient en note des discours charpentés, où la grammaire tenait une place trop importante, comme le prix qu'on aurait laissé sur une marchandise. On avait les genoux écrasés contre des tables faites pour des nains.

III. ÊTRE BELLE

Mes journées passaient comme moi, sans début ni fin, je n'en attendais rien. Je me rêvais en Génica (mince, en jeans, sortant d'une galerie de photos qui organisait ma première expo. Je courais, heureuse, vers un homme au bout de la petite rue pavée où la galerie était nichée). J'avais toujours l'apparence de ce mollusque à l'air maussade qui donnait à ma mère des envies de meurtre. Mais mes rêves me tiraient par la manche. Je savais que Génica pouvait contourner ma peur des gens, faire de moi-même un pont au-dessus du vide. Elle était celle que j'aurais dû être le jour de ma rencontre avec Pierre. Cette fille était décisive, il fallait la faire apparaître. Mais la fille en moi qui avait été si jolie, si sage, si silencieuse, si bien rangée derrière sa maman, qu'allait-elle devenir ?

Je prenais des photos en silence, heureuse d'être sans pensées, sans attente. Être belle, être Génica, c'était cela : marcher dans les rues et se sentir étale. On peut devenir belle et continuer d'être seule. Je n'étais pas dupe sur ce point. Il m'aurait fallu être plus aimable pour être entourée. Mais je n'étais pas sociable. J'avais horreur des colonies de vacances et des cours de récréation.

Pour devenir belle, il fallait supprimer la zone gélatineuse qui se voyait le plus, au centre de ma poitrine. Ma mère s'était laissé émouvoir et accepta de financer ce que le médecin, un homme très doux, appelait une « plastie mammaire de réduction ». Dix jours de clinique et cinq semaines de convalescence. Le médecin confirma qu'il s'agissait dans mon cas d'une infirmité (le terme clinique : « hypertrophie mammaire »). Le prix de l'intervention serait remboursé par la Sécu. Et d'un. Il me prit en photo avec la lumière dans les yeux, de face, de profil, de dos, il fit des agrandissements, m'expliqua comment il allait procéder, quelles seraient les conséquences de l'opération. Et de deux. Il allait cisailer dans la peau et après avoir aspiré la quantité de graisse nécessaire, la retourner comme un vaste ourlet et la recoudre tout autour du mamelon. Et de trois. Ils deviendraient insensibles. Et de quatre. Je voulais une poitrine plutôt petite — même si j'étais plutôt grande —, plutôt petite, et même assez petite : j'insistai.

J'ai réintégré l'appartement de ma mère pour la durée de ma convalescence. Le deux pièces qui donnait sur des voies ferrées et sur Montmartre. Ma mère me soigna avec ce sens du sacerdoce qui avait fait d'elle, à ses propres yeux, une sainte (mais une sainte exaspérée par sa vocation). Elle nettoyait deux fois par jour le pus qui coulait des cicatrices dans les drains. Je m'étais réveillée de l'anesthésie avec de la fièvre qui tardait à passer, j'avais tout le temps les lèvres sèches. Je regardais le ciel, les toits des hangars alignés le long de la voie ferrée, les gens qui se rendaient à l'économat réservé aux cheminots, un cabas sous le bras, et qui en revenaient avec des litrons de vin.

La nuit, j'allais dormir sur le canapé, dans le salon. On enfermait le chat dans la chambre avec ma mère. J'essayais de changer sa caisse, de mettre la table, de revisser la bouteille de shampoing après avoir tenté de me laver les cheveux au-dessus du lavabo, de retaper le canapé, de penser à tout, de prévenir les attentes éventuelles, d'être parfaite, irréprochable. La salle de bains sentait toujours l'Obao aux extraits de marrons d'Inde. Les tartes aux pommes, les quatre-quarts et les crèmes au caramel, le riz au lait étaient toujours aussi réussis. Ma mère me lançait un regard dur quand je me servais une part minuscule mais se retenait de me resservir de force car le chirurgien avait bien insisté. À cause de la poitrine, il ne fallait surtout pas regrossir. Sinon, les coutures auraient pu péter. Et ma mère écoutait les notables.

Avec les années, les cicatrices se sont estompées mais Génica est restée balafmée. On ne peut pas dire qu'elle est née facilement. Elle a pointé le bout de son nez quand j'ai pu marcher un peu plus droit, et relever la tête. J'imaginai de grands arbres devant moi que je saluais avec le plexus et je riais intérieurement.

Quelques mois plus tard, je suis allée rendre visite au chirurgien dans son cabinet. Je l'ai trouvé étonnamment triste et seul derrière un grand bureau noir. Un médecin triste représentait quelque chose de bizarre à mes yeux. Un médecin n'était-il pas libre, sauvé, débarrassé du problème de sa propre existence et de sa place dans la société ? Il me montra avec mélancolie le moulage d'une main d'enfant qu'il avait réparée (il était spécialiste de la chirurgie de la main à l'hôpital de Nanterre). Je me souvenais de son pull-over auquel je m'étais agrippée en sortant de l'anesthésie. Quand il m'avait assuré à l'oreille que tout s'était bien passé, j'avais eu envie de pleurer.

C'était un premier pas vers Génica, après celui de ma rencontre avec Pierre R. Moins désastreux, plus prometteur, mais qui avait ses limites. Une copine de la F.L.M. m'entraîna dans une fête. Il y avait là des filles qui, à l'âge de vingt ans, étaient déjà des femmes, superbes,

pendues au cou de leur partenaire ; la taille ployée, le soulier pointu, elles se renversaient et tournaient dans leurs bras, muettes de bonheur. Je les regardais, debout près d'une fenêtre, prête à m'enfuir. J'avais mis un petit décolleté, je surprenais parfois mon reflet dans la vitre, où je ne voyais qu'un animal rétif, un peu sombre.

Ma mère m'a coupé les vivres. Les couloirs de la F.L.M., durs et brillants, étant la seule chose qui m'avait vraiment captivée (car ils coupaient l'espace au cordeau, comme les rues de New York, ou comme un tombeau égyptien), j'ai interrompu sans aucun mal ces études à peine commencées. Mais il me fallait survivre. J'enchaînais les petits boulots. La spéculation financière faisait rage. Elle inondait le monde. Réussir était LE mot d'ordre. Il fallait jouer serré. Rester digne et farouchement anachronique. Je lisais et relisais les livres de Pierre R. avec l'impression de commettre un acte de résistance. Je m'identifiais toujours plus à son mode de vie et à ses héroïnes. Elles étaient belles, amoureuses. Elles étaient libres. Elles illuminaient la vie de leurs amants. La leur était ponctuée de rendez-vous magiques. Il m'arrivait de mettre mes pas dans les siens, de longer les rues qu'il avait jadis arpentées. Nos retrouvailles me semblaient inévitables, scellées par une sorte de pacte. Les rues devenaient ma pensée. Pierre R. me donnait l'impression que je pouvais traverser des mondes, sans bouger, et le rejoindre partout où j'allais. J'ai vécu enfermée dans un coffre-fort avec lui et avec Génica. Personne ne pouvait véritablement m'approcher, nous approcher, elle et moi, ce couple de filles au sang mêlé qui vivait en plein mythe et en plein désastre. Plus tard, je me suis demandé si Pierre avait compris en me revoyant sur le palier de sa porte dix ans après. S'il avait compris.

M'extirper de la glu : rien ne devait me distraire de cette tâche. J'ai commencé par me retirer dans une sorte d'impassibilité. François Truffaut comparait Catherine Deneuve à un vase dans lequel on pouvait mettre toutes les fleurs. Elle ne se laisse pas facilement deviner. Elle se laisse faire en apparence, mais toutes les définitions glissent sur elle. Elle réfléchit les regards en sachant que personne ne pourra vraiment la rejoindre. Sait-elle d'ailleurs où elle est ? Le cinéma m'a rendue très sensible à la surface des visages. J'aimais par-dessus tout le visage de Monica Vitti dans les films d'Antonioni. J'ai pris des leçons qui valaient tous les cours de comédie, assise à la regarder dans les salles obscures. Il n'y avait pas que les visages. Le corps des actrices m'hypnotisait, ou plutôt, leur manière de bouger. Je les enviais d'être en accord avec leurs mouvements, de tenir dans l'espace, sans appui, sans béquilles, par la force de leur seule présence. Je les regardais avec nostalgie. À la maison, personne ne m'avait rien appris sur le corps, personne ne savait ce qu'était un corps. C'était un

truc au-dessous de la tête qui devait obéir. Est-ce qu'on pouvait avoir un corps sans la présence d'une caméra, d'un metteur en scène ?

Je voulais juste faire tomber Pierre R. à la renverse. Rayer définitivement de la carte ce jour où il avait pu si facilement m'oublier. Je voulais revenir dans sa vie et être incontestable ce jour-là. C'était une promesse que je devais tenir, enfoncée dans ma chair, et que rien ni personne ne pourrait m'arracher.

IV. PARTIR

Quand mon visage (lui le premier) a émergé de la glu, je me souviens des premiers regards que j'ai suscités comme d'une mise à l'épreuve. Tout regard un peu gourmand, insistant, ou affamé, résonnait comme une menace de se faire prendre, de se faire avoir. Et puis je me suis rendu compte que la solitude avait déposé un grand lac d'eau froide dans ma vie, probablement infranchissable et qui devait le rester.

L'impassibilité fut l'arme absolue. N'avoir jamais aucun regret. Rester droite, impeccable, sans oscillations. La morale de fer héritée de ma mère me fut d'un grand secours pour ne pas flancher, pour ne pas ouvrir, par exemple, à nouveau les frigidaires. Je devais tenir ma promesse. Être toujours aux aguets. J'ai commencé à me surprendre dans les glaces, à me dire qu'après tout, Génica, c'était elle. Précisément elle. Elle m'intimidait. Très longue silhouette, peau lisse, cheveux noirs. Je ne savais que penser. L'image risquait de m'hypnotiser, de me happer. J'avais trop peur de m'y laisser enfermer. Je préférais la rêver. Rêver que j'étais elle. Me rêver belle plutôt que de le vérifier dans les glaces. Mais un minimum d'honnêteté me poussait tout de même à ausculter les contours de ma silhouette.

Les gens ne devaient pas m'approcher de trop près. Je m'arrangeais ainsi pour me cacher dans mes cheveux et dans mes vêtements informes, tout en continuant de tirer sur le fil de Génica. Je m'habituais à manger de moins en moins, j'allais au cinéma. J'allais aussi nager.

Faire des longueurs à la piscine pour respirer et éprouver la sensation de glisser. Nager pour éprouver la joie dans mon corps, la joie de m'endormir le soir dans les oreillers, la joie de me réveiller. Je nageais ces soirs d'hiver dans une eau bleu ciel électrisée par la lumière des spots. En sortant, le froid qui mordait sur mes cheveux encore mouillés me ramenait sur terre, mais je me sentais légère et je respirais à pleins poumons, sans effort.

Je rencontrais le monde à travers la photographie. Les vitrines passées au blanc d'Espagne, les boîtes aux lettres alignées deux par deux sur les murs du boulevard Haussmann, les chaises vides du Luxembourg,

un caniveau en pente ou l'enfant des beaux quartiers qui mangeait une glace au kiwi et au caramel devant une boulangerie rutilante : chaque photo me remettait d'aplomb. Certains jours, le réel se rapprochait encore de moi jusqu'à m'étouffer. Il fallait déclencher l'appareil avant qu'il ne me saute au visage et ne finisse par me bouffer. Mais je parvenais souvent à me calmer. Et les photos se faisaient alors dans un souffle.

Je les ai montrées à Yann. Il les a regardées attentivement, le front penché, une cigarette à la main sur laquelle il aspirait brutalement de temps à autre. Il faisait beaucoup de bruit avec son nez, sa bouche. Il avait un corps bruyant mais parlait très peu. Il finissait rarement ses phrases. Au bout d'un long moment, il hocha la tête et me conseilla de continuer. Yann ne parlait jamais à la légère. Je lui annonçai que je partais pour Venise. Il eut un geste de surprise. « Pour combien de temps ? — J'ai trouvé quelqu'un pour sous-louer ma chambre. A priori, je compte y passer l'hiver, peut-être plus... » Yann hocha de nouveau la tête et sourit. Il m'accompagna à la gare quelques jours plus tard, m'embrassa tendrement en me disant : « Et mange, surtout ! »

V. MARIA ET ROBERTO

Dans le train, la légèreté de mon sac m'étonna. Il avait suffi d'un geste pour le balancer sur le porte-bagages. Un coup d'œil rapide sur les passagers et le tour était joué. J'attendis le départ dans le couloir. Mon corps n'était pas seulement devenu mince, il était aussi devenu agile. Il me doublait, me désignait un élan, une vitesse, un espace beaucoup plus vaste que ce que je pouvais appréhender. J'avais gardé en moi une lenteur de fille alourdie. Je ne pouvais pas m'offrir le luxe d'être aussi légère. Je restai très droite dans le couloir, essayant de comprimer cette soif de m'en aller, vraiment terrible à cet instant. Je portais un pantalon de coton bleu, un teeshirt blanc. Je fumais beaucoup, sans m'en apercevoir. Le train roulait maintenant. Le poids que j'avais sur le cœur commençait à lâcher. Je regardais le paysage défiler, mais j'écoutais surtout le bruit des roues qui m'emportait. Loin. Le couloir était désert depuis longtemps quand je commençai à l'arpenter de long en large, puis à franchir les rames en passant sur les passerelles en métal qui rattachaient les wagons entre eux. On voyait les rails à cet endroit et le fracas était épouvantable. Je me suis accroupie et là, tout près de la terre qui défilait, j'ai pleuré, j'ai osé faire du bruit.

Je me suis aussitôt sentie chez moi à Venise (j'avais *reconnu* cette ville dans les livres de Pierre R.), j'avais la paix, j'étais loin de ma mère, loin de tout, et je n'ai eu aucun mal à trouver une chambre dans une petite pension du quartier de la Madonna dell'Orto où j'étais arrivée par les fondamenta Nuove et par le canal de la Miséricorde. Une femme brune était assise à l'accueil, petite et menue, dans sa robe à fleurs, le visage un peu chiffonné. Elle me dévisagea un court instant puis me tendit des clefs presque distraitemment quand j'eus fini de parler dans mon mauvais italien. Ses mains et ses bras étaient maigres, vigoureux. Je la remerciai et pris mon sac pour me diriger vers l'escalier. « Attention à ne pas glisser, me dit-elle en italien, c'est tout en haut. Je ne vous accompagne pas. J'ai les jambes en mauvais état. » Je hochai la tête et je m'immobilisai en pensant qu'elle allait peut-être avoir envie de parler, mais elle me souhaita simplement une bonne nuit.

Je n'avais rien mangé depuis la veille, juste des pommes achetées sur

le chemin au marché du Rialto. Je me suis endormie tout habillée sur le lit. J'ai dû faire le tour du cadran. Quand j'ouvris les yeux, la lumière cognait derrière les volets. J'ai découvert en les poussant qu'ils étaient très lourds, que les vitres étaient en verre dépoli qui faisait onduler la lumière. C'était une fenêtre impériale que j'ai souvent prise en photo durant mon séjour à la pension, un peu comme on fait une série d'autoportraits. Je me suis penchée presque machinalement. Maria était juste en dessous, sur le pas de la porte, en train de balayer. Je me suis aussitôt redressée comme si j'avais été prise en faute, puis je me suis penchée à nouveau pour la saluer mais elle avait disparu. La petite place était déserte. Un arbre était planté au milieu et faisait de l'ombre. Deux femmes téléphonaient de l'autre côté, chacune pendue à son combiné, replètes, une main sur la hanche, permanentées et parfaitement symétriques. Je les ai prises en photo.

J'ai laissé la fenêtre ouverte et j'ai inspecté la chambre du regard. Elle était vaste, un peu bancale. Le grand lit faisait face à un lavabo éclairé par une ampoule au bout d'un fil. La peinture vert d'eau s'écaillait par endroits, autour du miroir. Un vieux tapis, usé à la corde, permettait d'éviter le contact avec le sol qui était en pierre. J'ai rangé quelques affaires dans une armoire, bancale elle aussi et monumentale. Assise au bord du lit, dans un flot de lumière qui m'inondait les jambes, je me suis dit que c'était là que j'allais vivre. J'ai entendu les cloches sonner.

Maria me dira par la suite qu'elle avait tout de suite pensé à cette chambre qu'elle ne louait plus en me voyant. J'avais l'air d'une fille maure, d'une fille arabe, me dit-elle, d'une belle fille.

Mon territoire, me disais-je, les yeux brillants. Il avait quelque chose d'oriental en effet. Je fis ma toilette au lavabo, très soigneusement, et je m'habillai. Je partis à la recherche de Maria. Je la trouvai dans le couloir du premier étage une serpillière à la main, penchée au-dessus d'un seau d'eau. Elle avait toujours sa blouse à fleurs et des bigoudis sur la tête. Elle paraissait trop frêle pour laver ainsi les sols à grande eau. Je me bornai à lui dire que je sortais, en lui demandant si je devais lui laisser les clefs. Elle me dit de les poser sur le bureau de l'accueil. Je restai un moment à l'observer. Elle me demanda si je désirais autre chose. J'hésitai, et puis je fis non de la tête en la remerciant. Elle me souhaita une bonne journée et se remit au travail. Il devait être midi.

J'allais être obligée de surveiller mes finances de très près si je voulais passer l'hiver à Venise. Mais je m'offris un petit déjeuner royal à la

terrasse d'un café près de l'église des Frari, où j'allais d'ailleurs prendre mes habitudes. Un appel à ma mère : « Tu as les moyens de te payer un voyage à Venise alors que tu n'as jamais bossé ! Moi qui n'arrive même plus à m'offrir un café à Paris ! Je ne sais pas comment tu fais ! Tu fais toujours ce que tu veux, finalement ! » Silence. « Tu les récupères quand, tes cartons à la cave ? — Je ne sais pas, maman, je t'embrasse. » Elle ne disait jamais : « Je t'embrasse. » Elle disait : « Au revoir » d'une voix d'outre-tombe, détachée de son corps, qui me glaçait toujours. « Enfin tu as bien raison de ne pas t'embêter. On est bien bête de se crever le cul pour pas grand-chose finalement. — Oui, enfin, écoute... — Il fait quel temps ? — Il fait beau, un grand beau temps, il y a du vent, on sent la mer. — Bien, tu as raison, ma fille, c'est bien, allez je te laisse, j'ai du travail. — Au revoir, maman. — Au revoir. »

J'ai pris des habitudes à Venise. Ma vie y était calme, et posée. J'allais vers midi au marché du Rialto où je réussissais toujours à glaner de quoi manger. Certains commerçants ont fini par me repérer et glissaient dans mon sac quelques provisions. Je les remerciais d'un sourire. Je mangeais assise sur un escalier, près de l'eau. La ricotta fraîche me coulait sur les doigts, ainsi que le jus des abricots trop mûrs. J'allais me laver les mains aux fontaines. Et tous les jours, vers cinq heures, je m'offrais un capuccino dans un café que je choisissais avec soin.

Je me suis décidée à appeler Vanina un jour de grand soleil. Je trouvai son numéro dans l'annuaire. Elle vivait près de la Parrocchia di SS. Giovanni e Paolo. Je lui dis que j'étais une amie de Pierre R., que j'étais de passage à Venise et que j'aurais été heureuse de la rencontrer... J'étais étonnée de m'entendre parler avec autant d'aisance. « Mais avec plaisir... — Génica, je m'appelle Génica. — Avec plaisir, Génica, je suis toujours contente de rencontrer les amis de Pierre. Comment va-t-il ? » Nous avons pris rendez-vous pour le surlendemain.

Vanina avait été la première femme de Pierre. Il avait raconté leur histoire d'amour dans *La vie rêvée*, il avait évoqué sa distinction éblouissante, la perfection aérienne de ses chevilles et de ses poignets, sa maison de la Giudecca où ils avaient vécu leur première nuit d'amour et où il allait la rejoindre tous les week-ends pendant quatre ans. Elle l'avait ébloui, transporté, transformé avec ce mélange de liberté et d'élégance qui la caractérisait. Puis ils avaient vécu ensemble dans une chambre d'hôtel de la rue Jacob, à Paris, où elle avait fini par se sentir délaissée pour l'idéal révolutionnaire qui dévorait la vie de Pierre à cette époque. Une grande reine vêtue d'une

robe noire, à la coiffure impeccable, un port de tête à la Cléopâtre, des bijoux en or, voilà ce que j'imaginai. J'allais au rendez-vous avec l'impression de faire partie de *La vie rêvée*.

Les fenêtres étaient mauves ce jour-là sur les façades du canal des Santi Apostoli. Le soleil frappait le marbre blanc de l'église où je m'adossai un instant face à la lagune et aux cyprès du cimetière de San Michele. Vanina m'était apparue vaguement ridicule dans sa djellaba, entourée de ses tableaux, me servant du vin blanc pétillant avec de grands effets de manche. Elle avait sans doute été effarée de voir débarquer une sauvageonne en espadrilles. Elle se risqua toutefois à parler de Pierre, sur lequel je l'interrogeais timidement. J'eus le sentiment qu'elle était agacée par les longues lettres qu'il continuait de lui envoyer et qu'elle ne lisait plus que d'un œil. Elle en parla comme d'un gamin.

Elle bougeait avec une grande distinction, dans une sorte de ralenti, sous un casque de cheveux blonds peroxydés. Cette femme avait été blessée. Pour elle aussi, la vie s'était arrêtée un jour. Elle vivait avec des ombres d'un autre temps, comme Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard*. Je ne l'aurais avoué bien sûr pour rien au monde (*Vie rêvée* oblige), mais tout cela semblait suranné et un peu tragique.

Pierre devait raconter un jour dans un autre livre le drame que j'avais perçu ce jour-là. Vanina avait perdu sa fille, Sarah, violée, puis étranglée par un homme qui n'avait pas supporté ses cris. La pile de livres que Sarah tenait sous le bras ce soir-là se répandit sur le trottoir. Elle sortait de la bibliothèque où elle travaillait et se dirigeait vers sa voiture quand elle fut accostée. C'était une lectrice intrépide. Une jeune femme exaltée. Elle envoyait à Pierre des lettres flamboyantes. Elle était partie à Los Angeles pour le fuir tout en espérant toujours qu'il vienne la rejoindre. Elle voulait l'emmener au bout du monde. Pierre se sentait encore coupable d'avoir fait la sourde oreille à ses appels pour rester fidèle à sa mère. C'était peut-être pour « avoir trop lu », comme on dit, qu'elle était morte, elle s'était défendue, elle avait crié. Est-ce que j'allais mourir violée par le réel moi aussi ? Ou est-ce que les gens allaient me donner une tape sur l'épaule et des leçons de réalisme chaque fois que j'allais trébucher ? « Peut-être Sarah a-t-elle crié pour qu'on l'étrangle, pour en finir, murmura Pierre. — Tu t'es déjà posé la question ? Tu l'as posée à Vanina ? » Dans notre dialogue imaginaire, il se tenait immobile et me regardait dans les yeux. Il battit des paupières et se leva brusquement, agacé par mes questions. La mort de Sarah éclairait la vie de Pierre R. en secret mais il n'aimait pas en parler.

Vanina m'avait congédiée avec une courtoisie parfaite et une indulgence un peu condescendante en me disant qu'elle attendait un collectionneur de San Francisco et que nous restions bien sûr en contact.

Je regrettais de ne pas avoir emporté des livres de Pierre à Venise. Sa voix me manquait. Yann se taisait. Il préparait l'agrégation de physique et s'était vite habitué à mon absence.

C'est un jour que je passais allongée sur le lit, les yeux rivés à la fenêtre, en écoutant les bruits de la place, que Maria se risqua à frapper à ma porte. Elle me demanda si je voulais bien descendre à l'accueil le temps pour elle d'aller chercher son mari Roberto à l'hôpital en *motoscafo*. Je fus heureuse d'accepter, de pouvoir me rendre utile. J'insistai par la suite pour qu'elle fasse appel à moi. Je savais aussi faire le ménage. C'est ainsi que je fus embauchée à la pension, moyennant une remise sur la location de ma chambre et de solides petits déjeuners. Le mois de septembre était beau, l'été indien se prolongeait et il y aurait encore des touristes allemands et américains jusqu'à la fin du mois d'octobre. Il y avait de quoi faire, Maria me proposa d'aider Roberto en cuisine. Il passait sa convalescence en fauteuil roulant. Il m'apprit à faire le tiramisù aux fruits rouges, les bellinis, et les carpaccios de thon. J'allais acheter pour lui le poisson très tôt le matin à la Pescheria. Il m'embaucha également pour aller deux fois par semaine chercher en bateau les fruits et les légumes aux halles du Rialto avec un jeune garçon qui conduisait et qui me demanda pourquoi je ne souriais jamais.

Quand Maria acceptait d'enlever ses gants de ménage, qu'elle s'asseyait à la table de la cuisine en relevant ses mèches de cheveux, qu'elle rapprochait le bol de café et les tartines vers moi en me disant de manger, d'un air presque distrait, tout en picorant elle-même une miette sur la table, j'avais envie de l'embrasser. Elle observait une discrétion exemplaire, mais je savais qu'elle m'avait à l'œil et qu'elle se posait des questions. Roberto aussi me regardait quelquefois à la dérobée. Je m'y prenais très bien pour décourager les questions. J'étais la forteresse de Génica et notre pacte devait rester secret sinon ma vie entière s'écroulait.

Qui ne veut pas se raconter arrive pourtant à tisser des liens très forts avec son entourage. J'ai mordu dans la tartine en souriant à Maria. Une bouchée pour elle, une bouchée pour Roberto... Roberto avait des crises de goutte avec l'humidité. Je croyais que cette maladie n'existait que dans les romans de Balzac et qu'elle était réservée aux banquiers et aux notables repus, lippus, au teint rouge. Roberto était trapu,

costaud, mais pas gras, ni visqueux. Il devait suivre un régime très strict, supprimer tous les fruits de mer, le chocolat, et le champagne. Terminé, les bellinis. On s'est rabattus sur le vin de Bordeaux.

Je suis restée un peu plus d'un an chez eux, j'ai reculé devant le deuxième hiver : je savais que Maria et Roberto finiraient par s'inquiéter à mon sujet. Je les ai pris en photo, l'unique après-midi où j'ai pu les tirer de la pension pour les emmener tous les deux à l'île de Torcello. Et puis j'ai croisé un matin Vanina au musée Correr, les yeux soulignés de khôl, drapée, bijoutée, parfumée. J'ai failli m'incliner pour la saluer. Elle était accompagnée d'un homme athlétique, au regard dur, bleu acier. Il rentrait en voiture à Paris le lendemain et me demanda, après quelques secondes de silence, si le voyage m'intéressait car il avait une place. J'ai accepté.

VI. LECH

Quand j'aperçus Lech à la gare, je me reprochai d'avoir accepté son offre et d'avoir quitté Maria et Roberto aussi brusquement. Je ne pouvais plus rester à Venise, mais rentrer à Paris n'était pas non plus très facile. Maria et Roberto m'avaient rassurée à leur sujet, m'avaient demandé de leur donner des nouvelles, de prendre soin de moi. J'avais encore sur les joues l'empreinte de leurs grosses bises affectueuses, maladroites, et inquiètes.

Quand je me rendis compte que Lech n'avait aucune conversation, je me détendis un peu. Il regardait par la fenêtre et les paysages se reflétaient dans ses yeux bleus, presque inexpressifs. Pas de danger : il n'allait pas m'embêter. Je pensai à mon retour. Je n'avais rien trouvé de mieux que de retourner chez ma mère, force était de le constater. Yann venait d'emménager à Orléans et ne pourrait pas m'héberger dans son studio de l'avenue de la Grande-Armée comme il en avait été question un moment. Son petit frère en avait besoin. Je voyais bien que j'étais encore lourde et lente à déplacer dans le réel. La fille qui passait en fraude à travers moi ne me simplifiait pas la tâche. Je surveillais du coin de l'œil mon Polonais mutique. Est-ce qu'il la voyait, lui, Génica ? Il sortit de son silence pour me dire qu'il irait chercher sa voiture dans un garage à Trieste, et qu'on partirait aussitôt après.

Je fus surprise en sortant de la gare par la largeur des trottoirs, les bagnoles, les cris, l'agitation. Le sol était dur, agressé, martelé par une foule qui n'avait pas une minute à perdre. Je calai mon sac de voyage sur l'épaule et je suivis Lech. Je jetai un coup d'œil dans la devanture d'une librairie française, et j'eus le temps de lire au passage un titre de Maurice Blanchot : *L'entretien infini*. Je répétais ces mots : *L'entretien infini*, heureuse de les rouler dans ma bouche, comme des friandises. Lech entra dans un grand café où il passa quelques coups de fil. Puis il me demanda ce que je voulais boire et de l'attendre. Une heure. Pas plus. Il était précis. Je lui dis que tout allait bien. Il commanda un cappuccino d'une voix forte en passant près du comptoir, échangea quelques mots avec le serveur puis disparut. Enfoncée dans la banquette, je fermai les yeux. À la santé de Maria et de Roberto. Les mosaïques de la basilique San Marco me revinrent en mémoire, les

chapiteaux bancals et les murs épais contre lesquels j'avais si souvent posé la joue, comme on essaie d'entourer le tronc d'un arbre avec ses bras pour vibrer avec lui...

En le regardant conduire, j'ai su que Lech ferait un amant tout à fait acceptable. Nous avons pris une chambre dans un petit hôtel d'Aoste. Il est allé se doucher et lorsqu'il est revenu, rasé de près, les cheveux mouillés, il sentait le savon, et la serviette était un peu trop petite autour de ses hanches. Il se glissa sans un mot entre les draps et ferma les yeux. Je me suis assise sur lui. Il me regarda un instant, s'enfonça sur moi (en moi ?), puis il me glissa sous lui. Nous fîmes l'amour sans tendresse, sans paroles, sans heurt, avec une sorte de timidité. Lorsqu'il ouvrait les yeux, je fermais les miens. Il faisait noir entre nos deux corps.

Le lendemain, j'ai mis un short blanc, un chemisier propre. Je me suis coiffée et j'ai retapé le lit. La lumière rentrait à flots dans la chambre. Lech m'a dit : « Mange ! » devant le petit déjeuner, et puis nous sommes repartis. Nous n'avons pas échangé trois mots pendant le voyage. Une fois à Paris, j'ai eu le sentiment qu'il fallait très vite nous quitter. Je prétextai un rendez-vous dans le café de la place Clichy où je lui avais demandé de me déposer. Il ne voulait pas comprendre ou bien il n'était pas dupe. En tout cas, il restait planté devant moi. Il me dévisagea comme s'il attendait quelque chose. J'avais envie de le voir disparaître. Je lui ai murmuré (en espérant m'en débarrasser) que je l'appellerais. Il continua de me regarder avec insistance et j'eus l'impression que deux blocs de ciment se faisaient face. Lech a finalement hoché la tête et m'a tendu des cigarettes. J'ai fixé le paquet dans un mouvement de recul, presque horrifiée par son geste, et puis quand l'idée m'est venue de le remercier, il était déjà loin.

VII. RETOUR À LA CASE DÉPART

« Si tu n'as pas d'autres solutions... Que veux-tu que je te dise ? Tu n'as pas des amis, rien ?... Qu'est-ce que tu veux que je te dise... tu viens quand ? » Elle grognait. « Les deux Italiens n'ont plus voulu de toi ? Tu n'as pas fait de conneries au moins ? » Je ne répondis pas, la gorge nouée. « La porte t'est ouverte, tu es quand même ma fille... — Alors je passerai demain soir, tu rentres à quelle heure ? — Tu peux venir maintenant, tu ne me déranges pas, tu sais ! Tu es quand même ma fille », et c'est ainsi que je suis allée chez ma mère en attendant de trouver une solution, « une porte de sortie » comme elle aimait à le répéter. Je risquais d'effacer d'un même trait Génica et Venise, les deux seuls morceaux que j'avais réussi à lui arracher, les deux parties de moi qui étaient à moi. « Venise, Venise... ! C'est bien joli, mais qui est-ce qui casque en attendant ? Évidemment, ton écrivain a disparu ! C'est pas lui qui te nourrit... »

Venise n'était pas éternelle, ni étanche. Maria et Roberto se faisaient vieux et notre rencontre avait été miraculeuse. Je replongeai inévitablement dans une sorte d'état comateux au contact de ma mère. Je prenais à nouveau le risque de me supprimer. Sa peur m'avait attendue et faisait sonner mon retour comme une mise au pas, une sanction terrible. Elle voulait que je fasse partie des gens enfournés par paquets tous les matins dans le R.E.R. pour aller travailler. Jamais. Elle voulait se rassurer, elle voulait que je trouve le sens du réel, elle voulait tant de choses qu'elle me condamnait à l'échec.

Je cessai à nouveau de respirer. Une sangle dans la gorge m'obligea à refuser la nourriture. Quand ma mère me resservait avec rage, j'étais obligée de la fourrer dans mes poches que je vidais quand elle avait le dos tourné (des années après, j'ai appris que les jeunes filles se faisaient vomir, en s'enfonçant un doigt dans la gorge. Je n'ai jamais pensé le faire moi-même, je n'ai jamais su faire ce geste auguste au-dessus des toilettes, jamais. J'avalais. Ou je cachais dans mes poches, dans mes manches). « Les huîtres seront pour demain puisque tu ne veux pas manger », grommelait ma mère. Elle reculait sa chaise, se levait en soupirant avec les plats dans les mains. Elle haussait les épaules quand je lui disais qu'elle aurait dû ouvrir un restaurant. « Et avec quel argent ? »

Elle brandissait chaque jour la question de mon avenir. J'étais incapable de me projeter dans quoi que ce soit tant le mur qu'elle dressait devant moi était vertical. Yann était à Orléans. Je ne voulais pas l'embêter en l'appelant, pas plus que Maria et Roberto.

J'encaissai. Je retrouvai les livres de Pierre. Un grand silence. Génica entra en hibernation.

C'était la douleur de ma mère qui parlait, me disait Maria, que j'appelai une fois, une seule, en essayant de retenir mes larmes, la douleur de ma mère, oui. « Ta mère a beaucoup souffert, pitchounette, ça laisse des marques, comme quelqu'un qui a marché sur des clous, mais elle t'a beaucoup apporté et toi aussi tu lui donnes beaucoup... » Elle me parla aussi de mon visage qui ne souriait pas, de mon corps sans douceur. Elle me parla des hommes qui aimaient la douceur des femmes. « Mais je ne serai jamais une femme, Maria ! »

Je me figeais devant les fenêtres. La vie se retirait et la tristesse allait durer toujours. Je souris en voyant les tartelettes aux pruneaux que ma mère avait mises à refroidir sur le rebord de la fenêtre, avant de partir au travail. Une habitude prise au cours des années où elle avait vécu à la campagne. J'ouvris les vitres et le froid s'engouffra aussitôt, mordant. Il me faudrait être pareille au froid pour exister. Je pris une tartelette, je la posai doucement sur la table, puis je refermai la fenêtre en frissonnant.

Il se mit à neiger, une journée, puis deux, des milliers de flocons infatigables.

Je sortis mon appareil photo et j'allai explorer la capitale. Des embouteillages monstres bloquaient les périphériques et les grandes artères. On pouvait se faufiler entre les voitures. Les feux rouges n'avaient plus aucun sens. Des congères gisaient le long des trottoirs. Les gens se cassaient la figure. Ils tapaient leurs mains les uns contre les autres comme des enfants qui applaudissent. Les visages étaient enfouis sous les capuches. Les cafés étaient pleins, avec de la buée sur les vitres. Chaque nuit, le blanc recouvrait le noir et on recommençait. Je pénétrai dans le cimetière du Père-Lachaise. Je fus bientôt entourée d'un silence de cathédrale. Les allées désertes, immaculées, parfaitement déployées, en étaient comme approfondies. Aucun battement d'ailes, aucun mouvement. Le cimetière me tendait son visage, il me l'offrait. Je marchais doucement pour ne rien déranger. Une étrange symétrie se dégagait des lieux. Une loi de l'univers présidait au noir et blanc somptueux que j'avais sous les yeux. Il fallait regarder où je mettais les pieds, faire attention sur les marches

d'escalier gelées. Je n'avais jamais vu les statues du mur des Fédérés aussi implorantes, tordues par la douleur.

Lorsque j'aperçus une silhouette surgir de derrière une tombe, je repensai soudain à l'œil bleu et fixe de ce héron braqué brusquement sur moi dans l'île de Torcello. Couchée dans les hautes herbes d'un marécage, je ne l'avais pas vu ni entendu venir, et il ne s'attendait pas non plus à me dénicher sur son territoire humide et instable où personne ne s'aventurait. Nous nous étions regardés un long moment avant de retourner vaquer à nos occupations. Je m'enfonçai toujours plus loin entre les tombes.

Cette promenade m'avait rassasiée. Je m'endormis paisiblement. J'avais hâte de voir mes photos et je décidai de m'inscrire dans un laboratoire, pour apprendre à les développer. Le jour où ma mère ouvrit la porte de la chambre, lança quelque chose sur le lit en disant rageusement : « Tu nettoieras ta brosse à cheveux, tu n'as pourtant que ça à foutre en ce moment ! », je suis partie. Le temps de me retourner et elle avait déjà claqué la porte. L'objet incriminé gisait sur le couvre-lit jaune comme un rat crevé. J'ai ramassé la brosse à cheveux, je l'ai regardée longtemps, je l'ai mise dans mon sac avec quelques affaires et je suis partie sonner chez Isabelle.

VIII. ISABELLE

La complicité d'Isabelle m'avait été précieuse à la F.L.M. Nous avions pris l'habitude de nous retrouver au café en sortant des cours du jeudi. Je me risquai à lui parler un jour de ce que représentait Pierre R. à mes yeux. Les histoires de fantômes n'avaient pas l'air de lui faire peur. Elle avait de grands yeux noirs qui écoutaient. C'était suffisant pour qu'elle devienne mon amie.

Son appartement était situé au fond d'une cour où la lumière peinait à arriver. Ses manières paraissaient exagérément étudiées dans cet intérieur plutôt sombre et poussiéreux où elle m'accueillit avec une certaine excitation comme si elle abordait enfin les rivages dont elle avait rêvé en quittant sa ville natale pour « monter » à Paris.

Isabelle avait la douceur d'une opiomane. Elle avait aussi une façon d'être encore très provinciale. Elle croisait les jambes, à peine appuyée sur le chambranle d'une porte, une cigarette très fine fichée entre les doigts, dans sa robe de coton blanc, droite et sans manche, cousue main. Chacun de ses gestes semblait réfléchi dans un miroir. J'étais fascinée. Cette fille était folle et m'offrait un sursis. Elle me laissait du temps.

Elle avait une frange épaisse qui lui barrait le front façon Louise Brooks, un teint pâle, une façon altière de relever la tête par moments, comme si elle puisait soudainement dans les propos de son interlocuteur matière à croire dans tous les défis. Son regard opaque, son éternel sourire aux lèvres ne s'adressaient plus à personne depuis longtemps. Elle me laissa dégraisser la cuisine pendant tout un week-end et réparer quelques prises électriques, sans même lever le petit doigt pour m'aider.

Je me fis une niche : à peine une chambre séparée par un rideau de la pièce où vivait Isabelle. Yann n'y vint presque jamais. Il n'appréciait guère ma colocataire. Et elle, de son côté, ne voyait pas en quoi je le trouvais si extraordinairement intelligent. J'installai un labo photo dans le placard destiné originellement à ranger les pullovers et les chaussures. Une lampe rouge, un bac pour le révélateur, un bac pour le fixateur. Je mis les photos que j'avais prises au Père-Lachaise de

côté, pour les envoyer à *La revue d'art*.

Mais il me semblait toujours que j'allais devoir payer le peu de liberté que j'osais m'octroyer. Il me semblait que je devais arracher mes efforts à quelque chose qui se refusait en moi, se dérobaient obstinément. Je progressais à pas de loup, avec de longues plages de temps où j'obligeais la peur à s'aplatir sous les lits. J'étais rusée. Déjouer ma peur, esquiver ma mère, c'était un jour la promesse de reconquérir Pierre R., la tête haute.

Je gagnais ma vie en faisant des enquêtes pour des instituts de sondage. Cela consistait le plus souvent à distribuer des paquets de lessive ou des shampoings chez les gens et à revenir les interroger un mois plus tard pour leur demander leur avis, en cochant des cases. Ce boulot avait ses limites. Mais il me permettait d'arpenter Paris au gré du porte-à-porte. J'avais choisi de déposer mes produits dans un immeuble de la rue de Passy et je passai devant la (lourde) porte de l'École nationale de Cinéma (l'EndC), située quai de New-York. C'était un jour d'automne. J'avais distribué tous mes shampoings, je me sentais légère. J'entrai. Je poussai la porte. Dans le hall, je remarquai les couloirs laqués de noir où des silhouettes se reflétaient sur les quatre côtés du mur. Des blocs de ciment à moitié démolis servaient de siège ou de statue, je ne pus réellement trancher. L'architecte avait en tout cas utilisé la métaphore du chantier pour donner du sens au hall d'entrée. Tout un programme.

Dans le fond, à la droite de ce hall très vaste dont les plafonds étaient recouverts par endroits de grands filets (de ceux que l'on met dans les maisons détruites pour prévenir les éboulis), j'aperçus un comptoir devant lequel quelques tables très longues étaient fixées au sol, façon cantine. Je m'approchai. J'ai toujours aimé passer du temps (et payer un prix exorbitant pour un café) dans les cafétérias des musées. Je voulais voir. Le prix des cappuccinos était assez raisonnable. Je m'assis, bien décidée à le savourer. Un homme que je n'avais pas entendu venir commanda un café, le but debout au comptoir, ses gestes ramassés, condensés autour d'un corps trapu, presque trop compact. Je le suivis des yeux lorsqu'il s'éloigna dans un couloir, vêtu d'un manteau noir dont les pans s'envolaient à chaque pas. Un enseignant ? Quelqu'un qui avait trouvé sa place en tout cas. Qui était à l'aise. Qui ne remettait pas en cause le moindre de ses gestes.

Isabelle ne faisait aucun bruit quand elle rentrait à l'aube, ses chaussures à la main, ses collants qui faisaient des plis sur les chevilles, son casque de cheveux noirs, son profil qui semblait dessiné sur la vitre en contre-jour. On aurait dit une poupée qui avançait sur

un tapis roulant. Elle était très polie, très articulée, mais se déréglaït par moments. Sa voix montait quelquefois dans les aigus et se faisait de plus en plus traînante à la fin des phrases, comme un long soupir de jouissance. Elle ouvrait de grands yeux, sans raison apparente, comme si elle était soudain fascinée par l'ombre qui la traversait. Elle me faisait penser au baron de Charlus dans *À la recherche du temps perdu* avec sa démesure dissimulée dans des manières exquises. « Elle a peut-être bu », me disait Yann. Isabelle, alcoolique ? Je n'avais jamais trouvé de bouteilles dans la chasse d'eau ou sous les pull-overs. En tout cas, elle avait une façon de tanguer, de divaguer.

Après avoir enfilé une combinaison moulante, elle surgissait du rideau rouge qui séparait nos chambres et quittait l'appartement en se retournant sur le pas de la porte pour me souhaiter une bonne nuit. On avait envie de refaire la prise. Mais dès qu'elle avait franchi le seuil, je n'y pensais plus. Je regardais le « cinéma de minuit » sur un vieux poste de télé, à plat ventre sur le parquet, ou je m'enfermais dans mon labo photo.

Mais le lendemain, elle sollicitait mon avis sur la lettre d'un amoureux transi, « intelligent, me disait-elle, intelligent, mais je n'aime pas son odeur, tu comprends... ». Elle attirait les hommes. Elle les rendait fous. Certains venaient la chercher jusque dans l'appartement de la rue de Rome, et j'avais l'impression qu'ils venaient mettre un chien en laisse. Ils me regardaient de haut (quand ils daignaient seulement m'apercevoir). Je m'arrangeais pour disparaître dans le labo, ou la salle de bains, en priant pour qu'ils s'en aillent le plus vite possible.

Elle se mit à fréquenter un couple étrange. L'homme avait des cheveux longs, un grand manteau, des bottes, et il était couvé par une femme au teint blanc, aux yeux soulignés de noir, aux lèvres violettes. Sa chevelure mousseuse comme du champagne lui donnait l'air d'un bouquet de fleurs fanées. Isabelle les attendait avec une sorte de convoitise mêlée de crainte et quand elle surgissait de « son » rideau rouge, moulée dans sa combinaison, elle semblait au bord de s'évanouir sous nos regards. Elle mettait *Poison* de Dior, le parfum qui venait de sortir. Elle s'ouvrait au-dessus du col de sa combinaison comme une fleur vénéneuse, la bouche un peu tordue par les plaisirs et le demi-sommeil où elle s'enfonçait.

Elle était charmante avec moi. Elle tournait toujours la petite cuillère dans sa tasse de café, le doigt relevé, pendant des heures, avant d'y porter délicatement ses lèvres. Elle était très souvent absente, même quand elle était là. Quand je sortais du labo, c'était pour fixer l'immeuble d'en face par la fenêtre, comme si j'attendais un signe,

quelque part. Mais les rideaux tombaient droit derrière les vitres, rien ne bougeait. Rien ne venait. Les rideaux étaient gris. Aucune lessive ne viendrait jamais à bout de ce gris. Et la boîte aux lettres était toujours vide. Sauf pour elle. Invitation pour la soirée rue Keller, chez Mme L...

Je suis partie en laissant Isabelle bouche bée, plantée derrière son rideau rouge sorti d'un film de David Lynch. Je suis allée habiter dans le studio que Yann avait presque arraché à son frère pour pouvoir le récupérer. Je lui ai offert *Thomas l'Obscur* de Maurice Blanchot en lui disant qu'il ressemblait au héros du livre et je lui ai fait une grande déclaration d'amour.

La revue d'art m'avait contactée. Elle prenait les photos du Père-Lachaise, et celles des vitrines du boulevard Haussmann passées au blanc d'Espagne. Elle me demandait d'en apporter d'autres. Yann était content. Moi j'étais fière. Je me disais en allant au rendez-vous, tôt le matin, bien droite dans le wagon du métro, que je faisais partie, pour la première fois, des gens qui allaient quelque part. J'allais signer ma première pige, recevoir mon premier chèque. Dans le vestibule, je suis tombée sur Joseph. Il avait l'air d'un cow-boy, assis sur un canapé en cuir bleu, en jeans, chemise ouverte sur la poitrine, très posé. Il baissa un instant le journal qu'il était en train de lire à mon arrivée et répondit aimablement à mon salut. Jamais je n'avais vu d'homme aussi calme, aussi grand, aussi agréable et qui était à portée de main. J'ai eu envie d'être dans ses bras. Je lui ai demandé l'heure pour qu'il me regarde à nouveau, et pour entendre sa voix. Sans même écouter la réponse, j'ai voulu savoir si lui aussi était photographe. Il était américain (il parlait très mal le français), mais il vivait à Rome. Il animait un stage (en anglais) de montage à l'École nationale de Cinéma, je connaissais, lui dis-je, presque joyeuse, et il aurait continué ainsi à me parler si quelqu'un ne l'avait appelé depuis le couloir. « Joseph ! » Joseph replia son journal et se leva en souriant. « Joseph ! » répéta la voix pleine d'effusion. La porte se referma sur lui. J'entrai dans un autre bureau : sur des tables lumineuses, je sélectionnai les négatifs des photos retenues. On ne pouvait pas encore me donner de délais de parution. Mais on me tiendrait informée. Je devais signer un papier et recevoir une avance, le reste à la publication du numéro. J'étais payée en droits d'auteur.

Dehors, il faisait beau. Je me suis mise en route pour les quais de Seine et je suis allée m'inscrire au stage de Joseph, à l'EndC. Une bonne journée.

IX. YANN

Yann vint passer quelques jours à Paris pour m'aider à déménager dans son studio. Nous écoutions Ravel, Vivaldi ou Chostakovitch le soir. Nous mangions des tranches de pain noir et du fromage blanc acheté au traiteur grec, sur lequel il mettait des pistaches pilées et du miel. Nous faisions l'amour très doucement, sans faire de bruit, sans rien déranger, presque sans nous toucher. Une vigne vierge rouge sang escaladait le mur en face de chez lui.

Je ne savais pas d'où lui venait un tel silence. Comment une telle patience était possible, assez puissante pour m'attirer à lui alors même qu'il ne me voulait rien. Quelqu'un qui ne vous veut pas ne peut pas vous perdre. Il vous garde. Quelqu'un qui ne vous demande rien ne vous interdit rien. Il vous laisse tranquille mais il veille sur vous : il vous connaît, vous écoute. Une telle présence pourrait sembler surnaturelle. Elle l'était. Mais Yann était mon frère, mon amant, mon ami depuis toujours. Il était la seule personne présente pour moi et tout semblait égal quand j'étais avec lui. Même Génica perdait de sa nécessité. Étale. Rien à chercher, rien à trouver, rien ne manquait : tout était là. La même éternité qu'avec ma maman mais qui me montrait son vide sans faire de mystère ni d'entourloupe. Mieux valait ne pas faire de drames, ne pas trop s'agiter. Yann pouvait vite vous tourner en ridicule avec son regard d'aigle. Il m'encourageait à trouver une discipline, à publier mes photos et à suivre des cours de cinéma à l'EndC.

Lech laissa un message chez ma mère. J'étais surprise qu'il se souvienne encore de moi. Que voulait-il ? Notre rencontre au musée Correr avec Vanina me paraissait si loin ! Que pouvais-je faire, que pouvais-je lui dire ? Que je n'avais pas encore vécu ? Que j'étais au bord de ma vie ? Dans l'imminence de ma vie. Aurait-il compris *imminence* ? Toujours-jamais, un jour... Que l'attente était devenue le début et la fin de ma vie ? Qu'elle préparait Son retour ?

Pour que l'attente soit parfaite, rien ne devait arriver, l'horizon devait être dégagé. Cette attente me protégeait du monde. Je laissai le monde à Lech. Le monde en dehors de mon attente était en Technicolor, tout y était trop dessiné, trop organisé, tout y était trafiqué ou masqué.

Tout avait la couleur du sang ou de la poussière. Lech était trop buté, trop mutique pour m'aider à entrer dans le monde. Je le revoyais dans cet hôtel à la frontière italienne, assis devant un verre de diabololo menthe, avec lequel il jouait nerveusement. Je voyais ses muscles rouler sous sa chemise et sa mâchoire se contracter. Pierre R., lui, avait des ailes. Il avait, lui, dans *La vie rêvée*, un don, une façon d'enlacer la peur et de danser avec elle. Mon corps avec lui serait kidnappé par la musique, telle était sa véritable vocation.

Je n'allais pas revoir Lech. « S'il rappelle, dis-je à ma mère, dis-lui que je suis partie en voyage. » Mon attente était en train de m'effacer et c'était très bien ainsi. L'espace pouvait alors tout manger, comme dans mes photos. Mes photos parlaient pour moi. Elles disaient tout. J'appartenais à ce moment où Pierre R. m'avait laissée sur mon trottoir. Lech rappela une ou deux fois.

X. JIM

Je relisais *Le lion* de Joseph Kessel. Les neiges éternelles du Kilimandjaro qui brillent le matin, la petite Patricia cachée derrière les arbres dans sa salopette délavée qui regarde les grands animaux s'abreuver au pied du volcan sous les yeux ébahis du narrateur. Mon attente était comme ce matin calme et moi je ne faisais aucun bruit pour ne rien déranger. Je rêvais de Pierre, je pensais à Joseph et c'est Jim qui est finalement venu, c'est Jim qui m'a vue avant tout le monde.

La douleur rend clairvoyant. La douleur pourfend. Elle nettoie, elle réveille. Jim a compris, en fin connaisseur, quand nous nous sommes frôlés dans les couloirs de cette École nationale de Cinéma où je commençais à suivre des cours. Je ne savais pas ce qu'il allait faire, ni ce qui allait arriver. Mais j'ai reconnu les yeux mi-clos, le fin sourire aux lèvres. Il a vu ma vie silencieuse, retirée à marée basse. Il avait arpenté les mêmes rivages. Il me salua dans le couloir miroitant (une vraie patinoire) d'un bref signe de tête, tout d'abord raide, presque mécanique, mais empreint in extremis d'une grande suavité. Jim mettait beaucoup de grâce à expirer, à mourir. Il exhalait le lointain. Il désignait une alcôve où j'allais pouvoir enfin m'allonger, fermer les yeux, et sentir la mer monter en moi.

Lorsque, deux semaines plus tôt, j'étais entrée pour la première fois dans la petite salle où il donnait ses cours d'Histoire du cinéma, il avait marqué une pause, une pause imperceptible. Il marchait de long en large. La lumière des néons aspergeait les étudiants et je pris place en baissant la tête et en faisant racler ma chaise sur le sol. Je rougis un peu, et le tumulte de mon cœur me sembla dominer sa voix qui était à peine audible, toujours au bord de s'éteindre et qui réclamait la plus grande attention. Les fenêtres étaient cachées par de larges rideaux noirs, les tables serrées. J'étouffais. Je vis soudain en moi tout ce qui était empêché, raide, et disgracieux, tout ce qui brûlait déjà de se délivrer et qui n'osait pas. Je me figeai peu à peu sur ma chaise, sans même oser enlever ma veste.

Cet homme avait l'air épuisé. Il parlait si bas, pour vous priver de lui, semblait-il, pour vous donner envie de lui. Il parlait comme quelqu'un

qui aurait accordé une dernière faveur avant de disparaître à tout jamais. Toute sa personne désignait quelque chose de révolu. L'effort qu'il dut faire pour supporter ma présence après ce premier cours (comme si, étant à quelques pas de lui, je menaçais de le prendre à la gorge et de lui faire rendre l'âme alors que nous ne faisons qu'échanger quelques banalités sur les conditions d'inscription à ses cours) me donna le sentiment très net qu'il était au bout du rouleau. Pourtant, il indiquait dans le même mouvement un avenir où les choses pouvaient s'inverser en lumière, en joie très pure. Du moins ai-je voulu le croire. Il ne fit que cela : me suspendre à mes propres espoirs, se contentant de vérifier, régulièrement, que les fils n'étaient pas rompus.

J'aimais ainsi un véritable homme fantôme. Avare de sa présence, organisant savamment le manque de lui où il plongeait vivantes les lolitas qui s'étaient laissé prendre. Certaines n'avaient pas froid aux yeux. Elles se collaient à lui dans les recoins, il se nourrissait de leur odeur et de leurs regards un peu affolés. Grâce à celles qu'il savait si bien renifler dans les couloirs pour leur griffonner un numéro de téléphone sur un morceau de paquet de cigarettes (qu'elles fourraient prestement dans leur soutiengorge, ni vues, ni connues), il se maintenait à la surface.

« Les pas que je ne fais pas et qui sont deux fois des pas »... Où avais-je lu cette phrase ? Oui, les pas qu'il ne faisait pas se décalquaient et se réalisaient presque idéalement en moi. Il tenait debout comme un poids mort, congelé dans un passé qui lui servait aujourd'hui de légende. Sa vie était devenue la commémoration de ce qu'il avait été. Et le parfum qu'il devait respirer pour rester embaumé était celui de ma vie.

J'aurais voulu regarder la pluie à ses côtés derrière une vitre. Mettre ma joue dans la paume de sa main. Lui sourire. Mais puisque j'avais la vocation, il me permit seulement de refermer mes bras sur le vide. Il y avait une grande douceur, quasi insupportable, dans ce champ de ruines qu'il était devenu et qui donnait envie de fermer les yeux et de l'attirer contre soi comme un enfant.

Mais tous ses gestes, chacun de ses sourires, ses dernières forces étaient destinés à entretenir l'illusion de la vie. Jim était bel et bien rongé par un mal qui le pourrissait de l'intérieur. Son corps était raide, son pas lourd. N'importe quel médecin aurait diagnostiqué une pétrification. Il avait la peau luisante. Son regard trahissait une fièvre un peu suspecte dès qu'il était approché d'un peu trop près. Il aurait pu jouer un gangster dans un film noir de la R.K.O., George Raft par

exemple, impeccable dans le rôle du lâche et du salaud. Il survivait à grandpeine, ébloui par le jour, entouré par sa rumeur, sa légende et par une corolle de jeunes filles. Son nom circulait sous cape à l'EndC, personne ne comprenait vraiment ce qu'il signifiait mais il résonnait dans les couloirs vitrifiés. Jim, si dense physiquement, s'envolait dans cette légende. Et moi peut-être avec lui, donnant ainsi le coup d'envoi à Génica. On faisait partie de sa légende dès qu'il vous approchait. J'étais bizarrement regardée quand il m'accordait quelques minutes d'entretien à la fin d'un cours, après m'avoir ostensiblement entraînée à l'écart (et je ne pouvais m'empêcher de rougir quand il disait : « Il faudra qu'un jour nous reparlions de tout cela autour d'un thé... chez moi... », il laissait tomber la dernière partie de sa phrase en me regardant dans les yeux pour sonder mon trouble), ou quand il entrait dans la cafétéria de la filière Montage, venant vers moi à pas comptés, très lents ; je rentrais la tête dans les épaules en le voyant s'approcher et j'arrêtais de respirer quand il se penchait sur moi, sa main soudain sur ma nuque qui me faisait défaillir, il empochait mon tremblement, ma peur, mon désir, effleurant mes cheveux au passage pour s'en aller après m'avoir murmuré à l'oreille quelques mots que j'avais à peine compris et dont le sens, il le savait, importait si peu. Ceux qui surveillaient encore le moindre de ses gestes n'en perdaient pas une miette et qu'aurais-je pu leur dire en définitive ? Qu'il ne se passait rien ? Que mon fantôme vivait en lui plus sûrement que ma présence ?

Il était fini, et je pensais à lui jour et nuit. Je respirais son agonie. Il s'agissait aussi de la mienne. Je voulais enterrer la grosse fille plantée sur son trottoir, passer de l'autre côté de la rencontre, renaître en Génica, en cet au-delà de moi-même qui n'exista jamais aussi fortement qu'au contact de Jim. Il avait le pouvoir de donner corps aux chimères.

Il se montra quelquefois soucieux de ce que j'allais devenir. Il me conseilla, un jour où il me fit l'honneur de m'inviter à boire un café, de présenter le concours d'entrée de l'EndC. Je trouvai l'idée saugrenue et elle me mit aussitôt mal à l'aise. Je n'aimais pas qu'il se mêle de mes affaires, je n'aimais pas faire des projets, parier sur le monde, et je ne m'en croyais pas capable. J'essayai d'esquiver. Jim me fixa durement : « Alors qu'est-ce que tu fais au juste dans cette école ? » Mon embarras devint tellement visible qu'il fut secoué par un rire (une sorte de détonation brève). J'étais bien décidée à résister. « Je voudrais dédramatiser mon rapport aux images », lui dis-je. Jim resta impassible comme il savait le faire. « Tu as déjà assisté aux cours de Régis Monteret ? demanda-t-il. — Régis Monteret ? Non... — Tu devrais. Il accepte les auditeurs libres. C'est une excellente préparation au concours... et il sera directeur du jury l'an prochain. » Je n'avais

jamais lu les livres de Régis Monteret. Tout au plus l'avais-je vu courir dans les couloirs de l'École une ou deux fois avec sa tête de savant fou, son imperméable beige et sa serviette en cuir à la main.

Je vivais au jour le jour. J'étais une grande fugitive et la rencontre de Jim était particulièrement adaptée à mon cas. Pourtant, je n'étais pas totalement dupe. Une petite lumière flottait dans ma vie, quelque part à Rome, où Joseph officiait comme monteur de films. Je pensais toujours à l'homme sur lequel j'étais tombée en arrivant dans les locaux de *La revue d'art*. J'avais suivi son stage et je gardais depuis, intacte en moi, la certitude de ce corps puissant, calme, et affable. Chaque fois qu'il était penché sur le Moviola, je regardais ses mains toucher la pellicule et je fermais les yeux une seconde en les imaginant sur moi. Des mains qui me prenaient, qui me calmaient, qui avaient envie de moi et qui m'ouvraient. Des mains miraculeuses.

Je lui écrivais des lettres en mémoire de ses mains, des lettres que j'oubliais aussitôt. C'étaient des feux de Bengale que je lançais chaque fois, pour conjurer le sort, pour rivaliser de vitesse avec la perfection mortifère que Jim donnait à ma vie. Il y avait pris une place exacte mais introuvable, avec une puissance formidable. Sans me toucher. Mais je faisais confiance aux mains de Joseph. Elles allaient un jour me tirer de ce gouffre. Je commençai à assister aux cours de Régis Monteret. Jim sentit au bout d'un moment qu'il me tenait moins serrée, que la vie menaçait de me reprendre. Il eut peur et me concéda un rendez-vous au café, puis un autre, deux semaines plus tard, chez moi. C'était inespéré.

Il s'assit dans la cuisine, droit et tellement compact que ses mouvements et sa respiration étaient englués dans la densité de son corps. Je tournais autour de lui, n'osant pas même l'effleurer avant d'oser lui enlever sa veste qui était très lourde. Je fis preuve de docilité, de lenteur. Je ne fis aucun bruit. Il ne fallait pas lui donner l'impression que nous étions vivants.

Un certain mouvement l'emporta dans la chambre. Il défit sa cravate d'un coup et peut-être même aspira-t-il une goulée d'air. La fenêtre était entrouverte. Les rideaux flottaient doucement. Sans doute lui ai-je souri, comme j'avais rêvé de le faire, exactement comme j'avais rêvé. Il se leva brusquement et j'entendis l'eau couler dans la salle de bains comme une détonation. Je savais que les hommes étaient ainsi quelquefois, que leurs décisions pouvaient tomber comme des couperets. Je fixai, un couteau dans la gorge, l'étiquette « Yves Saint Laurent » sur sa veste, posée sur le dossier d'une chaise. D'un bond, je me levai pour regarder dans ses poches. Je cherchais je ne sais quoi,

une explication à sa folie. Il revint, me prit la veste des mains sans un mot, le menton relevé, le corps lourd, pressé de s'en aller et monumental dans l'encadrement de la porte.

Les filles fouillaient dans ses affaires, elles étaient folles, et lui évidemment n'y pouvait rien. Il buvait ma souffrance. J'enfilai une veste, ouvris grand la porte du frigo et avalai une demi-bouteille d'eau minérale au goulot comme j'avais vu si souvent ma mère le faire. Je la lui tendis sans un mot tout en m'essuyant la bouche avec le revers du bras. Je voulais le choquer avec des manières cavalières, des manières de fille pauvre, qui descendait d'une lignée de femmes barbares. Il déclina mon offre d'un bref signe de tête. Je claquai alors la porte du frigo après avoir rangé la bouteille et lui désignai le couloir d'un bref signe de tête. Je lui emboîtai le pas. Au fond du désespoir, il y avait comme un rire, un jeu, une certitude que rien n'avait vraiment d'importance. Je ne desserrai pourtant pas les dents en le raccompagnant au métro. Son pas raide, ses talons qui claquaient, les pans de son imperméable qui lui battaient les mollets, sa nuque de buffle et un sourire qui flottait sur son visage... tel était Jim. Le malheur l'avait statufié. Il marchait droit. Il n'y avait rien à comprendre. « Tu me donneras des nouvelles n'est-ce pas ? » lui demandai-je avant qu'il ne disparaisse dans la bouche de métro. « Bien sûr ! » dit-il avec force en resserrant la ceinture de son pardessus, déjà engagé à mi-corps dans les escaliers. J'avais encore envie de le croire.

Était-il déjà mort quand je l'ai rencontré dans ce couloir de l'EndC ? J'avais des éclairs de découragement. Je commençais à perdre patience et à le voir partout dans ces moments-là, dès qu'il faisait sombre, dès qu'il y avait de l'orage ; certaines nuits, je partais même à sa recherche dans le quartier de Pigalle où il avait un pied-à-terre. Je serrais les dents sous une pluie fine en marchant dans des flaques d'eau qui reflétaient les lumières du Moulin-Rouge. Je marchais sans comprendre que c'était à ma propre recherche que j'allais, que j'étais répandue partout sur l'asphalte noir des trottoirs lessivés par la pluie, et dans la lumière des néons. Lorsqu'il m'arriva de tomber sur Jim dans les bars de Pigalle, engoncé dans son éternel pardessus, le visage tuméfié, je le regardai sans surprise, sans m'arrêter, passant à côté de lui comme s'il avait été un parfait étranger. Je l'ai vu, et il me voyait, nous étions soudés par ce qui nous séparait. Nous étions les mêmes, chacun à un bout du voyage : lui à la fin et moi au début. Je le reconnaissais avec une sorte de fraternité désolée. Maintenant, je savais. Il allait chercher les coups pour se réveiller. Il n'était vivant que ligoté. Jim survivait, il survivrait longtemps.

Il m'aurait volontiers conjurée de jouer encore un peu mais le

dénouement arriva, inéluctable. Il m'aura vue arriver vêtue d'une robe rouge, une robe rouge en plein hiver, les cheveux longs et une lettre d'adieu à la main, dans les couloirs de l'EndC. Il aura compté le nombre de pas qui me séparaient encore de lui, les yeux plissés, comme s'il savait qu'une fois arrivée près de lui, ce serait la fin.

« Tu savais depuis le début qu'il ne se passerait rien, que tu en resterais à rien... alors il ne s'est rien passé... » C'était cela, être Génica. Avoir une robe rouge et une lettre d'adieu à la main. Le matin même, Joseph m'avait téléphoné de Rome pour me dire qu'il m'attendait. Une nouvelle vie commençait. C'était presque magique de filer entre les doigts de Jim, de sentir que j'allais lui tourner le dos et partir sans me retourner. Il devait s'y attendre. Il était seulement étonné que je n'aie pas réagi plus tôt. Il prit (délicatement) l'enveloppe que je lui tendais, sans un mot. Ses étudiants patientaient. Il leur fit signe d'entrer et ils défilèrent devant nous, un peu stupéfaits sans doute. Jim resta impassible puis, quand tout le monde fut entré, il dit : « Sois généreuse ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! » Et il ajouta dans un souffle, déjà épuisé : « Les mecs qui ne vont pas bien, les filles n'en veulent pas... »

XI. LES MAINS DE JOSEPH

Il avait une manière sonore, explicite, presque visuelle, de me complimenter. Je restai souvent incrédule au début, et puis j'ai dû me rendre à l'évidence : ses éloges léchaient mes plaies. J'étais quasi efflanquée quand j'arrivai à Rome. Il disait pourtant que j'étais belle : ce fut même la première chose que j'entendis à la gare Termini, au bout de ce quai où il m'attendait et le long duquel j'ai marché en me mordant les lèvres et en vacillant sur des hauts talons. Ce furent mes premiers pas vers Génica. J'ai pris racine dans cette fille que je voulais être en allant vers lui. Petite fille ou femme fatale. Peu importe. Je n'avais qu'elle à lui offrir.

Il faisait beau dehors. Dans le hall de la gare, je donnai la main à Joseph. Je l'ai senti boitiller et je l'ai regardé un court instant : il avait le visage relevé, les mâchoires serrées. J'ai mis du temps à savoir que c'était chez lui le signe d'une grande émotion. Je me suis juré, dans la via Nazionale, qu'il retrouverait un pas léger. À Rome, les dieux seraient avec nous. Recluse au fond de la salle de montage, quand je le dévorais des yeux à l'EndC, je savais qu'un jour, il poserait ses mains sur moi. C'est en souvenir de ses mains que j'étais près de lui.

Il avait mis longtemps à répondre et puis une carte postale de New York (les Twin Towers) était venue me faire signe, puis une autre de San Francisco, une autre de Sperlonga... des cartes postales de voyage, ou de vacances, quelques mots qui avançaient à pas de loup jusqu'à ce coup de fil reçu dans la cuisine du petit appartement où je venais d'emménager dans une impasse, près de la place Clichy.

Il me demandait de venir.

Comment aurait-il pu savoir que le « petit animal » (c'est ainsi qu'il me vit à l'EndC), l'écorchée qu'il avait frôlée en salle de montage allait être un jour *adoucie* (comme on le dit de l'eau) par sa présence ? Que je me tiendrais là où il allait me mettre, avec l'impression d'être au centre du monde. À son bras, j'entrai dans la douceur de Rome, douceur du vent dans le feuillage des platanes de Santa Maria Maggiore, douceur incroyable du bleu nuit qui tombait sur chaque feuille, transparence de ce bleu où nous avons échangé notre premier

baiser, long, profond, et lourd comme une pierre qui tombe au fond du ciel qui est au fond du corps. L'escalier de la basilique était blanc, poreux, crayeux, la nuit l'envahissait comme de l'eau. Tout en haut, on voyait le mont Quirinal et plus loin le mont Aventin.

J'ai passé beaucoup de temps à ramener la douceur du temps sur moi, à cicatriser, assise à la terrasse des cafés. Les fontaines me murmuraient que tout allait bien et j'acceptais de les entendre, les yeux mi-clos. J'entendais le bruit de l'eau me dire au creux de la poitrine : « Je te remercie, je te remercie d'avoir accepté, d'avoir accepté de te laisser aimer. » Je pouvais m'apaiser, je le méritais. Je retrouvais mon amitié pour les pierres, je fraternisais avec les murs et les fenêtres, je les embrassais du regard, je les photographiais. Je marchais sans fin, sans me fatiguer. J'offrais des fleurs au ciel en rentrant tard le soir à mon hôtel. Je rêvais de ses mains sur moi.

À Paris, je m'inscrivis au concours de l'EndC, portée par les « ailes du désir » (le film de Wenders qui sortit à peu près à la même époque devint notre film, à Joseph et à moi, lui : Damiel, l'ange et le cow-boy, et moi : Marion, l'acrobate et la fiancée). J'avais peur de croiser Jim dans les couloirs. J'appris à la rentrée suivante qu'il était reparti enseigner dans son université d'origine mais je ne revins jamais tout au long de mes études du côté des petites salles de cours du premier étage.

La première épreuve du concours consistait à élaborer un projet de film à partir de deux mots : « le commencement ». Le soir, dans mon lit, je pensai soudain à Nadja, l'héroïne du livre d'André Breton, dont le prénom signifiait le « commencement de l'espérance ». Nadja et son amour trop clairvoyant, qui n'était possible qu'au prix d'un effort surhumain. Jusqu'à quand peut-on ruser avec la survie tout en restant foudroyée par l'admiration ? Ce n'est possible qu'à condition de rester juché sur le commencement, le petit monticule du commencement, au milieu du temps. Nadja avait des dons pour le commencement. Elle était au début de tout, éternellement. « On ne m'atteint pas », disait-elle. Ma petite sœur, mon amie... Elle avait eu besoin de Breton comme j'avais besoin de Pierre R.

J'allais photographier des seuils, des pas de portes, des fenêtres, des façades d'hôtels et des chaises de cafés, marquer ainsi la scansion des rendez-vous, des allers-retours, la folle attente de Nadja au pied de son espérance. Sa nostalgie pour un père absent. Je sentais encore la présence de Jim me frôler et je lui dédiai ce travail, ainsi qu'à Isabelle, la béante, deux êtres gorgés d'ombre qui rôdent comme des fantômes affamés et vous parlent à mi-voix pour mieux boire votre sang. Dans

une rue en pente, bordée de soupiraux noirs et grillagés, aux relents de moisissure, ou bien en dévalant les rues de Pigalle où je cherchais un lieu pour Nadja : un hôtel, un bar, une cantine, je revoyais le fin sourire d'agonisant qu'on avait envie d'aller cueillir au coin de ses lèvres et qui cherchait à vous hypnotiser.

Joseph me donnait l'impression d'exister. Ses épaules et sa poitrine étaient larges. Il avait un vrai sourire. Il avait un foyer où il rentrait le soir. Des enfants qu'il aimait. Il voulait me faire visiter la chapelle Ávila à Santa Maria in Trastevere. Je l'embrassai, à la terrasse du café où il m'avait donné rendez-vous, en fermant les yeux, avec une sorte de reconnaissance. C'était un jour de printemps. Il faisait soleil. Un léger vent. Les cappuccinos que le serveur venait d'apporter étincelaient sur la table. Joseph était vêtu d'une chemise rouge que je saupoudrais de sucre avec mes yeux. La conversation s'enroulait autour de nos sourires. Le livre que je lui avais offert, *Les yeux bleus, cheveux noirs* de Marguerite Duras, était sur la table et veillait sur nous. Je lui racontai ma matinée avec entrain.

J'étais éblouie par Joseph depuis le jour où je l'avais vu assis dans le vestibule de *La revue d'art*. Il était le premier héros de l'autre monde que j'avais osé aborder, le premier héros de l'autre vie, celle où les gens savent qui ils sont et ce qu'ils font. Il m'attirait là où les corps pouvaient bouger et respirer. Je croyais dans la puissance de son désir pour moi. Le fait que Joseph ait un travail, des amis, des rendez-vous me le rendait magique. À son contact, j'avais le sentiment de faire un peu mieux partie de la vie.

Mais Génica s'accrochait à l'endroit où j'avais été supprimée et se nourrissait du désir de Joseph pour croître et embellir. Je me transformais rapidement. Je ne rasais plus les murs. Je n'attendais plus avec mon corps immobile, ma vieille et fidèle inertie qui me clouait au lit des jours entiers. Mon indolence devenait malicieuse. Je supportais les regards, j'accueillais les sourires, je les rendais, je sentais le soleil jouer dans mes cheveux défaits. Je me sentais belle, pour la première fois. Je savais aussi que personne ne pourrait mettre la main sur moi à Rome, que j'étais totalement clandestine dans la vie de Joseph. Génica aimait cette sensation de passer entre les lignes.

Rome et Joseph me donnaient une impression de luxe et de liberté incroyables. Tôt le matin, en dévalant une rue en pente pour le rejoindre au Forum, une rue qui fonçait sur deux coupoles noyées dans la douceur des premiers rayons du soleil, j'ai croisé une femme magnifique, enturbannée, que j'ai osé prendre en photo. C'était la première fois que je me le permettais aussi franchement. En arrivant à

ma hauteur, elle s'était caché le visage avec la main. L'avais-je offensée ? Mais elle riait de plaisir plutôt, et continuait de gravir la pente de son pas solide, chaloupé, ses jupes ramenées devant elle, un geste de la main philosophe et tolérant à mon endroit. Une femme ouvrit alors ses volets au premier étage, ses cheveux blonds tombant en cascade sur ses bras nus. J'ai appuyé sur le déclencheur et ce fut ma première photo publiée dans un grand quotidien. Le geste de la femme noire semblait directement adressé à une jeune Ophélie.

J'étais allongée dans l'herbe à ses côtés dans ce qui restait d'un ancien verger de la Villa Adriana. Joseph venait de me dire qu'il voulait aller au plus profond de moi et nous serions restés ainsi à nous regarder les yeux dans les yeux pendant une éternité si le vent ne s'était pas brusquement levé. Nous n'avions pas vu les nuages et c'est sous une pluie battante que nous sommes finalement arrivés à la voiture. Assis face au volant, encore essoufflé, et trempé, Joseph se mit soudain à réciter un sonnet de Shakespeare. Sa voix retrouvait la fougue du jeune homme qui, jadis, l'avait appris par cœur. J'ai su qu'il commençait à voyager dans le temps de sa vie en m'embarquant à son bord. La morsure du temps lui rendait presque trop évident le prodige que je pouvais représenter à ses yeux. J'étais belle sans doute (et il ne cessait de me le répéter) mais plus encore j'étais jeune : je me suis dit qu'il fallait faire attention. Je ne voulais pas devenir une proie. La pluie continuait de tomber et nous servait de rideau. Presque en gémissant, Joseph a déboutonné mon chemisier, je l'ai reçu en fermant les yeux et en fourrant mes doigts dans ses cheveux : j'ai enfin oublié, oublié *La vie rêvée*. Je vivais *ma* vie. Je l'aimais. J'étais heureuse de le sentir contre moi.

Il conduisait sur une route en lacet lessivée par l'averse, en imitant quelquefois M. Hulot pour me faire rire. Je regardais par la vitre. Une tristesse était revenue me prendre par la main comme une vieille amie, me dire que j'étais seule, seule avec ce qui était beau : quelque chose d'inconsolable se faisait jour et me berçait sur cette route où ma vie était suspendue à un fil avec des pinces à linge, comme des torchons qui claquent au vent, d'un bruit sec. Je mis la main de Joseph entre mes cuisses. Il la laissa. Il la retirait de temps en temps pour passer les vitesses et puis la remettait sagement, sans quitter la route des yeux. Quand il arriva devant l'entrée du restaurant, un voiturier se précipita vers nous avec un grand parapluie. Je passai devant lui en rougissant légèrement et j'entrai dans cette belle bâtisse isolée sur sa colline.

J'allai me refaire une beauté dans les toilettes. D'autres femmes faisaient de même, imperturbables, expertes face au miroir. Un instant

je faillis faire demi-tour, puis je pris place parmi elles. Je me regardais, je les regardais, je me demandai si elles voyaient que je venais de faire l'amour. Je me recoiffai et réajustai mon chemisier. Le feu aux joues, les yeux brillants, cette tristesse sur le cœur. Mes gestes étaient lents. Je quittai brutalement les lieux en me disant que je n'avais rien de commun avec ces habituées des grands restaurants. Je me jurai de ne jamais m'habituer, à rien.

Je retrouvai un Joseph presque aussi intimidé que moi, assis au milieu des carafes et des fleurs. Le désir de lui me redonna des ailes. La conversation s'envola, on parla cinéma. Avec Joseph, j'y croyais. Je croyais qu'on pouvait non seulement regarder les films mais aussi en faire. Il avait travaillé avec des metteurs en scène prestigieux, Antonioni notamment. Il me disait que je lui aurais plu. Je ris de plaisir en buvant une gorgée de vin. Il me prêtait tous les talents. Les avais-je seulement ? La solidité qu'il me prêtait m'était étrangère. Je savais que mon corps avait disparu sous la graisse et qu'il était sans attaches, ni racines. Le plus dur était de ne pas flancher. De laisser Joseph à son histoire et de camper dans la mienne vaille que vaille.

J'aimais le corps de Joseph. Sa solidité était pour moi une bénédiction et un rempart, et dans l'amour une sorte de révélation. Je tendais parfois les mains vers sa poitrine quand il était au-dessus de moi, je la palpais les yeux fermés pour mieux me pénétrer de sa présence. « *I'm here* », disait-il en riant, en me sondant du regard dès que j'ouvrais les yeux pour voir jusqu'à quel point je jouais la comédie. Je me fiais profondément à son corps, à l'avance qu'il avait sur le mien, à la facilité avec laquelle il faisait les gestes de l'amour. Joseph faisait l'amour facilement et partout.

Il m'invita un jour à venir le rejoindre dans le quartier du Panthéon, où il habitait. L'appartement était vide, silencieux. J'y entrai le cœur battant. J'avais souvent regardé ses fenêtres depuis la via M., j'avais même photographié le seuil de sa porte, dans la lumière tremblante de la cage d'escalier. La photo ouvrait d'ailleurs mon sujet sur « le commencement ». Et voilà que j'étais *dedans*. Là où les gens vivaient.

Je vis par la fenêtre le dessin de la rue très étroite qui allait finir sur la tache jaune d'une toute petite boîte aux lettres. Un drapeau flottait. On entendait des cris : c'était un jour de liesse. Joseph, en peignoir, préparait une omelette et me disait depuis la cuisine quelque chose que je ne compris pas. Je continuai d'inspecter les lieux. Le sol était tapissé de tomettes usées, brillantes, froides sous la plante des pieds. Les chambres se succédaient les unes aux autres, des peluches sur des lits qui n'avaient pas été défaits depuis longtemps, des papiers peints

un peu défraîchis, des affiches aux murs, des commodes avec des bibelots. C'étaient des chambres dont la vie s'était presque entièrement retirée. La dernière de ses filles (Joseph en avait eu cinq), Agostina, venait de partir s'installer en Calabre, avec son jeune époux. J'entendis un cri de victoire résonner dans le grand appartement. La chance que je pouvais représenter pour Joseph, une fille qui vous aime, qui vous appelle, et qui est jeune. Génica ! Joseph n'avait pas besoin de savoir. C'est ainsi qu'elle et moi allions vivre sur un fil. À ce prix, je pourrais moi aussi aller derrière les façades, ouvrir les fenêtres et me pencher au balcon, moi aussi.

Le bureau de Joseph, retiré au fond d'un couloir qui bifurquait brutalement, lui avait servi d'ancre toute sa vie et personne n'avait le droit d'y entrer. Quoiqu'il fût la bonté même, Joseph avait toujours eu la passion de son travail, et ses filles l'avaient sans doute appris à leurs dépens. Je traversai le salon où il aimait écouter de l'opéra. Joseph m'ouvrit lui-même la porte de la chambre conjugale en me tendant un verre de jus d'orange pressée. Il me dit qu'il avait beaucoup rêvé de moi dans cette pièce. Je hochai la tête en fixant les pieds recourbés du lit et le tissu en velours jaune qui le recouvrait. Une photo de sa femme sur le guéridon. Décidée. Jupe droite. Collants noirs. Veste rouge et cintrée. Cheveux bruns, courts et bouclés, comme la toison d'un agneau.

Nous refîmes l'amour dans une chambre vide, sur un lit de camp, face à un grand miroir. Je murmurai son prénom, plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il me retourne contre lui. « Oui, *my kid*, oui... je suis là... » Que disait-il, Joseph ? Il criait de joie, disait-il, c'était de joie. Je cachais mon visage au creux de ses épaules, je pleurais. J'avais peur de me regarder. Il me soulevait contre lui, me disait alors : « C'est fini, c'est fini, *my kid*... je suis là... »

Quand je rentrai à Paris, il me fit monter dans le train en disant : « *Ti amo*. »

Yann sentait la lumière sur ma peau quand il venait passer un week-end avec moi à Paris. Il ne posait pas de questions mais je lui parlais de mon amour de Rome. Il était heureux de constater que je vivais de manière moins « gratuite » et moins « dramatique ». C'étaient ses mots. Il disait aussi que je devais rompre avec la promenade. Il insistait sur mon manque de discipline. Dans *La vie rêvée*, la vie semblait couler à flots, aller de soi. On n'avait pas besoin de calculer, de mesurer, de composer. Comment dire à Yann, lui expliquer les reins de ma mère frappés par le soleil, quand elle pêchait les palourdes dans les rochers de Pornichet, et que je restais des heures accroupie, à

regarder les flaques d'eau dans les trous, tandis qu'elle avait tout oublié, le temps et sa même, comment lui expliquer cette tache blanche, éblouissante, qui me servait de repère ? Comment lui expliquer l'éternité dans les rochers ?

Il était content que j'aie survécu à la première épreuve du concours de l'EndC et que j'accepte d'envisager la suite. Il m'encourageait. Yann regardait les choses de loin, posément, comme si sa propre personne n'était jamais remise en cause par ce qui se passait ou ce qu'il entendait. Je lui faisais confiance. Il m'acceptait, il m'écoutait sans vouloir retenir ou posséder quoi que ce soit.

Joseph devenait de plus en plus loquace. Il prenait chaque fois un peu plus de temps aux terrasses de café pour s'épancher. C'était la première fois qu'il pouvait parler de lui, me disait-il, et qu'il pouvait se sentir heureux sans rien faire. Avec sa femme, ils avaient été des amants passionnés, surtout l'été, à Capri, après les bains de mer, puis le silence avait gagné du terrain. « J'ai toujours été "son homme" », me dit-il tranquillement en buvant une bière à une terrasse de la via Urbana, où j'allais le rejoindre le midi, non loin des studios où il travaillait. Il regardait sa montre de temps en temps, avec regret. Il n'aimait pas se sentir pressé en ma compagnie. Il se rendait compte qu'il avait été un homme pressé. Il me demanda ce que je faisais pendant tout le temps où il n'était pas là. « Je marche. Je t'attends. Je ne m'ennuie jamais. »

La relation avec sa femme semblait solide, ancienne. Elle n'était pas un problème entre nous. Sa femme existait. Le monde existait. L'important était que nous existions l'un pour l'autre quand nous étions ensemble. Joseph semblait entraîné par cette façon d'aller à l'essentiel. On ne s'embourbait pas. Il se penchait vers moi au-dessus de la table, me prenait la main, au bord de dire quelque chose et puis il se taisait. Ses mâchoires crispées lui donnaient un air un peu sévère, comme chaque fois qu'il était ému.

Nous étions assis dans un jardin public, la nuit allait tomber, l'ombre s'épaississait sous les bancs et effaçait le gravier dans les allées. Un chat noir était assis à quelques mètres et nous observait calmement. L'air était encore tiède mais je frissonnais. Je n'osais pas bouger. Les feuilles des arbres devenaient de plus en plus noires. Joseph devint soudain très seul. Il semblait voir sa vie s'étirer et s'évanouir dans l'allée devant lui. Je voyais sa silhouette se détacher sur le ciel, comme dans une bande dessinée. Le chat vint se frotter à mes pieds et je me levai pour jouer avec lui. Joseph au bout d'un moment vint me dire qu'il fallait rentrer. Il me pressa contre lui en marchant dans les

rues, avec une sorte de ferveur. Nous marchions d'un bon pas. Il se détendit. Il se sentit à nouveau vivant.

« Tu ne peux pas savoir », répétait-il. Il avait rajeuni de dix ans. Sa femme avait remarqué, me dit-il, que son pas s'était allégé lorsqu'ils avaient grimpé ensemble les escaliers de leur immeuble. Il ne boitait plus. Il respirait mieux. Il dormait sans pilules. Il me voulait de plus en plus souvent auprès de lui, me pressait de plus en plus, quoique toujours avec une grande gentillesse, de l'accompagner dans tel ou tel voyage. Je passais le concours de l'EndC et puis Yann, il devait le savoir, je ne devais pas lui cacher la vérité, Yann comptait dans ma vie. Il était là depuis toujours. Quand Joseph me parla de « mariage » et d'enfant, il me fallut le raisonner. J'ai compris que notre histoire deviendrait difficile s'il persistait à convoiter ma jeunesse. Génica n'était pas seulement « un élixir de jouvence », selon l'expression consacrée des contes orientaux. Pierre R. m'avait tourné le dos et probablement oubliée. Le corps de Joseph me protégeait contre cet oubli mais j'avais pour vocation d'être une revenante, j'appartenais déjà à une « autre » vie. Et Joseph, contrairement à Jim, ne pouvait pas le savoir. Ma jeunesse était une fête à ses yeux. Peut-être une apothéose. Et c'était bien ainsi. Mais la fille qui lui offrait le présent n'était plus là au moment où elle brillait de tous ses feux.

Je m'assis à ses côtés dans le hall des studios où il m'avait donné rendez-vous ce matin-là, en me précisant que je devais préparer un petit sac de voyage. J'avais beau me répéter qu'il ne fallait pas lui en vouloir d'être passé, une fois de plus, dans ma chambre d'hôtel à l'improviste, j'avais été contrariée de retrouver l'une de mes culottes maculée de sperme au beau milieu du lit. Je refusais l'idée que Joseph puisse se mettre à dépendre de moi : je tenais à mon cow-boy affable, souriant, et large, qui dégageait les horizons, et j'avais traîné un peu les pieds pour me rendre au rendez-vous. Au regard inquiet qu'il me lança, je répondis aussitôt par un sourire et je déposai mon sac de voyage près du sien. Il me présenta une jeune fille à laquelle il apprenait le travail de monteuse : « Bonjour. » On aurait dit une petite sœur : brune, brusque, instable, elle me dévisageait avec curiosité, sans se gêner. « Je suis sûre que Joseph est un très bon professeur », lui dis-je. Elle répondit avec empressement, elle était sans doute amoureuse de lui. La bonté de Joseph était si précieuse, elle nourrissait, elle calmait, elle remplumait, elle réchauffait, elle nous rendait belles. Nous bavardâmes un moment, je faisais semblant de ne pas remarquer ses regards insistants. Que cherchait-elle à comprendre en me regardant ainsi ? J'aurais voulu lui dire qu'il ne fallait rien imaginer. Joseph, qui sait, répondrait peut-être à ses avances un jour. Mais, pour l'heure, il regarda sa montre et donna le signal du départ.

Je pris mon sac après avoir salué la jeune fille. Elle se rasseyait sur le fauteuil en baissant les yeux quand Federico Fellini déboula d'un ascenseur, escorté par sa garde rapprochée. Le hall fut alors noyé dans une grande agitation ; la jeune fille disparut.

Nous devions prendre un train pour Naples. Et puis un bateau. Pendant la traversée, Joseph me posa des questions sur la façon dont je gagnais ma vie à Paris. Je ne lui cachai pas la vérité : pour la première fois, j'osai lui dire que je vivais d'expédients. Il me dit que j'étais courageuse, qu'il croyait en moi. Je souris. Il précisa, plus tard dans la conversation, qu'il lui serait difficile de travailler avec moi si je devenais cinéaste un jour. « Ah bon ? Mais pourquoi ? — Parce que tu seras très exigeante. » Je regardais la mer en pensant que j'avais besoin de cadres. La vie était trop vaste.

Je n'avais vu de Capri que la maison de Curzio Malaparte dans le film de Jean-Luc Godard, *Le mépris*. Joseph y avait passé plusieurs étés d'affilée, en vacances chez des amis quand ses filles étaient petites. Nous marchions le long d'une haie d'où émergeaient des roses blanches, éblouissantes sous le soleil. Le ciel était d'un bleu exquis et je sentais soudain couler dans mes veines le miel et le lait, l'amande douce et la fleur d'oranger, et toutes les odeurs qui affluent quand on évoque l'Orient. J'étais ridicule d'en vouloir encore à Joseph. Un muret assez bas, blanchi à la chaux, succéda aux haies de jardin. Il dégringolait jusqu'à la mer, que l'on voyait scintiller derrière les arbres, en ondulant comme un serpent. Joseph posa son sac et me dit que c'était là. « Où ? » Je ne voyais rien et fis semblant de ne pas comprendre. Joseph s'engagea alors d'un air triomphant à l'intérieur de la pinède, dans une allée sablonneuse. Il m'encouragea à le suivre et je découvris bientôt, bien cachés sous les pins, une bâtisse au style mauresque et quelques bungalows.

L'hôtel était calme, retiré du monde. Mais Joseph se transforma soudain en pacha et ce rôle ne lui allait pas. Les parenthèses enchantées n'existaient, selon moi, que dans les films de série B. Je voulais sortir, marcher le long des falaises, aller voir la villa de Malaparte sur son piton rocheux, boire des cappuccinos et manger des glaces, d'énormes glaces qu'on irait prendre le soir sur la place du village, près de l'église. Joseph voulait qu'on s'enferme et qu'on téléphone au room service trois fois par jour.

Il était déjà couché et me guettait d'un air lourd et affamé. J'allais et venais, je rangeais mes affaires de toilette dans la salle de bains. Je visitais encore la chambre et le petit salon comme un chat passe son territoire au peigne fin, et puis je vins m'asseoir sur lui, en écartant ses

bras sur le lit. Il était à moi, si totalement à moi. Il essayait de se relever et de mordre mes lèvres. Je murmurai soudain son prénom comme pour l'apaiser, lui montrer la profondeur de l'espace qui nous entourait. Son visage se figea un peu. Nous fîmes l'amour tendrement, en silence, en défaisant les draps du lit pour jouer aux fantômes à travers la chambre.

Joseph, en dehors de son travail, était un peu touriste : les paysages existaient pour lui comme des lieux repérables sur une carte ou dans des guides. Il m'emmena à la « grotte d'azur », sous les falaises où l'on avait envie de prendre dans ses mains une eau parfaitement bleue comme une opale et où le silence provoquait une sorte de commotion. Plus tard dans la journée, il tenta de me rejoindre alors que je nageais assez loin de la côte. Il arriva à moitié suffoquant, il voulait m'embrasser, me prendre comme le font les héros dans les films. Le souffle lui manqua et je fus obligée de le ramener sur le rivage. J'ai cru, en posant la tête sur sa poitrine qu'elle allait exploser sous les battements de son cœur. « *It is my loss, it is my loss* », l'entendis-je murmurer. « Quoi ? Que dis-tu ? » Il avait les larmes aux yeux. Je pris sa main et l'embrassai en signe d'apaisement avant de le frictionner avec ma serviette.

Nos promenades devinrent très silencieuses au fil des jours. Joseph finit par découvrir, après de longs détours dans les collines plantées d'oliviers, la maison où il avait jadis passé ses vacances. Il y pénétra comme dans un sanctuaire et je le laissai bientôt seul avec ses souvenirs. De mon côté, je n'en avais pas. Je n'avais jamais pesé bien lourd sur cette terre et le ciel brillait au-dessus de ma tête. Les malheurs de ma mère avaient tout confisqué, même mon père était un parfait inconnu. La question avait été réglée dans mon dos. Je restais couchée sous les oliviers plantés à l'arrière du jardin, sur une pente face à la mer.

De tels lieux existaient. La vie était assez généreuse pour me mener là. En cet instant, j'ai cru en Génica, celle qui ferait de ma vie une aventure, en cette Génica invisible, libre, et heureuse, qui saurait attirer la chance. À cet instant, je me sentis aussi très seule avec elle. Je pensai aussi à Nadja, au présent qui est une prison et qu'il faut ouvrir par effraction, avec le don d'aimer alors qu'il est déjà trop tard, qu'il est trop tard depuis toujours. Bien sûr Breton avait été fasciné. Ce qui ne l'avait pas empêché de la laisser crever dans un asile. Putains de gens qui ont le temps pour eux, le temps de se plaindre, le temps d'intriguer, d'avoir tort ou raison.

Comme Joseph ne réapparaissait pas, je fis le tour de la maison. Sur

l'un des côtés, une grande baie vitrée attira mon attention. En collant mon visage à la vitre, je réussis à distinguer un amas de poupées désarticulées au fond de ce qui semblait être, ou avoir été, un atelier. « Ton ami était sculpteur ? » demandai-je à Joseph qui venait d'arriver et qui avait lui aussi les yeux collés à la vitre.

Au retour, sur le chemin des douaniers, Joseph s'assit sur un muret et je me calai contre lui, enserrée dans ses bras. Nous fîmes l'amour rapidement, sans un mot tandis que la nuit tombait. Une lumière, au loin, dans la villa de Malaparte se mit à clignoter.

Génica me faisait de grands signes à Rome. Les murs se sont faits caressants sur mon passage, rue des Antiquaires, j'étais vêtue d'un vieux jeans et d'un pull rouge et je me suis vue en elle. J'ai eu soudain la jouissance de mon existence. J'avais une sorte de confiance dans mes mouvements. Je me sentais réveillée. Ou bien c'était elle : il fallait qu'elle se reconnaisse, qu'elle se serve de moi comme d'une preuve de sa propre existence. Je me figeai sous mon propre regard. Je la vis, soudain, bouger, marcher, être moi. J'ai senti que le monde s'arrêtait, qu'il serait le miroir de Génica. Je me suis vue comme une personne précieuse, absolument merveilleuse, luxueuse, qu'il faudrait admirer et entourer de précautions. J'allais réserver une belle surprise à Pierre R. Oui, le monde allait enfin s'ouvrir. J'éprouvai une espèce d'évidence, de joie féroce. Ce jour-là, rue des Antiquaires, j'eus le sentiment d'arriver aux abords de l'autre vie. Quelque chose de sombre, de têtue, se révélait à cet instant, que Jim avait capté, qui dépassait la bonté de Joseph. Le corps de mon amant ne pourrait pas toujours me protéger, ses bras ne seraient pas éternels, son lyrisme et sa foi en moi ne suffiraient pas à conjurer le sort. Joseph avait léché mes plaies, et Génica me réclamait. J'aimais la bonté de Joseph. Je savais qu'elle était source de clarté, qu'il me fallait la bénir. Mais je voulais exister ainsi : belle, désœuvrée, éternellement passagère, hors d'atteinte, comme dans la rue des Antiquaires, enfermée dans mon regard comme les clochards dans leur odeur. Ma vie ne pouvait se comprendre sans la distance que je mettais passionnément entre « moi » et « les autres ». Être belle me permettait de tenir dans cette position, c'était le début et la fin de tout. Il fallait être belle pour que les hommes ouvrent les yeux sur moi. Si les hommes n'ouvraient pas les yeux sur moi, alors la vie se perdrait dans l'obscurité de ma mère. Être belle était la rédemption suprême, la seule façon d'échapper à la malédiction maternelle, à l'attraction terrestre.

Rue des Antiquaires, je suis entrée dans *La vie rêvée*. L'espace du roman m'a baptisée. Si Pierre R. m'avait croisée ce jour-là, il se serait arrêté, il m'aurait invitée à boire un café sans pouvoir détacher les

yeux de moi.

Nous étions Génica et moi soudées dans cette rue pavée. Mon cœur s'est mis à battre quand j'ai croisé un tournage de film. Les lumières des projecteurs, les gens qui avaient des mines de conspirateurs, se parlant à voix basse, tout ce qui se tramait soudain, de mystérieux, d'obscur, d'insaisissable me fit aussitôt penser à Jim, l'homme de l'ombre, qui savait organiser autour de lui ce genre de conspiration prometteuse, aux abords un peu défendus. J'avais l'impression de faire partie de ce monde d'artifices, cerné par des lumières et ne reposant sur rien. Je trouvai sans mal un poste d'observation sans me faire remarquer (ou bien on m'oublia vite). L'actrice tourna la tête vers moi à un moment donné, avec ce mouvement de tout le corps qui la caractérisait. Elle me percuta du regard. Un regard dur et fier, dévoré par l'inquiétude. Un regard qui me traitait d'étrangère. Je la reconnaissais intimement, je la comprenais, et pourtant je ne pouvais rien pour elle et je devais m'en aller. Je lui rendis son regard en essayant de sourire, et je quittai les lieux, les mains dans les poches de mon jeans, suivant pensivement la ligne des toits sur le ciel bleu.

Et puis c'est arrivé un matin à Paris, dans la chambre d'hôtel qu'il avait louée sur les quais de la Seine. Nous avions fait l'amour tant de fois les jours où il devait prendre un avion. Il attendait que je me réveille et nous nous aimions jusqu'au dernier moment, avant qu'il ne franchisse le pas de la porte en m'embrassant une dernière fois. Mais ce matin-là il se leva sans qu'un seul de mes cils ait bougé, il se leva avec une inquiétude sur le cœur, comme chaque fois que quelque chose clochait dans nos habitudes. Je n'avais pas bougé, je n'avais pas souri en ouvrant les yeux, je n'avais pas étendu les bras pour l'embrasser et le recevoir. J'avais attendu qu'il prenne sa douche pour me lever et m'habiller en un clin d'œil, puis je m'étais postée devant la fenêtre et j'avais regardé la tour Eiffel sans chercher à comprendre ni même à éviter l'obstacle. Il était sorti de la salle de bains en trombe et, emporté par son élan, m'avait évitée de justesse, me demandant si j'étais prête comme on dit à peine bonjour.

Au café Saint-Benoît, devant les croissants, au lieu du regard satisfait et gourmand qu'il me lançait souvent en pareille occasion, il avait gardé le nez baissé et avait bu en silence, les doigts tellement crispés sur sa tasse que ses phalanges en étaient devenues blanches. Il me lança soudain un regard plein d'effroi. Je lui souris en faisant semblant de dévorer mon croissant avec appétit et lui demandai des nouvelles de sa famille. J'aimais qu'il me parle de ses filles, il le savait. Liliana, l'aînée, aux cheveux bouclés et aux yeux verts, la seule qui vivait encore à Rome, venait d'avoir un enfant. La petite Agostina

semblait heureuse en Calabre avec son jeune époux, Valeria, elle, se cherchait encore, il y avait aussi Carla qui allait entrer dans un orchestre à Milan et Claudia qui était partie à New York pour travailler dans la mode. Il était heureux d'être grand-père, disait-il distraitement, son petit-fils était adorable. Il allait se lever, descendre la rue Saint-Benoît en imperméable beige, avec son écharpe rouge, et j'allais le voir disparaître avec soulagement. J'en avais assez de lui servir d'alcôve, je ne voulais pas qu'il se raccroche à moi. Je voulais voler de mes propres ailes. En me privant de père, ma mère m'avait donné l'éternité.

XII. L'AVOCAT DE THESSALONIQUE

Quatre années passèrent. Lorsque les choses ont commencé à mal tourner pour Génica, c'est vers Joseph que je suis allée. J'avais continué de lui écrire des lettres pleines de tendresse, mais en lui cachant la tournure que prenait ma vie à l'École de Cinéma que j'avais intégrée. Je voulais le revoir. Il insista au téléphone pour me dire qu'il était débordé, j'ai insisté à mon tour : il *fallait* que je le voie. Il finit par accepter de me louer une chambre non loin des studios où il travaillait, via Margutta, pour trois nuits. Trois nuits. Quatre jours. Pour faire une pause.

La chaleur m'a surprise quand je suis sortie de la station de métro Spagna. Les palmiers ne bougeaient pas d'un poil dans la pesanteur de l'air. Je me suis perchée au comptoir du premier bar venu pour boire un cappuccino et, sous les yeux intrigués du barman qui essuyait ses verres en un tour de main, je restai longtemps immobile, silencieuse, émue de retrouver la ville, de l'entendre bruire. Je glissai enfin de mon tabouret et réglai le barman sans un mot. Puis je me rendis à l'hôtel d'un pas léger.

La chambre était située entre deux étages, dans une espèce d'entresol (on pouvait y accéder sans avoir à passer par l'accueil) : elle était de ce fait rencognée, assez sombre et d'aspect plutôt vieillot. Sur la table, une carte de la ville, des tickets de bus, un petit mot où Joseph disait ne pouvoir me rencontrer que le lendemain midi, dans la chambre. Le soir, il allait à l'Opéra avec sa femme et Agostina. Un instant, je ne fus plus si sûre d'être revenue au même endroit, ni surtout dans la même histoire. Qu'en restait-il exactement ?

Je le guettai par la fenêtre. J'étais impatiente de le revoir. Il arriva juché sur un vélo de course, le bas des pantalons pris dans des élastiques, une casquette sur des cheveux gris qui tombaient en boucle de chaque côté de son visage. Je l'ai trouvé *tellement américain*, comme si avec le temps, le Dakota du Sud, où il était né, remontait à la surface. Il arriva essoufflé sur le pas de la porte et, un peu comme à Capri lorsqu'il était venu me rejoindre dans la mer, se jeta sur moi sans oser me regarder... Il était fier de rejouer à l'amant que j'avais tant célébré dans mes lettres, il se disait que c'était nos heures de

gloire que j'étais venue chercher. Je me retrouvai sur le lit. Tout en touchant régulièrement sa queue, mon amant me regardait avec une sorte de gourmandise presque mauvaise. Je décidai d'être patiente. Joseph heureusement fut rassuré et expédia la chose assez vite ; je le vis sous la douche qui jouxtait la chambre, carrelée de rouge (une espèce de rouge sang). De dos, il avait l'air d'un bœuf : il avait épaissi, sa bite un peu violacée valsait de droite et de gauche entre des cuisses qui avaient fondu à l'intérieur. Je ne lui avais jamais demandé son âge. Il s'ébrouait et se rhabillait avec un air de pacha satisfait, un peu bête. Je sortis avant lui, en lui demandant de rabattre la porte avant de quitter la chambre. Dehors, la lumière me rassura. Je fis quelques pas, croisai Nanni Moretti qui enfourchait sa Vespa le long d'un mur où poussaient des agaves. Il répondit à mon salut d'une voix forte, presque enjouée. Allons, les dieux seraient encore avec nous.

Je pris le bras de Joseph qui m'avait rejointe. Je l'ai senti à nouveau boitiller. Il releva la tête pour éviter mon regard. Il serrait les mâchoires, puis regarda sa montre. Il devait retourner travailler, une histoire de fou, les délais étaient serrés. On expédia le déjeuner, en parlant un peu du film sur lequel il travaillait, de l'état du cinéma italien, de mes études à l'EndC. Il régla l'addition, me donna rendez-vous pour le lendemain midi, avant de se lever et de me laisser seule en face de mon café.

Les terrasses et les grilles en fer forgé se dessinaient au-dessus de la place d'Espagne sur un ciel rose et doux à vous fendre le cœur. Je marchai lentement dans les allées du Pincio, passant devant le restaurant *La Casa Valadier* (où Pierre R. avait situé une scène de rupture dans *La vie rêvée*), regardant la poussière sur mes chaussures. Yann avait tenté bien souvent de m'expliquer que les gens n'étaient pas à ma disposition. Mais Yann n'avait jamais rien compris à Génica. Il m'avait toujours laissée seule avec elle, il l'avait toujours superbement ignorée. Il n'aimait pas ses goûts de luxe. Les romans n'étaient pas faits pour lui. Il n'avait rien à dire aux gens immortels comme Génica. Il ne les voyait même pas. Yann était quelqu'un d'effacé comme on dit. Je soupirai. Il était dans ma vie. Mais où ? Et Jim ne m'avait-il donc rien appris ? Pourquoi revenir me jeter ici du haut de ma propre absence ?

Je revis soudain devant moi les escaliers de la cinémathèque de Chaillot où ma mère m'avait souvent emmenée quand j'étais enfant. Quelques marches s'enfoncent vers l'entrée, les grilles sont rabattues sur le côté : l'endroit est presque quelconque, quasi invisible, englouti sous la monumentale porte du musée du cinéma que personne ne visitait jamais. En y regardant de près, on y voit converger tout un

peuple, des hommes (ce sont surtout les hommes que je regardais), des hommes maigres, des échassiers déplumés, la veste qui rebiquait sur leur dos un peu voûté, les cheveux un peu gras, et souvent, des lunettes. Le petit peuple de l'ombre qui sentait un peu le renfermé, un peu la maladie, sans doute aussi la transpiration, les cols de chemise un peu douteux. Et aussi les gens qui n'avaient pas trouvé leur place, des gens timides, peureux, des rêveurs un peu seuls et maladroits, des gens blessés comme ma mère qui a toujours cru que la vraie vie était ailleurs et qui cognait sur celle qu'elle avait.

La porte ouvrait sur le noir, puis sur l'écran où les ombres dansaient. On ouvrait les yeux, on retenait sa respiration par moments, on évitait de bouger pour ne pas faire craquer les fauteuils.

En rentrant par le bus qui traversait Paris jusqu'à la gare Saint-Lazare, je regardais par la vitre, je plongeais mes yeux dans le ciel et je me jurais d'avoir une vie fabuleuse, une vie différente. Génica était née là-bas, à Chaillot, et Rome était son berceau.

Je laissai ainsi filer mes pensées, j'étais revenue dans les rues du vieux Rome jusqu'au café San Eustachio, bien caché derrière la piazza della Rotonda, dont j'avais jadis photographié une table et deux chaises sur la terrasse : le lieu du « commencement », lieu du rendez-vous amoureux à Rome. Je repris quelques photos, mes retrouvailles avec Rome pouvant peut-être entrer dans un travail intitulé : *Toujours-jamais*. Les mêmes lieux, des lieux que j'avais fréquentés avec lui, où je l'avais attendu : le seuil de son appartement via M., les chaises du café San Eustachio, la terrasse du restaurant Coleridge, le pas de porte de l'hôtel Esmeraldo, le toit et l'horloge de la gare Termini, quelques bouts de jardin à la villa Giulia, le parvis de l'église Sant'Agnese in Agone, celui de Sant'Andrea al Quirinale.

En me réfugiant dans cette fille, en me fiant à elle, je vivais toujours et jamais en même temps : Génica me cachait beaucoup mieux que le gros bébé joufflu que j'avais été. Elle s'arrangeait pour que rien n'arrive vraiment jusqu'à moi. Elle était ma guetteuse, mon observatrice, ma gardienne. Elle maintenait les conditions de mon attente, la laissait intacte, la faisait resplendir. Ma vie fonctionnait sur les bords, au ralenti, un peu d'écume en définitive, mais je n'étais jamais à ma place. Je vivais pour vérifier mes chances dans *La vie rêvée*, et ce roman que j'avais dans la peau, ce roman me narguait : j'avais tout le temps peur d'être démasquée, d'être renvoyée sur mon trottoir du boulevard Montparnasse et de me retrouver secrétaire dans un bureau.

Plus grave, je n'aimais plus ma vie à l'EndC. Je n'y arrivais pas. Les choses y étaient difficiles, périlleuses. Je ne pouvais plus feindre d'ignorer la gourmandise, la convoitise de Régis Monteret à l'égard de Génica. J'aurais voulu qu'il me laisse en paix. Mais c'était beaucoup demander. « Berce-moi, Joseph, berce-moi »... Comment lui expliquer ma situation ? Qu'est-ce que j'étais venue faire auprès de lui ? Fermer les yeux une fois de plus, et sauter entre ses bras comme sur le pont d'un navire ? Il me croyait sauvée. Ma mère aussi croyait que j'étais casée depuis que je donnais des cours dans cette École et il y avait, certes, quelque chose de magique dans le fait de disparaître dans une fonction. Mais il y avait aussi le couple que Régis Monteret formait avec Génica. Qu'allais-je devenir ?

Je soupirais en pensant à Yann qui ne me demandait jamais rien. Le seul à exister sur un fil. Presque introuvable. Mais Yann était tellement seul... Il savait tellement qu'il était seul et il se contentait de si peu. Il ne faisait aucun bruit dans le monde.

Un homme m'adressa la parole, en me disant que j'avais l'air un peu perdue. Je lui répondis que je ne comprenais pas l'italien, en essayant de ne pas paraître trop cassante. Il était vêtu d'un complet Armani, et sur le dossier de la chaise, un manteau léger, probablement en cachemire. Je reconnaissais en lui le compagnon habituel de Génica, le type d'homme qui ne se laisse aucunement déconcerter par la présence d'une jolie femme. Longtemps, j'avais cru que la beauté d'une femme était intimidante, qu'elle imposait un certain respect, un certain tempo. Un rythme où l'on entendait la pulsation de son enfance. Mais je me rendais compte que même la beauté était recyclée dans les choses qui se gagnent, qui s'obtiennent. Je n'étais jamais cet être gratuit que j'avais rêvé d'être en devenant Génica. Peut-être mon malaise venait-il de là.

Bien sûr, l'aisance chez un homme m'avait paru si désirable, à l'exact opposé de la « tartine de merde » maternelle, cette espèce d'argile gluant en moi qui suintait à la moindre émotion, ou qui séchait en me rendant inerte comme un reptile, comme un fossile. Malgré tous mes efforts pour faire partie des gens qui vont quelque part et qui savent ce qu'ils font, je devais bien admettre que le centre en moi s'était effondré dans la glaise. Ma poitrine était devenue celle d'un manchot, presque plate et lisse comme de la glace, mais elle cachait des litres de graisse. L'homme allait partir le soir même à Thessalonique : « Je vous emmène ? » Il me tendit sa carte de visite. Avocat international. Il fumait beaucoup. Je souris. Il me regardait lui aussi, un peu fiévreux. Est-ce qu'il bandait ? Je ne le suivrais pas. Nulle part. Il y a quelques années peut-être. Au temps de Venise.

Mon attente m'avait rendue lointaine, j'étais devenue pour moi-même un horizon qui reculait au fur et à mesure que j'avançais vers lui. C'est ce lointain qui déclenchait peut-être un réflexe de possession : l'avocat de Thessalonique me voyait mal. Je le voyais me voir. Et j'étais seule. « Je vois, dit-il, vous voulez rester LA mystérieuse jeune femme. » Je souris. J'aurais aimé qu'il me trouve *réellement* mystérieuse. « Ce n'est pas parce que je n'ai pas de cartes de visite que je suis mystérieuse »... Une de ces formules lapidaires qui franchissaient mes lèvres avant que je puisse les retenir. J'aimais la sensation de faire table rase, d'achever une situation en quelques mots. Le ton de ma mère avait trouvé une héritière en ma personne. Et des lignées de femmes avant elles. Des barbares, au ton autoritaire, qui faisaient mouche. L'avocat regarda sa montre et se leva, sans doute piqué au vif. Être occupé, débordé : c'était un signe distinctif chez les hommes avec lesquels Génica vivait des aventures. Régis Monteret était le champion toutes catégories de la course contre le temps. Son existence en devenait terriblement solennelle. On entendait sonner le gong à la moindre erreur, à la moindre faille, à la moindre minute perdue. J'étais, à son égard, partagée entre l'admiration et le scepticisme.

J'aimais me perdre dans des mètres et des mètres de tissu chatoyant qui effaçaient mes traces de pas et dans lesquels je pouvais m'enrouler et jouer à la fiancée de l'éternité. Être belle était une façon d'être plus hermétique encore, plus définitivement seule parmi des gens qui vous désirent et veulent vous entraîner dans leurs affaires. J'avais fini par ne plus voir que les distances, les distances qui me séparaient de *La vie rêvée*. Il ne s'était rien passé. Seul le café, autour de nous, était bruisant et vivant. « Alors, *arrivederci, princessa*. — Au revoir. » Je fermai les yeux : la via M., je poussais la lourde porte, je montais en courant de larges escaliers en pierre, je frappais comme une folle au deuxième étage qui finissait par s'ouvrir. Joseph était là et par chance il était seul : il me recevait dans ses bras et me serrait contre lui : « C'est fini, c'est fini, *my kid*. » « C'est fini », murmurais-je. Non, jamais. Jamais. Dans la vraie vie, rien n'était jamais fini. Génica me collait maintenant à la peau. Elle était d'un autre temps. Et pourtant, j'aimais passionnément cette vie. Difficile, difficile de parler de tout cela avec Joseph.

J'ai étendu mes jambes sur la banquette. Tout allait bien. Je me laissais reprendre doucement par le vide après le départ de l'avocat. Là était la porte : ne pas résister. J'ai senti que j'avais cette force de ne rien vouloir, de ne rien savoir, de ne rien retenir, grâce à quoi mes photos pouvaient parfois contenir beaucoup d'espace. Il fallait juste dire « merci » à Joseph. J'étais revenue pour lui dire « merci ». Tout était de nouveau très simple. Je marchai encore très longtemps en

sortant du café, les rues autour de mon vieux gros Panthéon étaient toutes illuminées. Les gens mangeaient des glaces, l'air était doux. J'appelai Maria et Roberto (avec mon premier téléphone portable) parce que je savais que j'aurais à cet instant une « bonne » voix. Ils me croyaient eux aussi tirée d'affaire, depuis si longtemps. Et c'était bien ainsi. Je faisais tout pour qu'ils continuent de le penser.

Le lendemain, je me levai tôt pour aller revoir l'église Santa Sabina sur le mont Aventin. Les lourdes portes en bois sculpté étaient fermées, les orangers dans le jardin attenant étaient en fleur. Le vent faisait rouler à leurs pieds des papiers gras et des bouteilles en plastique vides. Un junkie dormait encore, recroquevillé sur un banc. Une brume recouvrait la ville. J'écrivis une carte postale à Yann, un portrait du Caravage, qui lui ressemblait. J'attendis l'heure du déjeuner en revenant à pied vers le centre par de grandes et larges avenues noircies par la fumée des bus et des voitures.

J'avais pris la résolution de ne pas effrayer Joseph. La conversation peina pourtant à se mettre en route. Il semblait préoccupé. La trattoria était vide, un peu triste malgré les nappes blanches immaculées et les coupes de fruits qui attiraient ici et là les rayons du soleil. Il jouait avec les miettes sur la table, il commençait une phrase sans vraiment la terminer, comme s'il s'attendait à ce que je prenne les devants. Je ne savais pas comment lui expliquer les raisons de mon retour. Je lui dis enfin, en secouant la tête, pour vaguement m'excuser, que je n'allais pas très bien, pas *trop* bien. Que c'était difficile, compliqué. Il fronça les sourcils. Je n'avais jamais fait d'histoires et venais de passer quatre années d'exil doré dans ses souvenirs. Il me laissait redevenir vivante avec une sorte de réticence. Mais il eut l'air si désespéré, si encombré par cette nouvelle que j'insistai soudain, au lieu de me taire. Ouvre les yeux au moins une fois sur moi, sur ce désastre ambulant que tu as eu dans les bras et que tu as paré de toutes les qualités. Ouvre les yeux sur cette petite fille pour laquelle tu as toujours été un dieu. Accepte de me voir autrement que comme une alcôve ou un prodige. J'ai été heureuse avec toi. Merci. Je suis venue pour te remercier. « Que dis-tu ? — Merci. » Il eut l'air inquiet, il croyait peut-être que j'ironisais sur la situation. Il m'interrogea sur Yann : « Je suis arrivée dans sa vie alors qu'il était déjà trop tard. Il est trop tard depuis toujours dans la vie de Yann. C'est pour cela que je peux rester indéfiniment avec lui, parce qu'il n'a plus d'attente. Il me laisse telle que je suis, sans vouloir me changer. Je ne sais pas s'il m'aime, j'en doute régulièrement. Il a du mal à me le dire. » Joseph ouvrait de grands yeux. « Yann me donne terriblement, par moments, l'impression d'être seule. Il me laisse seule. » Joseph hochait la tête. « Il ne sera jamais ton homme, dit-il. — Oui, dis-je, comme pour m'en

persuader, avoir quelqu'un, être à quelqu'un, c'est un sentiment qui me manque, je crois. »

« Et maintenant c'est toujours comme avant avec ta femme ? lui demandai-je. — Elle est très avisée, très décidée. Moi, je suis un impulsif », me dit-il. Il aurait tellement voulu que je ressemble à sa femme, que j'aie de la poigne, et continuer à être fier de moi. Il évoqua la photographie, mon talent, le courage que j'avais de faire ce que j'aimais, que beaucoup m'envieraient, mon devoir de ne pas céder au désarroi. Je ne vivais pas de la photographie. Je tenais à garder une grande discrétion sur cette activité. La mettre à l'abri peut-être d'un monde que je voyais comme une jungle, dévorée par les vers.

J'étais une buée, Génica était mon souffle.

J'attendais. À moins qu'un homme providentiel ne tombe du ciel pour me dire où aller, et quoi faire, je ne me déciderais jamais à ouvrir la porte. J'étais le pas que je ne faisais pas. Je ne voyais pas comment lutter dans ces conditions pour mériter un nom dans la photographie. J'étais photographe. Cela suffisait. « Régis Monteret n'a pas compris que tout ceci n'était pas vraiment sérieux pour moi, tu comprends ? » Pas sérieux ? Non, Joseph ne comprenait pas. « Ce qui comptait, c'était... », je regardais Joseph battre en retraite, « c'était peut-être... », mais je ne parvins pas à terminer ma phrase.

Génica prenait la vie comme un jeu : belle, pas belle ? M'aime, m'aime pas ? Même pas belle. Tant pis. Salut. Belle ? Tant mieux. Voyons voir. Mais salut quand même. C'était toujours jamais. Toujours en partance. Ne rien retenir. La grande fuite en avant. Le vent aux tempes comme dans les films avec Cary Grant au volant d'une voiture de luxe sur une route en lacet. Elle jouait tout le temps avec ma peur, elle essayait d'en faire une arme, pour glisser, pour filer encore plus vite entre les obstacles. Joseph me dit soudain que je n'avais pas trouvé les racines de l'amour et me conseilla de faire une psychanalyse. Le coup fut terrible. « Non, non, c'est pour moi », lui dis-je précipitamment en le voyant mettre la main à sa poche pour payer l'addition.

Pour un aveu de faiblesse un peu appuyé, je cessai d'un coup d'être une Génica dans sa vie. Je l'avais un peu dérangé, peut-être même perturbé. Donc, il m'envoyait chez un médecin. J'avalai les rues les unes après les autres en marchant les yeux baissés, et puis j'entendis un rire, un rire de plus en plus clair qui éclata, me délivrant soudain de toute cette farce qu'était ma vie. Je riais, je riais tout en marchant. Je n'allais plus revoir Joseph que le lendemain, une heure, peut-être deux, avec l'envie de me pendre à son bras une dernière fois, de

respirer l'odeur de ses chemises toujours impeccablement repassées. Je fis quelques photos : « *Non usciremo mai* », peint sur le mur d'un bâtiment occupé par des étudiants, près du palais Farnese, puis je passai la soirée à boire des verres de vin blanc, assise, droite et songeuse, en face du Panthéon.

Joseph mit dans un taxi une fille qu'il ne comprenait plus, lui envoyant des baisers de la main avec un grand sourire, vêtu d'une chemise bleu ciel, tandis que la voiture démarrait. Le chauffeur la regarda dans son rétroviseur d'un air égrillard et lui fit des propositions en faisant mine de couper le moteur pour se garer au bord de la route. Décidément, il y avait maldonne.

XIII. RÉGIS MONTERET

Je trouvai à mon retour un message de Régis Monteret sur mon répondeur. Le fait était rarissime. Mon voyage à Rome l'avait-il inquiété ? Mais comment aurait-il pu savoir que j'étais partie là-bas ? Nous étions au creux de l'été. Que voulait-il ? Se doutait-il de quelque chose ? Mais non, ce n'était pas possible...

J'ouvris la fenêtre pour laisser entrer la lumière dans l'appartement. Je fixais les lames de plancher que Yann avait passé au brou de noix pendant mon absence. Cela donnait une couleur fauve, très jolie sous les rayons du soleil.

Monteret me paraissait si dérisoire, si loin, si encombrant soudain avec son coup de fil ! Je voulais la paix, rester hors d'atteinte. Je n'avais tout de même pas travaillé en vain la souplesse, le sourire, le port de tête, le visage impassible, la démarche élastique !

Je ne voulais servir à rien ni à personne, rester désœuvrée. Monteret allait me tuer en découvrant ma véritable vocation, et le vide qui tapissait mes jours. Je me promenais encore certains jours dans mes banlieues avec les chansons d'Alain Souchon vissées dans les oreilles. Et je cherchais toujours l'océan, je m'attendais toujours à voir l'océan au détour des immeubles entre lesquels je me faufilais. Mais on n'avait pas le droit de s'absenter à l'EndC. On avait au contraire le devoir de se situer et d'aller au combat.

Après avoir réussi le concours d'entrée, j'avais pourtant cru dans mon étoile. Je parcourais les allées du supermarché à toute vitesse en grimpant sur mon Caddie, comme dans mon enfance. J'avais gagné ma place, me disais-je. Une place. Mon soulagement était réel, il aspirait les années noires. Je pouvais monter sur un petit socle de terre ferme. Bien à moi. J'allais pouvoir me permettre enfin de vivre sans me poser la sempiternelle question du lendemain.

Ma mère aussi serait contente. Elle cesserait de me poursuivre avec son inquiétude, ses questions sur mon avenir. Tout le monde serait content. J'allais avoir la paix. Je m'acheminais vers Pierre R. à pas lents, mais sûrs. Je pourrais revenir vers lui la tête vraiment haute.

Et puis il y avait eu les cours de Régis Monteret. Je les avais écoutés, assise au fond de la salle comme un serpent en haut d'une falaise, en sentant les vibrations de sa voix dans tout mon corps. Jamais je n'avais entendu quelqu'un parler ainsi. Je l'avais écouté un peu comme j'avais lu les livres de Pierre R. à quinze ans. Mais Pierre R. était à mes yeux du côté de l'amour, de la vie, tandis que Monteret avait fait carrière dans une École qui avait pris au fil des ans (le cinquantenaire allait être fêté d'ici quelques mois en grande pompe) le caractère d'une institution. Il faisait donc partie des gens installés.

Je n'avais pu m'empêcher pourtant d'entendre la vie dans tout ce qu'il disait. Cet homme parlait en jouant sa vie. Peu à peu, j'oubliai le cadre de l'École pour suivre sa pensée : une sorte de route en lacet, dessinée à la dynamite. Je le regardais tirer ses phrases de lui, les unes après les autres, des phrases courtes, incisives, et d'une portée presque électrique. Je n'avais jamais vu quelqu'un parler ainsi, avec autant de force, autant de précision, de décision. Son intelligence devait forcément mener quelque part.

Je l'écoutais. J'avais envie de le suivre. Monteret nous disait qu'il était vital de réfléchir au cinéma pour penser la société dans laquelle on vivait. En sortant de l'un de ses cours, alors que j'étais venue lui demander, en tremblant un peu, la permission de m'absenter de l'EndC pour un mois, il éluda ma question, pour enchaîner à brûle-pourpoint sur ce que je voulais faire dans la vie. Et je lui fis la même réponse que j'avais faite à Jim, jadis, qui restait toujours d'actualité : *dédramatiser mon rapport aux images*.

Il me prit alors par le bras et m'entraîna à l'écart, dans une petite salle où il s'assit sur une chaise, juste en face de moi, prêt, aurait-on dit, à boire mes mots sur mes lèvres. J'eus envie de rire en constatant qu'il était si pressé de se renseigner sur moi. Il n'y avait rien à savoir. Je m'en tenais quant à moi à ses yeux un peu exorbités, à cette attention qu'il braquait sur moi, un peu déplacée au premier abord. Je ne pus éviter de regarder ses genoux dodus et les miens, qui se touchaient presque. J'avais un collant rouge, un peu filé. Il était en beige.

Il se servait de son regard comme, à Rome, Joseph de ses mains. Jamais quelqu'un ne m'avait regardée ainsi. La solitude crépita. Pour un peu, on aurait entendu le bruit de la mer. Et en y prêtant l'oreille, en effet, j'eus l'impression que la voix de Monteret était une vague qui m'emportait et que son visage de hibou ébouriffé se levait comme un soleil dans la salle où nous étions assis, pour me réchauffer. Je regardai ses mains, potelées, et je me dis qu'elles pouvaient rassurer un chien, par temps d'orage.

Certains cinéphiles peuvent ressembler à des oiseaux de nuit, claudicants en plein jour. Mais le regard avait cette acuité du sommeil profond, qui ne s'embarrasse d'aucune image et qui vous suit à la trace. Il me voyait. Il voyait où était née Génica. On aurait dit qu'il savait mieux que personne la faire apparaître et qu'il se brûlait à son contact. Mon visage devint comme une flaque de lumière, qui irradiait. Il avait un regard qui brûlait les images. « Réveillez-vous ! » semblait-il me dire. Il voyait cette fille dans laquelle je voulais bercer et endormir la souffrance. « Vous êtes à la fois dans un carcan et dans un brouillard ! » Mais je le voyais aussi la dévorer des yeux et foncer sur elle.

J'étais interloquée. Il me retirait les mots de la bouche pour me signifier ce que je venais de dire, sans le savoir. Je lui dis que je parlais ainsi, sans réfléchir, de même j'avais vu les films dans le désordre, qu'il était difficile de faire autrement, que la vie n'était pas une chose bien rangée. Je lui dis aussi que le silence avait poussé dans nos paroles. Il sourit. J'allais découvrir que les sourires de Monteret étaient rares.

Il avait la réputation d'être un coupeur de têtes. On disait tant de choses sur lui. La haine qu'il inspirait me paraissait bizarre et elle était tenace. Elle installait un suspense et une violence qui m'étaient familiers en un sens. C'était comme si ma mère avait réapparu dans les couloirs de l'EndC. « C'est l'oreille qui voit », me dit-il. Je ne pus m'empêcher de rire. J'évoquai alors rapidement ce voyage que je voulais faire à l'étranger. « Où déjà ? — En Inde. » Je rougis légèrement : « On me l'a proposé. J'ai dit "oui". » Monteret sourit encore une fois. « Alors bon voyage, dit-il en se levant. — Merci beaucoup. »

Nous sortîmes ensemble de l'École et je le vis s'éloigner avec sa serviette en cuir à la main. Qu'allait-il faire ? Il avait donc une vie en dehors de l'EndC... Il allait prendre les périphériques pour rentrer chez lui. À quoi pensait-il quand il conduisait seul au volant de sa voiture ? Je savais confusément que nous étions, lui comme moi, sans intimité, sans vie privée, livrés au « dehors », au tourment. J'eus le cœur serré quand il fut avalé par la lumière du soir. Je longeai les quais de Seine jusqu'à Passy, là où le soleil se couche. Je fraternisais avec cet ogre affamé qui m'avait mangé des yeux et qui voulait m'apprendre à parler.

Je n'avais jamais vu quelqu'un se battre à ce point pour ses idées. Il était sans merci pour le vague à l'âme. Il exigeait du travail. Chapitre un : « Les effets de la pensée sur le visible ». Chapitre deux : « Le "sens

du sens” », et ainsi de suite. Il dégageait un horizon. Je décidai de m’inscrire en filière Montage, au lieu de suivre les cours de mise en scène de Marie-Jeanne Levissard, comme je l’avais longtemps envisagé.

Monteret ne se borna pas à donner le feu vert pour mon voyage en Inde. Il me permit l’année suivante d’obtenir une bourse d’études, qui m’assurait un revenu stable pendant un an, renouvelable pendant un ou deux ans. Il se souvenait sans doute de ce moment où je l’avais apostrophé, presque cavalièrement, joyeusement, dans un couloir.

« Comment vas-tu ? » s’était-il écrié.

Je m’étais efforcée de lui emboîter le pas, mais il augmentait la cadence au fur et à mesure que je tentais de le rattraper, sa serviette à la main et son imperméable beige sur le dos.

« Ça va, je suis un peu débordée en ce moment.

— C’est une banalité de dire ça !

— N’empêche que c’est vrai ! »

Il y avait eu un silence. Il s’était arrêté net. Je m’étais jetée à l’eau en lui disant que je n’avais pas les moyens de me payer des études à l’EndC. J’allais demander une bourse. « À moins que tu aies une autre solution, un boulot à me proposer en dehors de l’École ? » lui avais-je dit en le regardant pour une fois droit dans les yeux.

Beaucoup d’enseignants ne se préoccupaient nullement du sort des étudiants en dehors de leurs cours. Je voulais tester la position de Monteret. C’était bien joli de dire que le cinéma n’était pas séparé de la vie quand on était derrière un bureau. Il avait paru un instant hésitant, presque embarrassé, puis baissant légèrement la tête avait laissé tomber : « On verra, on arrangera ça », avant de reprendre sa course dans les couloirs.

Et il n’avait pas parlé en vain ce jour-là. Grâce à son appui, cette bourse d’études me fut accordée à la rentrée suivante, au Département Montage, par neuf voix sur quatorze. Je n’avais pourtant aucun dossier, je n’avais encore rien « fait » à part réussir un concours, ce qui me rendait un peu suspecte aux yeux de certains enseignants, dont les poulains avaient déjà un ou deux courts-métrages à leur actif, piaffant d’impatience. Mais j’étais nouvelle, et j’avais ce qu’il convient d’appeler un « capital sympathie ».

J'ai choisi son intelligence. Elle me rappelait celle de ma mère, décapante, allant droit au but, croisant le fer au nom de la vérité. J'ai choisi son combat. Il résonnait avec ma propre survie. Peu m'importait qu'il s'agisse chez lui de penser le sens d'une société par la voie du cinéma. Je ne pensais pas tellement à la société. Je voulais juste me cacher derrière Génica et soulever le voile qui me séparait du monde, ici ou là. C'était déjà bien suffisant, presque inespéré.

Quand elle parlait, ma mère disait non seulement la vérité, mais elle l'incarnait. Le ton de la voix était sans appel et vous figeait dans la terreur, mais au moins elle ne faisait pas d'histoires. La vie était dessinée à grands traits, elle tombait net. On avait quelque chose à se mettre sous la dent. J'aimais retrouver quelque chose de cette certitude et de cette assurance chez Monteret. Il traçait une voie. Il me rattachait aux cadrages et aux images sans ombre que j'affectionnais, aux routes droites qui partent à l'infini. Il donnait un point d'ancrage à Génica. Il faisait exister l'« autre » vie. Et il me permettrait peut-être de vivre.

Monteret m'enseigna à lire entre les images, à percer à jour les intervalles, à tourner et à retourner la pellicule avant de la couper au bon endroit, car sinon, disait-il, on devenait la jeune fille dans le conte de Gérard de Nerval qui crache des crapauds en croyant dire des vers. Je travaillais avec sérieux, des heures durant, dans le Moviola du premier étage, le plus souvent seule. Parfois, je me passais des films, pour moi toute seule, et Génica y trouvait son terreau et sa force. Je m'identifiais à Ingrid Bergman dans *Stromboli* ou à Charlot dans *City Lights*. J'étais heureuse d'avoir été acceptée à l'EndC, soulagée d'être intégrée, reconnaissante envers Monteret. Je voulais faire partie des gens intelligents qui fréquentaient cette École, j'y étais, je priais pour que cela dure, pour me fondre et me confondre à eux à tout jamais, pour être quelqu'un moi aussi, quelqu'un qui ait un sens et qui marche dans les couloirs avec un air occupé. Yann allait s'installer avec moi dans l'appartement de la place Clichy, situé au fond d'une petite impasse. J'étais heureuse. Je filais droit. Les images, comme les fantasmes, avaient un sens qu'on pouvait décrypter, lire, échanger. Cela me donnait un peu d'avenir.

Mais le rêve de retrouver Pierre R. était toujours là. Le moment où il avait disparu sur le boulevard Montparnasse également.

XIV. SERGE

Dans une brasserie de la place Clichy où j'avais attendu Jim jusqu'à la nausée, et où je revenais souvent depuis que j'habitais avec Yann, j'ai senti la présence de Serge. J'ai perçu son *élégance*. Il parlait à une table voisine avec un autre homme, et, sans que je puisse jamais surprendre un seul de ses regards, je fus certaine qu'il m'avait vue lui aussi, ou plutôt qu'il avait vu Génica. Il l'avait vue très précisément, avec une prémonition exacte de ce qu'elle était : son impatience, sa nostalgie pour ce qui n'existait pas. Et je me suis comme redressée.

Génica était si curieuse. Elle dut sentir qu'elle ne serait pas complète sans cet homme, qu'elle allait vivre une grande répétition générale avant de retrouver Pierre R. Je fus bientôt incapable de réfléchir à mon travail et je ne sus quelle attitude adopter. Cet homme accélérait le mouvement, soudainement. J'avais pourtant décidé de me calmer avec Génica. Mais je me leurrais sans doute. Je vivais à l'EndC parmi des gens que j'avais besoin d'admirer mais qui avaient en eux une réticence, une prudence, qui les forçaient à calculer et à se surveiller en permanence. Je risquais à tout moment de me trahir, de montrer que j'étais ailleurs, et de compromettre ainsi l'élan de sympathie que j'avais d'emblée inspiré. Je devais faire attention.

Je me levai. Autant laisser l'intervalle briller à tout jamais. J'avais suffisamment à faire. Yann venait de revenir à Paris. Ce n'était pas le moment de tout compliquer. Et puis j'aimais disparaître d'un claquement de doigts, comme l'avait fait un jour Pierre R. sur le boulevard Montparnasse. Je sortis de ce café avec un frisson dans le dos.

Je me dirigeai rapidement vers le pont qui passe au-dessus du cimetière des Batignolles. J'avais prévu de remonter vers Montmartre et d'aller voir de près le Sacré-Cœur. Une voiture ralentit près de moi. Il était penché au volant : « Je vous raccompagne quelque part ? » Presque joyeux. Familier. Malgré la force du regard qui ne me lâchait pas. Je désignai une voiture qui s'impatiait derrière lui. Il fit un signe au conducteur en manière d'excuse tandis que je faisais le tour de son véhicule en souriant. Il démarra dès que je fus assise à ses côtés en m'adressant à son tour un sourire où ne perçait aucune gloire,

aucune affirmation, aucune frustration, aucune suggestion. Rien à quoi me raccrocher, rien qui aurait pu me donner des états d'âme. Son élégance déroulait une sorte de tapis rouge, me donnant l'impression que les choses étaient beaucoup plus simples que tout ce que je pourrais commencer à échafauder. Il n'y avait pas de questions à se poser. Je me hasardai à lui demander son prénom, il me répondit : « Serge », aussitôt. « Et moi, c'est Génica », ajoutai-je comme si j'avais tout dit. Il ne broncha pas. Génica. En un clin d'œil, elle réapparut. Elle se déplaça comme un chat, heureuse de cet espace qui s'ouvrait à nouveau sur une rencontre : encore une, décisive, la dernière avant de revoir Pierre R.

Il conduisait avec plaisir. Cet homme me désirait en cet instant plus que Yann ne pourrait jamais le faire dans toute sa vie. Mon cœur se serra à cette pensée. Yann aimait-il d'ailleurs les femmes ? Je veux dire : vraiment. On pouvait se poser la question, tant il était réservé. En venant le rejoindre, la veille, au jardin du Luxembourg, je l'avais aperçu de loin, assis sur une chaise, seul sous un marronnier, penché sur un livre, les genoux et les pieds rentrés en dedans, comme un enfant qui n'aurait jamais eu le droit d'exprimer un désir. Je marchais vers lui en sentant sur moi le regard des hommes. Il était le seul à ne pas me regarder, les yeux rivés sur son livre. Je marchais vers lui comme à contresens. Un contresens que je couvais des yeux et que j'eus le sentiment, à cet instant, de devoir protéger.

Mais assise dans cette voiture, je ne pus m'empêcher de le comparer à Serge. C'était évident, presque vertigineux pour Génica : le désir timide chez Yann, qui se contentait d'effleurer. Son silence et parfois sa pâleur me paralysaient. J'avais remarqué que certains hommes avaient le teint livide et qu'ils semblaient s'être desséchés sur place. À force d'avoir été privé d'eau et de lumière. Mais Yann était plus fort que le noir, plus fort que les araignées. Yann. Je priais pour Yann. Pour qu'il connaisse lui aussi ces moments où l'on a envie d'embrasser le ciel.

Je regardais la Seine, le pont Alexandre-III, la tête un peu renversée, comme dans les films. Je la voyais si bien en moi, la fille qui aime voyager, j'étais si heureuse de la retrouver, dans ce numéro de haute voltige. Elle était faite pour ce genre d'hommes. L'élégance me rassurait, elle m'offrait une sorte de répit, de protection. J'avais envie de me déposer tout entière. J'aurais été ainsi sans histoire, sans question, comme abandonnée aux pieds d'un sphinx. Mon conducteur jetait un regard au ciel de temps en temps comme s'il avait voulu en manger un morceau. Sa gourmandise me faisait plaisir. Elle me rattachait au monde. Il s'arrêta dans une rue derrière la Seine, donna

les clefs à un voiturier avant de pousser la porte d'une sorte de bar, ou de restaurant. Un grand comptoir rectangulaire, parfaitement vide, trônait dès l'entrée. Il faisait très beau. C'était l'été indien. Serge me tint la porte puis m'entraîna au fond de la salle, où régnait une vague pénombre, des tables basses et des fauteuils confortables. Le seul client était un homme encore jeune, penché sur un ordinateur portable, à quelques mètres de nous.

Sitôt assis, Serge me demanda ce que je voulais boire. Je secouai la tête en signe d'ignorance. Je fixai les tabourets alignés devant le comptoir. De ceux sur lesquels les femmes croisent démesurément leurs jambes à talons hauts tandis que les hommes ont tendance à écarter les leurs. Que buvait-on dans ce genre d'endroits ? Est-ce que je pouvais prendre un cappuccino ? J'optai pour un cappuccino. Il commanda un alcool mexicain, du mezcal je crois. Je lui souris : « D'habitude je regarde les gens mais là c'est intimidant, il n'y a personne. — Vous êtes très belle, vous savez », dit-il sans ambages. J'étais avec lui parce qu'il m'avait trouvée belle. Parce qu'être en présence d'une belle femme représentait pour lui le sommet de la vie. Et pour moi aussi. En cet instant. Je marchais pourtant sur la pointe des pieds. Je hochai la tête encore une fois. « Vous le savez, n'est-ce pas ? » insista-t-il. Je ne savais pas grand-chose. Mais à ma façon, oui.

Le luxe convenait à Génica. J'en eus la certitude à ce moment précis. Et c'était ce que Yann ne pouvait pas comprendre. Le luxe, qu'est-ce que c'était ? Il tenait à quoi ? Pour Yann, qui avait manqué de nourriture, un quignon de pain pouvait faire l'affaire, mais pour Génica ?

J'aurais aimé questionner Serge, qui semblait fin connaisseur. Sur la beauté par exemple. Allait-elle sauver le monde ? Allais-je le sauver, lui, me sauver, moi-même ? La beauté était-elle aussi capitale que je le croyais pour entrer dans la vie ? Où était la vraie vie ? Cet univers trop nocturne et trop feutré qui jurait avec le jour ? « Vous êtes très belle, mais vous ressemblez encore à une maîtresse d'école, un peu sévère... » Il sourit. « Et vous allez faire de moi une princesse ? » lui demandai-je. Je poursuivis sans lui laisser le temps de répondre : « Dans le malheur, on prend quelque chose de raide, on s'accroche à des principes et on rêve de gens qui viennent vous tirer par la manche en vous disant : "la fête, c'est par ici"... » Il écoutait. « On rêve de gens intelligents, ouverts à tout, pleins de vie et on s'aperçoit... » Je le regardais porter son verre de mezcal à ses lèvres avec une grande attention. « On s'aperçoit *quelquefois* qu'ils n'ont aucune tendresse, qu'ils sont lessivés par la convoitise. »

Je savais confusément qu'il s'agissait moins de ma beauté que... J'observais Serge en train de boire son mezcal. Quelle attention, quelle minutie... Il reposa son verre et me regarda longuement... Moins de la beauté de Génica que de ma nudité, oui... Je goûtai moi-même au cappuccino. Il était bon. J'étais à cet instant sans concession, droite, comme tétanisée par ma propre audace et par ce que je venais de dire. Allait-il me prendre pour une folle ? Quand j'étais Génica, les phrases devenaient magiques, elles se mettaient à courir devant moi et à m'appeler. Serge me semblait toujours très calme. Comme si nous avions tout le temps devant nous pour nous comprendre, sans hâte et sans bizarrerie. Je l'enviais. Il ne connaissait pas la peur qui coule à flots sur notre monde, notre « petit » monde. Son monde à lui était vaste. Il était calme. Je fermai les yeux un instant. Il sourit et me dit qu'il aimerait me revoir. Le bar devint soudain plus profond, et je m'enfonçai dans mon fauteuil. « Prenons rendez-vous », lui dis-je... Je n'avais pas d'agenda, ni de cartes de visite (c'est une chose que je devais toujours cacher à Régis Monteret).

Serge me tendit sa carte sur laquelle il venait de noter le jour, l'heure et le lieu de notre prochain rendez-vous. Je hochai la tête en signe d'assentiment. « Je vous dépose quelque part ? dit-il en se levant. — Non, je vais rester encore un peu, je vous remercie. » Sa haute stature cessa bien vite de me dominer et je le vis glisser dehors, sans déplacer un souffle d'air. Sur la carte de visite, trois numéros de téléphone, trois noms de villes : Toronto, Santorin, et New York. Nulle trace de Paris. C'était tout de même un comble ! Serge K. était un marchand d'art, spécialisé dans l'Extrême-Orient. Je me rendis compte que j'avais les joues en feu, que j'étais dressée sur mon fauteuil, le cœur battant. Je mis sa carte dans ma poche, commandai un autre cappuccino. Je me suis assise dans le fauteuil de Serge, qui faisait face à la porte. La place était encore chaude, imprégnée de son odeur.

J'avais osé m'avancer. Les gens allaient prendre une autre existence, plus vraie, plus crue. Je les regarderais plus doucement dans la rue, je me tiendrais encore plus droite, mais sans efforts. Ce serait plus facile d'être parmi eux. La solitude aussi allait changer. Le bar était à moitié rempli quand je sortis, à pas lents, dans la rue.

Lorsque je voulus me faufiler sous les draps, il m'en empêcha doucement, fermement. Il me rendait encore plus nue que nue, et plus seule que seule au milieu de la chambre. Il restait assis, me regardait, il ne voulait pas que je le touche, ni même que je l'approche. J'en eus des hauts-le-cœur. Puis des accès de peur, de rage. Il n'avait pas le droit. « Tu n'as pas le droit ! lui criai-je. Pas le droit de m'exposer comme une œuvre d'art ! »

Il restait doux, et calme. Il ne montrait pas même une pointe d'agacement, et ma colère allait se perdre dans les airs. Le regard qu'il posait sur moi était clair. Il me maintenait debout, fermement, avec une sorte de pitié. Un tel regard ne vous veut pas. Il ne vous blesse pas, sauf si vous vous enchaînez à vous-même. Et il me vit bien souvent emberlificotée dans des contorsions épouvantables. « Que veux-tu faire ? » semblait-il alors me demander.

Serge me regardait depuis le fond d'une histoire où tout paraissait sûr, posé, ordonné. Il m'obligeait à comprendre que je tenais à peine debout. Le rêve qui avait pris ma vie était toute ma vie. Sans Génica, sans Pierre R. au firmament de mes jours, elle aurait été soudain fauchée par l'absurdité. L'absurdité était pour moi une chose très réelle, très menaçante, qui pouvait tomber du ciel comme de la grêle et bousiller les récoltes. Mais si je ne savais pas me mettre nue, Génica n'existerait pas totalement, elle ne pourrait jamais convaincre l'écrivain. En m'abritant derrière elle, je creusais ma tombe. Mais je voulais qu'elle existe. Je n'allais tout de même pas redevenir une grosse fille abandonnée sur son trottoir. J'étais devant Serge pour me muscler, pour avoir la force de revenir un jour dans la vie de Pierre R.

Je crois que Serge ne voulait pas de tout ce que je n'étais pas. Il me rendait attentive à la lumière, au vide, au silence et on aurait dit qu'il m'avait élue pour me déposer au beau milieu de l'espace, comme une chose infiniment précieuse. Quand je compris qu'il me donnait ma propre nudité comme une offrande, je cessai de trembler.

J'étais obligée de me résorber à son contact. En me surexposant, il me privait d'appui. Je ne pouvais plus compter sur rien, aucune apparence, aucune image. Mon corps prenait la profondeur de ma peur. Il m'en délivrait. La distance qu'il imposait me rattachait au monde entier.

Il était très précis. Tout était clair, demandé fermement, sans que je puisse me soustraire, hésiter, encore moins penser. Il imposait un silence et une écoute qui rendaient la solitude décisive. « C'est quoi, cette main ? » me disait-il. Il effleurait mes doigts et je les sentais sans vie, relâchés. Il me rendait seule, me rendait vaste, il me rendait sage. Il cultivait en moi la plus belle intuition que j'avais eue, jadis, avant de devenir grosse, et qui était de n'être personne. Ni elle, ni moi, personne. Il me donnait le pouvoir que j'avais toujours cherché, celui de disparaître. Enfin.

Il m'embrassait le plus souvent dans le cou, tendrement, avant de quitter la chambre d'hôtel. Il savait que j'aimais rester seule à vaquer,

à respirer je ne sais quoi, sentir simplement que j'existais. C'était si rare pour moi. Je n'avais plus besoin de me cacher, de me regarder dans les miroirs pendant des heures pour vérifier à quoi ressemblait Génica. Je pouvais, comme à Venise, déposer les armes. Les moments que je passais ainsi dans la chambre flottaient doucement dans la certitude qu'un homme absent pensait à moi, aussi sûrement que moi je pensais à lui. Que je ne puisse rien faire pour changer cette absence, soit, mais qu'elle puisse se charger et s'animer d'une confiance dans la vie, voilà le cadeau que Serge me faisait. Par la fenêtre, le ciel brillait. Et ma vie, étendue, lointaine, presque idéale tant elle était paisible me semblait enfin réelle. Il y avait cette certitude qu'un jour, je serais présente, que je pourrais donner mon amour, de toute mon âme.

Nos vies ne se regardaient pas en dehors de nos rendez-vous. Serge voyageait beaucoup. Il vivait à Toronto et en Grèce une partie de l'année. Je le rejoignais parfois dans l'un de ces hôtels fabriqués à la chaîne, hyperfonctionnels, conçus pour les escales millimétrées des hommes d'affaires, qui entourent les aéroports. Je sentais toujours à son contact ce qui s'était à nouveau compliqué en moi-même depuis notre dernier rendez-vous. Serge restait parfois sans bouger, les yeux mi-clos, immobile et large dans un fauteuil, comme étalé dans un demi-sourire invisible. Il me semblait distinguer sa pupille derrière les paupières, brillant d'un éclat presque phosphorescent. « Tu ressembles à Belzébuth », pensais-je. J'avais l'impression d'être vue depuis le royaume de la paix et je finissais par m'endormir sans histoires et sans rêves dans les draps blancs. Au matin, un garçon d'étage m'apportait un petit déjeuner et une carte de Serge avec des mots très affectueux.

Dehors, je lui disais souvent : « Dehors, dehors ce n'est pas comme avec toi », et il me disait qu'un jour ce serait pareil.

J'avais déjà pu apprécier, en observant une jeune femme dans un grand magasin, à quel point ma féminité gardait quelque chose de défendu. Génica était pour moi une révélation, un éblouissement que j'essayais de provoquer dans la vie d'un homme. Je passais mon temps à vérifier ce que lui ressembler voulait dire. Pourtant, force était de constater qu'être une femme, avant d'être un rêve, relevait d'une éducation, d'une culture, d'un art de vivre. La jeune femme parlait dans son téléphone portable, tout en jetant un coup d'œil averti sur des habits suspendus aux cintres. Elle cachait son visage derrière des mèches un peu folles, elle était assez menue, jambes nues, chevilles fines enserrées dans des lanières en cuir, minijupe et petit blouson très fin, en cuir lui aussi. Elle avait cette confiance, ce plaisir et cet abandon à être elle-même, cette assurance qui m'intimidaient tellement chez les gens de l'EndC. Être « belle » conditionnait mon

entrée dans *La vie rêvée*, c'était une obligation, un devoir, une responsabilité que j'endossais avec tout le sérieux dont j'étais capable. Mais je ne savais pas du tout en profiter. Cette jeune femme sélectionnait avec une attention quasi professionnelle les habits qu'elle voulait essayer. Elle se regardait dans la glace sans être dominée, ni même intimidée par son reflet. Le petit haut qu'elle choisit était dessiné par un créateur flamand.

De mon côté, je rentrais dans de petites robes noires qui coûtaient très cher et que je déposais comme une plume dans la main des vendeuses en disant : « Je vais réfléchir. » J'essayais des rouges à lèvres, des soutiens gorge, les yeux agrandis par la crainte de découvrir ma maladresse et mon ignorance. La conscience que j'avais de mon corps était restée bloquée dans mes seize ans gras. Chaque miroir, chaque regard, chaque vêtement était pour moi l'occasion de vérifier que j'étais devenue mince. Un seul coup d'œil suffisait. Le reste plongeait dans le vide.

Yann régulaït doucement mon désastre, nous partagions très doucement le quotidien, pas après pas, sachant tous deux que rien n'était facile. Il était fait pour vivre de manière égale. Il me protégeait. Il ne craignait pas sans arrêt pour sa vie, ni pour lui-même. Il n'était pas préoccupé par le fait d'être « quelqu'un ». Je l'admirais.

XV. L'ORISSA

Je suis partie en Inde rejoindre Serge, Régis Monteret ayant donné son feu vert, sobrement. Je m'attendais pourtant à ce qu'il soit mécontent. (« Je sais, ça ne fait rien », l'avais-je entendu dire au téléphone, un jour. « Je sais, ça ne fait rien. » Et cette phrase m'avait laissée songeuse parce qu'avec ma mère, c'était : « Je sais, c'est terrible », ou : « Qu'est-ce que tu veux, je le savais », et le poids du monde retombait sur vous.) Mais il me souhaita un « bon voyage » avec une aisance qui me laissa pantoise.

Yann m'accompagna à l'aéroport en silence. Il accusait terriblement le coup. Il semblait vouloir dire quelque chose mais se taisait en définitive. Aurais-je pu l'entendre ? Yann était toujours persuadé de ne pouvoir être entendu de toute façon. Il me dit au revoir debout, longiligne comme tous les garçons qui ont manqué de nourriture dans l'enfance.

Je débarquai à Bombay pendant la mousson, et fis mes premiers pas sur un sol trempé qui reflétait le ciel. Mon hôte, un ami de Serge, avait envoyé un chauffeur, qui se tenait debout, bien droit, avec un carton à la main où mon nom était inscrit en lettres majuscules un peu bancales. Sitôt que je me fus présentée, il prit mon sac et s'avança d'un pas menu, rapide, jusqu'à une voiture qui ressemblait aux taxis londoniens, spacieuse, capitonnée, et qui sentait l'encens. Je restai bouche bée pendant le trajet. Beaucoup d'Indiens vivaient là, dehors, à moitié nus, avec deux billes noires au milieu du visage. Une sorte d'électricité, de fièvre circulait entre eux.

Nous arrivâmes dans le quartier d'Andheri, quelques rues plantées d'arbres et très calmes. Serge m'avait dit que Rajesh, son ami, avait fait fortune dans le commerce des tapis ouzbeks, avant que les Soviétiques ne verrouillent le marché. Il avait également enseigné les langues sémitiques à l'Institut oriental de Rome. Il s'était marié sur le tard et vivait maintenant à Bombay, avec sa femme et ses deux filles.

La maison était un véritable musée, à deux étages, très ouverte sur le dehors, avec des balcons en bois. Trois jours me séparaient de la venue de Serge qui avait eu un contretemps à Toronto. Je les passai à

me faire conduire dans la ville, noyée dans un océan de klaxons et de carrosseries. Je demandais au chauffeur de me déposer le long du Marine Drive, et je marchais, un œil sur le ciel. Devant les façades rongées par la mer, des femmes déambulaient dans leurs saris roses et jaunes. Le boulevard se défaisait par endroits, troué par des grèves de galets où s'échouaient des ordures, fouillées par des corbeaux et des hordes de gamins en haillons. Je regardais la mer finir ses jours face à ces détritiques.

Serge arriva un jour de pluie, et je descendis dans le vestibule pour l'accueillir avec nos hôtes. Il étreignit tendrement son ami après l'avoir salué d'une inclination de la tête, les deux mains jointes devant lui. Il salua sa femme et ses deux filles de la même façon, et fit également ce geste devant moi. Je fis comme la femme et les deux filles, je m'inclinai. J'eus l'impression à cet instant de faire partie d'une famille.

Il semblait aimer son hôte plus que lui-même et passa les premiers jours en sa compagnie. Je continuai d'explorer Bombay, en demandant au chauffeur de me déposer le matin dans un endroit et de venir le soir m'y reprendre.

Nous devons partir dans l'État d'Orissa. Serge désirait se rendre dans les temples autour de Bhubaneswar, la capitale, tandis que je voulais aller photographier les mines de bauxite, de chrome et de charbon sur les hauts plateaux. Il estima, une fois sur place, pouvoir m'y accompagner. Comme d'habitude, je ne posais aucune question. J'aimais l'impression de pouvoir vivre en sa compagnie les yeux fermés. Et j'en éprouvais une sorte de reconnaissance, car force était de constater qu'il ne cherchait pas à en profiter et que mes rares moments de doute étaient dus à ma propre méfiance, qui se réveillait comme un vieux réflexe.

Serge m'apprenait, en cessant toute résistance, à ouvrir les yeux. La force du présent s'amplifiait encore. Je descendais plus profondément dans mon silence. Je devais, me disait-il, me tremper le regard, voir les choses en moi, telles qu'elles étaient, c'est-à-dire décomposées par l'imaginaire, par toutes ces choses que je voulais croire et qui n'existaient pas. C'était, bien sûr, difficile à entendre. Mais si Serge avait fait de la vie une amie, c'était sans doute grâce à ce talent de ne rien attendre et de ne rien imposer. Rien ne le dérangeait. Quels que soient l'endroit, la circonstance, il était satisfait. Il n'avait aucune idée, sur rien. Souvent, j'avais conscience de m'agiter à ses côtés, de m'énerver, de chercher des réponses. J'oscillais entre l'agacement, l'inquiétude et la joie de me sentir capable, à certains moments, de

communier avec son silence.

Il fallait que je me laisse surprendre, que je renonce à l'obsession de me sauver dans les livres de Pierre R., que je permette à Génica de me nouer la gorge, car elle était pour moi exactement semblable à ces paysages rouges et déserts que nous traversions en train et qui désignaient à la fois ma tristesse et ma joie.

Je descendais dans le silence. Il me semblait voir la plaie ouverte que ma mère avait mise au monde, avec un infirmier accroupi sur son ventre pour l'aider à m'expulser. Je me couchais de tout mon long sur le sol de la chambre d'hôtel, la main posée sur mon cœur, les yeux rivés à la fenêtre. J'étais née de force, avec des forceps, la tête en sang. Ma mère avait dit : « Ça commence bien. »

Serge traversait la chambre comme un félin. Il était souvent au téléphone. J'ai toujours aimé la compagnie des gens occupés. Ils me rassurent. Ils font partie du monde. Malgré sa corpulence, il ne déplaçait rien, ne dérangeait rien autour de lui. Il était plus léger que moi qui étais pourtant devenue filiforme. Il me laissait avec ma peur. Il fallait que je fasse connaissance avec la peur, disait-il, au lieu de m'y noyer.

Serge ne se posait plus, et depuis longtemps, la question de son importance. Il laissait la vie couler sur lui. Il m'apprenait à regarder les statues au corps immobile et vibrant, assises en lotus, très anciennes, avec des noms impossibles : Châmundâ, au temple de Parashurâmeshvara, à Bhubaneswar. Je l'emmenai au bord de la mer, à l'embouchure de la Mahanadi avant de partir pour les hauts plateaux. La poussière volait. Quand son odeur se mélangeait à celle du jasmin et des excréments, nous savions que nous arrivions à proximité d'un village. J'avais quelquefois envie de poser ma tête sur son épaule, de lui donner la main ou de me pendre à son bras. Mais Serge n'aurait pas aimé cette familiarité.

J'allais plus loin que ma vie, aussi loin que possible, et je pensais à Yann. Je lui téléphonai pour lui dire qu'il aurait reconnu cette région poussiéreuse, rouge et noire. « Il y a une joie à n'être personne, ici. » Il comprenait. Il m'embrassait. Je lui disais aussi que les mineurs avaient des regards fiévreux et presque liquides au milieu de leurs visages couverts de suie. Que c'était partout une vie très pauvre, une vie très dure, où des enfants descendaient sous la terre. Et puis je l'embrassais. Il me disait de faire attention à moi.

Serge devait se rendre à Delhi. Il était grand temps pour moi de

rentrer et de reprendre les cours à l'EndC. Il me dit au revoir et referma lui-même la porte du taxi qui m'emmenait à l'aéroport. Je clignai des yeux puis je sortis mon appareil. Il eut un petit rire, un léger mouvement de recul. Il me dit que la photo n'était pas nécessaire. Que c'était juste un moyen de se rassurer, un signe d'insécurité. Je soupirai légèrement en reposant l'appareil sur mes genoux et lui fis un petit geste d'adieu.

Je disposai des morceaux de fer, de graphite, de bauxite, de manganèse sur les étagères de ma bibliothèque. Je retrouvai Yann, et je réintégrai l'EndC.

XVI. COCKTAIL, 1

Je vis par la vitre un cheval à bascule rouge, isolé sur une petite pelouse circulaire. Dans la salle, il y avait les cinéastes Ariane Grow et Hélène Brune, et Monteret qui disait : « Il y a quelque chose de pourri au royaume de la métaphore ! » Courroux d'Hélène, Ariane se tournant vers moi avec une expression qui signifiait : « Vous y comprenez quelque chose, vous ? » J'aurais aimé pouvoir lui dire que Régis Monteret croisait toujours le fer pour défendre ses idées. « Mais nous n'avons jamais quitté la matière ! » continuait-il à l'adresse de Marie-Jeanne Levissard, cette fois. Elle avait vanté le charme des nourritures terrestres, après, disait-elle, « toute cette journée passée en discours savants ».

Je montrai le cheval à bascule à Ariane Grow, qui sourit et se rapprocha soudain, avec dans le regard des sortes de tentacules. Je reculai. Le metteur en scène roumain, invité d'honneur aux journées d'Études organisées par l'École, vint vers moi. Il voulait que je joue dans son prochain film. Il avait bu. Monteret vint rageusement lui fourrer sa carte de visite sous le nez pour bien lui montrer, sans doute, qui était le patron. Je m'esquivai une fois de plus. Puis je tombai sur Gérard Wurtz, un professeur féru de psychanalyse : yeux bleu marine, humour très froid, alambiqué. Il gardait encore quelque chose de l'adolescent malingre et boutonneux qu'il avait été. Il me dit de but en blanc, à la fois mutin et péremptoire, de me méfier des monomaniaques. Il répéta le mot : « monomaniaque » tout en me regardant droit dans les yeux. Une allusion ? À qui ? À quoi ? Je savais que poser une telle question me rayerait immédiatement de la carte des gens fréquentables à ses yeux. Il attendait. Je lui demandai s'il avait jamais été tenté par la profession de psychanalyste. Il me répondit qu'il était très tenté, naturellement. Je cherchai des yeux le maestro. Sa présence me rassurait. Il me rendait, monomaniaque ou pas, cette comédie plus supportable. Il parlait, le buste penché en avant, acharné à se faire comprendre, sous le nez du metteur en scène roumain dont le visage était devenu très pensif. Monteret donnait toujours l'impression de parler en cherchant ses mots, ce qui relevait d'une coquetterie : il *imitait* la difficulté de parler pour faire croire à la profondeur de ses propos, tandis que ses yeux vous guettaient et qu'il

était prêt à vous ôter les mots de la bouche au moindre faux pas. Il cherchait toujours à vérifier une hypothèse. Tous ses interlocuteurs lui servaient de cobayes. Mais au moins il jouait franc-jeu : son travail comptait plus que tout.

Je regardai, au-delà du cheval à bascule rouge, les arbres décolorés, coincés entre deux rues, et les immeubles de Beaugrenelle posés au sol comme des dominos sous des pans de ciel gris. Ma mère me croyait arrivée dans l'« autre vie » et je n'osais guère la contredire. Joseph martelait dans ses lettres qu'il était fier que j'aie la chance d'apprendre « son » métier, dans une école aussi prestigieuse que l'EndC et auprès d'un professeur aussi réputé que Régis Monteret. J'ouvrais ses lettres dans la rue, le ton en était toujours un peu tonitruant et sentimental, mais je les serrais sur mon cœur avant de m'engouffrer dans le métro. Joseph était heureux de vivre dans ses souvenirs. Yann veillait sur moi et m'encourageait à trouver un rythme de travail. Tout le monde était content. J'étais « casée ».

Il était mon seul lien avec l'EndC. Son rire fendait l'air quelquefois, et le coin de ses yeux irradiait. Quand j'arrivais dans ses cours, je savais qu'en lui, quelque chose s'ajustait. Il passait près de moi en me reniflant. Il aurait voulu me dévorer, mais je le trahissais en allant à Pigalle marcher dans mes souvenirs avec Jim, je le trahissais en allant photographier des talus pleins d'herbes folles le long d'une voie ferrée, je le trahissais en rejoignant Serge dans des chambres d'hôtel où j'apprenais à me dépouiller de toutes les idées pour lesquelles il était de son côté prêt à mourir. Il ne voulait rien savoir. Je devais continuer à endosser Génica. Continuer à être une réverbération plus qu'une présence, en attendant le jour de mes retrouvailles avec Pierre R.

Rien d'autre n'intéressait Monteret en moi, que cette fille accouplée à son travail comme une prophétie. J'avais le cœur serré, tout en travaillant d'arrache-pied.

XVII. LE LOINTAIN

L'ordinaire s'était pourtant considérablement amélioré. Je pouvais acheter une bonne bouteille de vin, un poulet fermier ou un rôti de veau, du coulis de framboise, ou du cake au beurre. Je pouvais partir en weekend avec Yann, sur les plages du Nord.

Mais les hommes dans ma vie étaient lointains. Les hommes de sa vie, à elle. Elle avait fini par si bien me mettre à distance qu'en dehors des moments où je me prenais pour elle, j'avais l'impression d'être un fantôme, à la dérive. Je me regardais de loin, de si loin, là où j'avais poussé Génica devant moi. Je la voyais dans le lointain. J'étais le lointain. J'avais vu Monteret fondre sur elle dans le lointain, comme un aigle, avec une sorte de mélancolie. Jamais il ne verrait la petite fille abandonnée sur son trottoir, qui attendait d'être aimée. Jamais. Il fallait travailler. Travailler et vaincre étaient les deux mamelles de sa vie, à lui. Et je me retrouvai coincée avec Génica dans le lointain. L'attente, l'errance m'avaient diluée. Le verrait-il un jour ? Aurait-il alors un peu de compassion pour moi ? L'École me donnerait-elle une chance de me ressaisir, de revenir de tout ce lointain ? Tout le monde voulait réussir, tout le monde avait une stratégie, un but, quelque chose à obtenir. Je priais pour rester debout, pour rester plausible malgré tout, pour faire partie d'eux.

Je comptais mes pas dans les couloirs de l'École. Je sentais que certains de mes sourires étaient trop appuyés. Je priais pour passer inaperçue. J'avais tellement rêvé d'eux. J'avais tellement rêvé de les rejoindre. J'avais tellement rêvé d'être elle, la fille incontestable, injustifiable. J'aurais voulu marcher sur un nuage et sentir un vent léger me caresser les paupières. Au lieu de cela, je voyais Génica faire de moi un perpétuel tour de passe-passe. Certes, elle brillait de tous ses feux. On la voyait passer. Et dans les moments de doute, j'essayais de me persuader que le désir de Monteret pour cette fille pourrait tout, expliquerait tout, simplifierait et agirait sur tout. Mais Monteret n'était pas Serge. Il tremblait. Il tremblait sans cesse pour son travail. Il était crispé sur l'issue du combat quand j'aurais aimé l'entraîner dans un jardin, m'allonger à ses côtés sur une pelouse, au soleil. Sa chemise blanche aurait ressemblé à celle de d'Artagnan.

Yann avait beau me montrer chaque jour qu'on pouvait rester seul et inconsolable, sans en faire toute une histoire, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait un présent pour mon corps. Une place inondée de soleil. Une fête.

Mais elle était arrivée dans la vie de Yann alors qu'il était déjà trop tard. Quelque chose avait eu lieu dans la vie de Yann. *Avant*. Il n'en parlait jamais mais elle était prise dans cet *avant*. Une sorte d'immense tristesse. Oui. Yann avait le cœur brisé. Sa tristesse avait beau faire comme un arc-en-ciel dans sa vie, il demeurait seul.

Serge pouvait disparaître. Demain, tout pouvait s'arrêter. Jamais, ensemble, ils ne vivraient au grand jour. Il pouvait ne plus jamais l'appeler, ne plus jamais lui dire : « Mets-toi nue et viens vers moi. » Et cela ne changerait rien.

Jamais Monteret n'accosterait sur ce bout de trottoir où elle l'attendait.

Oui. Elle voudrait vivre avec LUI. L'homme qui lui donnerait l'impression d'appartenir à la vie, l'homme capable d'apporter la foi et la douceur dans la vie.

Son absence rendait la vie périlleuse. Le monde sans lui devenait impensable. Il allait la reconnaître. Il allait la délivrer.

J'avais fort à faire à l'EndC. Les gens là-bas étaient des esprits si vifs, aguerris, rôdés à la concurrence. Le moindre flottement était noté. Les images avaient un endroit et un envers. J'entendais qu'on traitait Monteret de tueur, de mégalomane, de mandarin. On parlait de son amour du pouvoir, de blessure et d'explosion narcissiques. Son combat était ramené à celui d'un théoricien fumeux, teigneux et réactionnaire. Je n'en croyais rien. Tout cela était faux. L'amour était dessiné au fer rouge dans sa vie. Je tenais encore à cet amour, à notre amour. Très pris par l'écriture de ses essais (qu'il publiait en rafale) et par une série de conférences à l'étranger, il donna son soutien pour le renouvellement de ma bourse. Personne n'ayant d'objections sérieuses à faire, l'affaire fut conclue.

Mais il ne voulait toujours rien savoir. Il semblait satisfait. J'apprenais à reconnaître les limites du gros plan, à combattre le plan-séquence, à pourfendre le cinéma comme moyen d'enregistrer « le réel-tel-qu'il-est ». Je réhabilitais le découpage contre le cinéma vérité, je redécouvrais le potentiel de la voix off. Je sondais les pouvoirs du mouvement panoramique. Je cernais les enjeux de sa pensée. Je

pourrais l'enseigner un jour. Il fallait se battre pour exister sur le marché de la pensée, se battre pour le remporter. Il fallait que demain ma manière de monter les films, de filmer, de réfléchir au cinéma tout entier soit marquée du sceau de sa pensée.

Il me lança sur un projet de film, autour d'Aragon. Je devrais en assurer le montage pour clore ma deuxième année d'études. Du jour au lendemain, je dus lire *Les rendez-vous romains*, *Le mentir-vrai*, *Traité du style*, *La défense de l'infini*, *Blanche ou l'Oubli*, et je ne comptai plus les heures passées en bibliothèque. Il fallait tout lire avant d'oser aborder le premier plan du film, la première image. Une équipe allait s'occuper du scénario. Une autre de la mise en scène et du tournage. Le metteur en scène s'appelait Patrick. Il était peut-être celui qui, parmi nous, comprenait le mieux les idées de Monteret, celui qui les vivait le plus profondément. Il avait un visage un peu grimaçant, les poings serrés, et était l'un des rares étudiants à venir, comme moi, d'un milieu modeste. Il ne cessait de me répéter que nous devons prouver notre valeur en travaillant deux fois plus que les autres. Il fustigeait les intrigues et les jeux de pouvoir, se drapait dans sa dignité (nous étions tous les deux, à l'EndC, les plus « verticaux » parmi les étudiants de deuxième année), mais il n'avait de cesse de prouver sa valeur et d'attendre les intrigants sur leur terrain. Il avait peur de passer pour un idiot, ses scrupules m'étaient étrangers. Je restais muette. Peu m'importait de prouver quoi que ce soit. Il m'expliquait que ma lecture d'Aragon se devait déjà d'être politique. Et que le montage du film se faisait déjà par et dans la manière dont j'allais le lire.

J'étais prête à me pardonner des erreurs, des tâtonnements. Tandis que Patrick (en ceci suivant rigoureusement la morale de Monteret) exigeait que l'on visât juste chaque fois. Il me démontrait en quoi l'œuvre de Monteret touchait à la fois au politique, à l'éthique, à l'anthropologique, au social. Certes. Je l'écoutais à *L'apparement café* devant un verre de vin. Il m'arrivait de penser aux mains de Joseph, au regard fendu de Serge, à la course de Monteret contre le temps, à la façon dont je scrutais la présence de Génica dans les miroirs. On ne peut pas dire que j'étais distraite, pourtant. Il me fallait même faire preuve de beaucoup de vigilance pour tenir mon rang. J'avais le privilège de « faire » l'EndC. Il fallait se montrer à la hauteur. Moi seule, je savais. Je savais que j'étais devenue un leurre, et que ce leurre me servait de moteur. À moi de jouer. J'écoutais Patrick avoir des idées sur Aragon, et des idées sur les idées de Monteret au sujet d'Aragon. Le montage allait s'avérer délicat, comme de tailler à la machette dans une forêt de lianes.

On se rencontrait quelquefois avec Monteret à *L'apparement café*, pour travailler. Les professeurs de la C.L.A.M. et de la C.N.T., deux autres grandes écoles d'art du quartier, y donnaient également leurs rendez-vous. Régis Monteret avait beau se moquer de ce nom : *L'apparement café*, il n'en fréquentait pas moins ce lieu branché pour y exhiber ses étudiantes préférées. Nos entrevues gardaient un tour solennel, le temps de Monteret était précieux, nos échanges rapides, tranchants. On sabrait dans les explications pour montrer et aiguïser les problèmes. C'était devenu un jeu. Faire jaillir le sens de chaque plan, de chaque séquence. Le tendre avec les suivants. De temps en temps, il épiait du coin de l'œil l'un de ses collègues, puis reprenait le fil de sa pensée. J'adorais sa vitesse : il lui arrivait de saisir l'impact d'un film à travers une seule image. Son œil de lynx ne lâchait rien, jamais. J'avais planché deux jours sur une séquence de film, une vingtaine de plans au total : « Il y a l'enveloppe, mais pas la noix », laissa-t-il tomber.

Un bébé se mit à pleurer. J'avais chaud, et j'étais fatiguée, mais Monteret ne s'arrêtait pas à ce genre de détails. Je me suis levée de la table assez brusquement, traînant ensuite un peu les pieds pour me diriger vers les toilettes, au fond de la salle. Je me suis retournée sans raison au bout de quelques secondes et j'ai vu alors un visage, le sien, tendu vers moi, un visage tragique, pâle et presque implorant, un visage chaviré, et comme défait. J'ai continué à marcher vers les toilettes, la gorge nouée.

Nous avons recommencé à travailler. J'ai fixé un instant ses mains potelées, aux doigts courts. J'ai senti son corps douloureux, un bloc de plomb, durci par le temps qu'il avait pris sur ses nuits. Et puis un homme glissa vers lui avec des airs de conspirateur. En me regardant de biais, il se pencha et lui parla à l'oreille. Monteret hocha rapidement la tête d'un air entendu. Quelques mots, brefs, concis, et l'homme repartit, visiblement satisfait. Ils étaient tous satisfaits. Monteret se remit à commenter mon travail comme si rien ne s'était passé. J'étais décidément fatiguée. Vaguement nauséuse. J'avais le sentiment de me retrouver dans un vaudeville ridicule et je ne comprenais pas pourquoi Génica m'avait conduit là.

Dans ce café, la satisfaction enflait les visages comme de la cortisone. Ils semblaient tous être recouverts d'un film en plastique. Les hommes qui se levaient et qui se serraient la main se mettaient soudain à ressembler à de vieilles folles sous l'effet d'une amabilité excessive. La souffrance ne se voyait pas, et puis un sourire ressemblait à une grimace et je mettais une minute à réaliser qu'il m'était destiné, ou plutôt qu'il était destiné à Monteret, à travers moi. Je saluai du mieux

que je pouvais, mais j'avais peur.

Je commençais à les voir de loin. Les gens qui formaient le peuple de l'EndC s'agitaient beaucoup. Ils se faisaient la guerre. Il y avait des tranchées, des camps. Il m'arrivait de ne plus savoir où et qui j'étais. Mais ils semblaient le savoir pour moi. J'étais devenue la « boursière », comme dans un roman de Jules Vallès. J'étais également appelée la « protégée » ou même la « maîtresse » de Monteret. J'avais du mal à être jugée ainsi de l'extérieur. À me sentir approchée pour de mauvaises raisons. Ces surnoms m'obligeaient à comprendre que les gens dont j'avais rêvé pouvaient se montrer très prosaïques. Je devais dissimuler ma déception : être à l'EndC était un privilège, je ne devais pas passer pour une ingrate, ni pour une vierge effarouchée.

Mais j'avais tout de même des sortes de trous de mémoire. Je ne savais plus soudain comment s'appelait la secrétaire. Guilaine, ou Ghislaine ? « GHISLAINE !! » me hurlait-elle dans les oreilles. C'était embarrassant dans ce monde où rien ne devait trembler. Je rougissais comme une pivoine dans son bureau, incapable de faire un geste. « Je ne te le répèterai plus ! ajoutait-elle en vrillant son regard dans le mien. » « Les secrétaires sont hyper-importantes, Génica, elles savent tout, et ne te mets surtout pas celle-ci à dos ! » me souffla Roselyne, une collègue du département Scénario, avec laquelle il m'arrivait de prendre un café.

Le malentendu, le malaise enflaient ainsi par secousses. Par paliers. « Qui veut la paix obtient la guerre. Qui veut passer entre les gouttes se fait descendre. Qui veut passer inaperçu se désigne comme cible », disait Monteret en cours. Il voulait me donner un sens, une histoire, qui soient liés à sa pensée du cinéma. Je n'étais moi-même qu'un leurre, et je pouvais m'absenter à n'importe quel moment. Je ne voyais pas les films pour penser. Mais pour me dupliquer à l'infini dans l'espace. Je ne pouvais pas le dire à Monteret sans signer mon arrêt de mort. Étions-nous ainsi tous condamnés au silence ? Que passait-il encore de nous dans nos travaux, et nos actes ?

Ma carcasse tremblait. Je prenais sur moi les couleurs, les lumières, les émotions, les atmosphères. J'enregistrais les variations, les tensions, les frôlements, les vides, les failles, les non-dits. L'air en était comme épaissi, parfois visqueux, en tout cas vicié. Mais Génica était belle et faisait diversion. Monteret me prêtait du talent, un avenir au sein de son œuvre, et Génica marchait dans ses nuits sans sommeil. Voilà bien longtemps que je naviguais dans le noir, je savais vivre dans la nuit des autres, y glisser comme une montgolfière, et l'essentiel, me disais-je, était que tous ces gens pressés et occupés ne

puissent pas faire de mise au point trop précise sur ma petite personne. Faire rêver (et qu'allait faire Monteret en découvrant que c'était là mon unique vocation ?) m'obligeait à rester impassible, imperturbable, insituable. Je devais organiser un contretemps autour de moi. Ou un contre-sens. En tout cas un suspense. Je devais aussi encourager une sorte d'indifférence et prier pour que cela dure le plus longtemps possible. Les gens qui savent où ils vont sont tellement emportés dans leur élan qu'il suffit de ne pas bouger pour tenir debout parmi eux. L'immobilité a ses vertus. Elle pouvait donner à Génica le caractère magique d'une apparition.

Je marchais à pas comptés, mes pas étaient comptés. Je le savais. Ma démarche dans les couloirs laqués de noir prit quelque chose d'hésitant et de forcé à la fois. Mais le revoir, LUI, impliquait que je tiens bon. C'était un devoir, une responsabilité. Il fallait, pour revenir vers lui, que, cette fois, je vienne de quelque part et que je sois quelqu'un.

XVIII. LUI

J'aspirais au bonheur, pourtant, à cette paix que je pressentais parfois avec Yann sans pouvoir la vivre très longtemps. Yann se contentait de m'effleurer. Mon corps avec lui restait vacant. Pourtant, nos silences s'étaient épousés. Notre quotidien était infini. J'étais émue de le voir rester si constamment et si discrètement à mes côtés au milieu du désert qu'était notre vie. Yann. Il me disait de déposer mes peurs comme on lance un gros caillou au fond d'un lac. Plouf ! Plus rien. Rester léger. Nous allions faire le marché rue de Saint-Ouen le dimanche matin, je le voyais goûter à différentes variétés de pommes, s'étonner de leur aspect, s'enthousiasmer pour leur différence de goût. Je le voyais me tendre une tranche et attendre mes réactions avec une attention qui m'aurait donné des larmes aux yeux. On achetait des reinettes, des Pink Lady, du raisin. Il était content. Il aimait les fruits. Sur le chemin du retour, il me disait qu'il découvrait l'italien. Il voulait qu'on l'apprenne ensemble.

Le flux et le reflux de ce jour où j'avais manqué ma rencontre avec Pierre R. avait immobilisé ma vie, mon corps s'y était éternisé, mais rendrait d'un autre côté ma résurrection encore plus éclatante et plus décisive. Je lisais toujours ses livres comme s'il les avait écrits pour moi. Il me semblait que j'étais la seule à pouvoir les comprendre. Le présent vibrait dans sa voix, ouvrait dans ma vie un espace que j'avais toujours reconnu, sans le connaître.

Quelques-unes de ses phrases avaient dansé dans ma vie : « Vous n'êtes pas sur le chemin où l'on trouve, vous n'êtes pas sur le chemin où l'on se perd... », « tout est donné à chaque instant ». Ma vie avait dansé dans certaines de ses phrases. Il était la promesse que je devais tenir. À force de ne voir dans les gens que son absence, je finirais par sombrer. Je n'avais pas le droit d'exister : juste de l'attendre.

Ses livres étaient pleins de portes ouvertes, de voitures qui démarraient en trombe, de paysages qui défilaient. Les rencontres étaient possibles, magiques, nombreuses. Les gens étaient larges, ils ne comptaient pas et osaient s'aventurer dans la vie incessante, la vie continue, la vie qui emportait.

Je lui envoyai une lettre dans laquelle j'évoquais le film sur Aragon. Je souhaitais lui soumettre le projet dans un premier temps, l'y associer éventuellement. Ma lettre fut laconique, il me semblait qu'elle convenait bien à l'hiver particulièrement rigoureux qui frappait alors Paris.

Je reçus très rapidement sa réponse : la petite écriture noire n'avait pas changé. Il me demandait de l'appeler au numéro qu'il avait indiqué en rouge au bas de sa lettre. J'appelai un soir, la nuit tombait vite. Yann était absent. J'étais dressée sur le lit, et j'écoutais la sonnerie en retenant mon souffle, en dévorant des yeux le mur blanc, vaguement phosphorescent, qui me faisait face. Un déclic. IL était au bout du fil. « Oui ? », un « oui » bref, trop bref, un peu métallique. « C'est Génica... — Ah... oui... vous allez bien ? » J'allais bien... Je l'appelais pour que nous puissions prendre rendez-vous au sujet du projet de film. « Oui, bien sûr. Alors attendez une minute, je vais aller chercher mon agenda. » Il revint. Je guettai les bruits de pas qui s'éloignaient et ceux qui revenaient : « Les pas que je ne fais pas et qui sont deux fois des pas. » Cette phrase d'André Breton me hantait. Pierre revint au bout du fil et me demanda tout de go mes préférences pour la semaine qui allait suivre. Je lui dis que j'avais du temps (je pensai trop tard que Monteret m'avait convoquée le jeudi suivant à 15 heures). « Jeudi, alors, à midi, cela vous irait ? — Oui... » Je n'osai pas lui dire que j'avais un rendez-vous. « Alors, parfait. On se rencontre chez moi, je vous donne l'adresse... »

J'avais vécu comme une sainte en l'attendant et j'avais enfin gagné MON rendez-vous : celui de MA vie, le mien, le vrai, le seul. Un rendez-vous infini. Yann me souhaita « bonne chance » d'une voix sonore sur le pas de la porte. Mon éternel jeans et un pull pour me sentir à l'aise. Pas de talons hauts (alors que je les avais adoptés depuis Rome ; mais je ne voulais pas prendre le risque d'être plus grande que lui). Un manteau et une écharpe. Il était encore tôt. Les gens marchaient vite dans la rue qui était grise et comme pétrifiée par le froid. L'hiver porte en lui une vérité qui blesse. Le monde se fige pour lui échapper. Mon écharpe me renvoyait un souffle chaud, une sorte de parfum qui me disait que j'étais vivante.

Il habitait dans une maison, au numéro 4 (comme dans la rue de Saint-Germain-des-Prés) d'une toute petite impasse où les façades étaient bien rangées et mangées par des portes de garage grises. L'avais-je rendue assez pure, assez seule, assez dégagée, assez merveilleuse ? Venait-elle encore avec assez d'évidence de ce jour où elle tenait tout entière à ses livres ? « Tu étais si belle le jour où tu as sonné à ma porte... » Voilà ce qu'il allait penser, voilà ce qu'il allait

me murmurer un jour. J'étais devenue belle, mais je n'arrivais pas à y croire. Il fallait que je le lise dans ses yeux. « Entre vite, tu vas prendre froid. »

Il ouvrit et son regard me percuta sur le seuil de sa porte tandis qu'il me fit signe d'entrer. Une photo du peintre britannique Francis Bacon accueillait le visiteur dans l'entrée. Un escalier assez abrupt faisait face à la porte. J'essayai de reprendre ma respiration, de me ressaisir en montant les marches. De regarder, de regarder autour de moi, car l'espace était toujours accueillant et je sentis immédiatement qu'il était mon seul allié.

Le premier étage de la maison était occupé par une seule pièce, sorte de double séjour qui servait à la fois de salon et de bureau. Côté salon, un canapé défraîchi, des coussins, une table basse à la couleur indéfinissable, quelques tapis enchevêtrés, une bibliothèque, le tout pris dans une couleur assez neutre, presque grise. Côté bureau, où il me demanda de m'asseoir, une autre bibliothèque dans un angle où des livres (surtout les siens) étaient bien mis en évidence sur les étagères, posés comme des sentinelles. Il prit place en face de moi, de l'autre côté d'une longue table rectangulaire en verre qui occupait presque toute la largeur de la pièce. Il avait la fenêtre dans le dos et se détachait à contre-jour. Il m'avait mise en pleine lumière (quoiqu'elle continuât d'être grise ce jour-là, ainsi que les rideaux qui voilaient la fenêtre).

J'avais conscience de mes cheveux longs, bruns, bouclés, enduits d'huile et de parfums, ramenés en cascade odorante sur mon épaule. J'attendais qu'il m'ait bien regardée. Il prenait son temps. Je le regardais aussi. J'aurais voulu pouvoir éviter ces regards. Mais beaucoup d'années avaient passé. Je voyais que ses cheveux étaient devenus blancs et que son visage s'était chiffonné sous l'effet d'un certain rétrécissement. Son élégance était encore évidente, malgré sa maigreur. Aérien dans ses manières. Tellement habitué à plaire aux femmes. Une voix aux inflexions cassantes. Il me soupesait. Il y avait des ronds sur la table de verre. Des miettes de biscuits. Il n'avait sans doute pas de femme de ménage. Je lui faisais face et j'attendais. Lui aussi attendait. Nous attendions. Que voulait-il, enfin ? N'étais-je pas là ? La longue plaque de verre épaisse et bleue faisait comme une mer entre nous qui ondulait discrètement sous l'effet de la lumière, une opale géante.

Il commença, sur un ton distant, par se montrer curieux de « ce film sur Aragon ». Où en étais-je exactement ? Et où étudiais-je, déjà, le cinéma ? Depuis quand ? Je livrai toutes les informations souhaitées,

en pensant passer à autre chose très vite. Mais il persista, voulut en savoir un peu plus sur mon professeur. « Comment disiez-vous ? — Régis Monteret. — Ah, oui, c'est cela. » Essayait-il de mesurer l'ascendant qu'il avait pris sur moi ? Il le connaissait, au travers de certaines polémiques qu'entraînait ici ou là la parution de l'un de ses essais. « Je trouve qu'il encourage la réflexion, qu'il vise souvent juste. — Vous n'êtes pas obligée de faire ce qu'il veut ? — Non, j'ai une entière liberté jusqu'à présent »... Il sourit, il semblait impressionné : apparemment, j'avais bien une fonction à l'EndC et j'étais devenue suffisamment intéressante pour que quelqu'un comme Régis Monteret ait pu m'attacher de l'importance. Je pouvais lire dans ses yeux le scepticisme qui s'envolait peu à peu et le sang qui affluait sur ses joues, comme si un enjeu, soudain, se découvrait pour lui. Il s'anima encore un peu en constatant que le film sur Aragon allait être tourné dans deux mois. Je lui répétais que j'étais bel et bien la monteuse de ce film, en le regardant droit dans les yeux, que mon travail était déjà engagé, affichant une légère, très légère surprise quant à ses questions mais aussi un calme déroutant. Je le regardais me regarder, et ne rien voir. Je me demandai soudain si Génica existait. Le même poids des choses réelles régnait ici comme partout ailleurs. Il fallait faire face, mais le cœur dégringola dans la poitrine. En un éclair, je sus que nous ne nous aimions pas, qu'il n'y avait pas entre nous cette évidence dont Génica rêvait d'être la chair. J'avais pensé à une rencontre intemporelle, il était ponctuel, avec un métronome social à la main.

Tic tac, tic tac, tic tac : il cherchait encore sur quel pied danser et seule l'admiration que je portais à son œuvre l'avait sans doute retenu de me balancer au rayon des accessoires pour film d'horreur. Ma présence dans cette pièce tenait à un fil. La situation pouvait à tout moment se retourner contre moi.

« Comment vas-tu ? » demanda-t-il soudain. Le *tu* me désigna et je fus prise de court. « Bien... je vais bien... », répondis-je d'une voix neutre. Repensait-il à l'état dans lequel il m'avait laissée sur mon trottoir ?... Qu'en savait-il de cet état après tout ? J'ai eu envie de me redresser, de le toiser du haut de Génica. Mais elle n'existait peut-être que pour moi en cet instant. Prudence. J'aurais aimé pouvoir lui dire que j'avais, pour rester à la hauteur de ses livres, vécu au-dessus de mes moyens, au-dessus du sol, que j'en étais devenue suspecte, et comme blanchie à la chaux. J'étais égarée dans une autre, dans une image qui me servait de promesse et qui allumait des feux que je ne savais pas éteindre dans un monde où je n'avais aucune place. J'aurais aimé lui dire que j'aurais tout donné pour l'empêcher de partir ce jour-là sur le boulevard Montparnasse et que j'étais là pour l'obliger à revenir, et

que j'étais prête à me coucher dans ses valises s'il le fallait, pour l'empêcher de repartir. J'aurais aimé lui dire que je n'étais rentrée dans aucune intrigue, aucun milieu, aucune histoire, que j'étais désorientée en un sens, que je n'étais nulle part partout où j'allais, que j'étais scandaleuse, inclassable, que je vivais sur un fil et qu'il fallait qu'il m'aime, qu'il me prenne la main, qu'il m'emmène dans sa vie pour que cette histoire se termine bien. J'aurais voulu lui dire que je faisais partie de sa vie.

Mais il ne m'en laissa pas le temps. Il jouait déjà à celui-qui-a-bien-connu-Aragon et qui savait des choses importantes. Il fixa le dictaphone en me demandant de vérifier s'il fonctionnait correctement. Je m'exécutai. Quelques difficultés pour le son, en effet, malgré le soin que Yann avait mis à m'expliquer la veille au soir le mode d'emploi. Pierre R. me laissa résoudre le problème, le temps pour lui de passer un coup de fil. Puis il commença à parler, pénétré de lui-même, en tenant le petit micro sous sa bouche, comme une sucette. Visage à la Catherine Deneuve. Impassible. Port de tête impeccable.

La tristesse enflait dans ma poitrine, mais je lui posai toutes les questions que j'avais préparées et je l'écoutai répondre. Il me raconta qu'Aragon lui avait quelquefois payé son loyer, en sortant des liasses de billets de ses poches. Qu'il l'avait parfois emmené chez Yves Saint Laurent pour l'habiller. En ce temps-là, les poètes s'entraidaient, dit-il... Je hochai la tête en signe d'assentiment. J'imaginai un dandy toujours fauché, amoureux des femmes, de Vanina, la déesse aux bijoux en or, en poète qui n'avait jamais eu de second métier pour vivre. Il en était fier. En parlant, Pierre R. me fixait du regard. Il me croyait peut-être intégrée dans le clan des gens qui veulent faire carrière dans l'Art, au creux des institutions ? Je rougis légèrement. Je le regardais, presque fascinée par son erreur, sa suspicion quasi fatale à mon égard.

Il proposa à la fin de l'entretien d'aller déjeuner dans un restaurant chinois : « Chinois, vous aimez ? — Oui... », dis-je en rangeant mes affaires. Je n'allais pas revenir. Il fallait surtout que je n'oublie rien. J'entendis au-dessus quelques pas furtifs, un chat, ou la jeune femme qu'il avait épousée quand il était revenu de son séjour en Inde. « J'aime tout... » Je ne pus m'empêcher de maudire cette réponse. Heureusement, Pierre ne sembla pas en relever la maladresse. Dans la rue, je me détendis un peu. Je retrouvais mon territoire. Pierre avait enfilé un manteau bleu marine, dans lequel il flottait. Il évoqua le sol sur lequel nous marchions et qui ressemblait à du gruyère à cause des rivières souterraines. Il cherchait quelque chose d'original à dire, il

voulait me plaire. Il avait conservé sa démarche de funambule mal assuré et des accélérations subites, un peu métalliques, dans la voix.

J'ai prié pour que sa parole m'emporte aussi loin que ses livres, qu'elle m'emporte là où Génica aurait pu s'évanouir, se fondre en moi et moi en elle, pour produire une troisième voie qui aurait été enfin « moi », un être viable. Mais j'ai compris soudain ce que voulait dire Serge par « imaginaire ». J'ai compris qu'il ne la voyait pas. Qu'il ne pouvait pas la voir. Il ne la voyait pas. Voilà. Et je ne pouvais rien faire.

J'ai observé un silence quasi religieux. J'ai écouté chaque bruit comme si ma vie en dépendait tandis que nous marchions encore ensemble. Mon père éternel. Ma Génica. Ma mère martyrisée. Je vous aime. J'étais triste, j'étais seule, et j'étais joyeuse parce que je sentais le sol sous mes pieds. Le sol me protégea en cet instant. Les trottoirs et les immeubles me servaient encore de patrie.

Je n'avais été qu'une longue disparition entre nous deux, entre nous trois. Génica et toutes ces années me parurent si faibles, si précaires, presque absurdes : à quoi avais-je donc tenu ? J'avais le cœur serré ; Pierre R. avait quelque chose de têtue, d'aigle, de dur, de fier et de blessé et il s'agissait de lui, Pierre R. et de nul autre. Je n'y pouvais rien. Tout le temps passé à imaginer *autre chose* revint me frapper comme un boomerang et me rappeler au présent. Génica me claqua brutalement au nez. Mon corps fut comme rabattu sur lui-même. À quoi bon avancer encore ? Mais il le fallait. Pour lui, que les femmes soient belles était une évidence qu'il traversait sans le dire, comme un vestibule. Je me suis mise à onduler en avançant, à exagérer mon déhanchement, discrètement, sous mon manteau, j'aurais voulu pouvoir danser. Me libérer de cette fille et de toute cette attente dont elle était chargée, au bord de crever sur place, comme une poche d'eau. Pierre R. me guettait du coin de l'œil.

Je pouvais encore changer la vie, me disais-je (la rue me consolait), me fondre en lui comme s'il avait été ses livres. J'étais en train de tout perdre en réalité, des années qui partaient en fumée. C'était évident, absurde, net et cruel. Je ne me défendais même plus contre le froid. Il pouvait bien faire froid, il pouvait bien faire chaud, je n'étais plus là. Le froid était en moi. Pierre R. fumait. Il allumait cigarette sur cigarette et la fumée qui entraînait dans ses poumons me faisait l'effet d'une fournaise : « J'arrête peut-être au nouvel an », me dit-il. Il fumait pour mettre en valeur ses belles mains, me dis-je. Je lui demandai des nouvelles de Dany B., la jeune femme qui avait servi de modèle à l'héroïne de *La déclaration faite à Maya*. J'aurais tellement voulu la connaître. Génica lui devait beaucoup. « Elle va bien, elle est

devenue très amie avec Diana. » Je souriais toujours. Pierre avait l'air si content de ses femmes. Elles étaient toutes très belles, très libres, très amicales les unes envers les autres. Elles faisaient la ronde autour de lui. Dany et Diana. Je renonçai à lui dire que j'avais rencontré Vanina à Venise et que j'avais ainsi tenté de m'inclure un court instant dans la farandole.

Je regardais les rares passants. Ils nous croisaient sans nous voir, sans savoir que j'avais mis des années à pouvoir faire ces pas dans la rue avec un homme qui ne m'accompagnait pas. Nous ne nous aimions pas. Nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Il ne pouvait pas comprendre. Nous passions rue de la Dhuys. Là où Yann, jadis, avait partagé l'appartement d'un ami. Yann. Je t'aime aussi. J'admirais l'ampleur des bambous qui surgissaient d'un jardin, la passiflore qui mangeait le portail et la plaque en cuivre d'un avocat. J'aurais bien voulu décourager la curiosité de Pierre à l'égard de Régis Monteret, qui le reprenait. Que voulait-il savoir finalement ? Qu'y avait-il de si important à savoir ? Si Régis Monteret était mordu ? Si je m'en sortais vraiment ? On l'aurait dit presque vexé d'apprendre que ma vie ne se jouait plus seulement dans ses livres.

Mon silence le déconcerta une seconde. Le temps était désespérément gris et le froid aplatissait tout. Le gris allait finir par m'écœurer. Je fermai un instant les yeux. J'allais me taire, une dernière fois, et attirer la rencontre dans la zone où rien n'est jamais joué d'avance, la zone que connaissent tous les rêveurs intrépides. J'étais prête, désarmée, neuve, imprévue, comme il arrivait que je le sois avec Yann, que nous soyons parfaitement bien ensemble, sans rien prévoir. J'arrêtais de vouloir ceci ou cela, d'avoir des opinions. Un long sanglot faillit me secouer des pieds à la tête. J'ouvris les yeux. Son profil un peu fripé, sa goutte au nez, ses grands pas de prince un peu déchu, la cigarette volant entre ses doigts me dépassèrent en trombe.

Je cherchai mes mots désespérément.

Je le voyais rétrécir à vue d'œil.

Question de lumière, dit Lars von Trier pour expliquer le retournement de l'héroïne dans son film sans décor sur fond noir, *Dogville*. Moi qui le portais aux nues après *Breaking the waves*... « Il y eut une infime variation dans la lumière, alors elle a flingué tout le monde. » Il fallait que j'en parle au rédacteur en chef de *La revue d'art*. Invoquer un changement dans la lumière pour justifier un massacre était inadmissible de la part d'un metteur en scène. N'empêche. J'ai tiré un trait sur ma rencontre, sans bruit. Je me suis retirée, je suis

devenue lisse. J'ai souri. Un coup de revolver dans le froid. Restait la bouteille de Badoit sur la table du restaurant chinois, la soupe « phô » à laquelle on ajoute du soja frais, du basilic, et quelques gouttes de citron. La conversation roula sur les rapports entre Breton et Aragon, sur *Le mentir-vrai* et *La défense de l'infini*.

Je m'emparai de la bouteille d'eau, je la gardai un instant suspendue dans les airs avant de le servir, lui, d'abord, toujours avec un sourire poli. « Tu as vu comme je suis bien élevée, maintenant ? » La mélancolie me le rendait transparent, comme vaporisé soudain sur ma propre peau, ma seconde peau exacte. La déception inévitable qui donnait corps à Génica, c'était LUI. L'implacable réalité de cette déception, LUI encore. La cruelle nécessité de m'en protéger, LUI. LUI, LUI et LUI : voilà pourquoi je ne pouvais pas m'échapper de Génica : elle avait rendu la réalité hostile. Partout. Tout le temps. Je nous voyais elle et moi prendre l'eau à cette table, je sentais la gravité de mes larmes à Venise, le silence et le vide de mes photographies dont il ne saurait jamais rien. J'étais seule avec lui comme j'étais seule avec elle et cette solitude les unissait en moi. J'étais un simple trait d'union et la solitude dansait.

Je le voyais inquiet de sa personne, s'agrippant à moi pour ne pas tomber. J'apercevais le col d'un tricot Damart sous sa chemise. Il avait un pantalon de cuir noir. Un pantalon de cuir et un tricot de laine. Mi-vieillard, midandy. Je l'écoutais encore, sérieuse et droite sur ma chaise. Il était beaucoup moins beau que Donald Sutherland dans le *Casanova* de Fellini. Beaucoup moins beau que Joseph, ou que Sydney Pollack. Penchée sur mon bol de soupe, j'étais étonnée de rester vivante et libre au fond de ce restaurant. Je n'étais plus Génica. Je la voyais en moi, finir sa route dans ce restaurant. *Rien n'a eu lieu que le lieu*, disait le poète. Le lieu de ce qui n'a pas eu lieu. Le non-lieu. Manger du lieu, un jour. Il y avait du lieu noir, du lieu jaune. « Tu me suis ? » Je hochais la tête, presque au ralenti, avec une douceur presque exagérée, un peu romantique. Je suivais les obsèques de l'Instant Rêvé. « Voyage, me dit Pierre en levant soudain sa cuillère, ne te laisse pas faire par tous ces nihilistes et tous ces rabat-joie ! »

Génica cesserait d'incarner l'au-delà. Il n'y avait plus d'au-delà. Je n'allais plus pouvoir ignorer la question de la convoitise, de la gourmandise de Régis Monteret à *mon* égard. Les choses allaient se corser. Je devais faire quelque chose, aller à Rome, et dans les bras de Joseph, tout allait s'arranger. Je devais appeler Joseph, voilà.

Je regardais la pointe de mes chaussures avancer l'une après l'autre dans la rue. J'allais dire « au revoir » à Pierre R. et retourner à Rome,

illico presto. Voilà. Il ne me restait plus que Joseph. Lui pourrait me dire quelque chose. Il avait joui en moi. Il m'aimait.

« Il a une mission. Il ira jusqu'au bout. Il se tuera à la tâche », avais-je répondu à Pierre R. quand, sur le chemin du retour, il m'avait à nouveau interrogée sur Monteret. Nous étions presque arrivés devant sa maison, après le restaurant chinois, le bruit de chacun de nos pas me rentrait dans l'estomac. Je le laissai sur le pas de sa porte, en lui tendant la main un peu abruptement. Oui, bien sûr, j'allais lui donner de mes nouvelles et le tenir au courant. Bien sûr ! Et ne pas oublier de citer les références de ses livres dans le générique du film. Bien entendu !

Il avait plu pendant que nous étions au restaurant, et l'humidité s'était faite glaçante. Les trottoirs brillaient. Place Édith-Piaf, je me suis abritée sous l'auvent d'un café. J'ai regardé le ciel qui devenait noir. Un passant me demanda si je voulais entrer boire un verre et je me suis souvenue que Pierre m'avait laissé l'addition au restaurant, en affirmant que les femmes faisaient bien de revendiquer ainsi leur liberté.

Au loin, bien loin de Génica... La fille qui « faisait » l'EndC lui avait fait un bien étrange effet... Il m'avait confondue avec ceux qui réussissent, avec ceux qui s'en sortent et il était peut-être en train de noter pour la première fois mes coordonnées dans son agenda. J'étais une idiote. La vérité, c'était ça. Une idiote. Les gens vivent leur vie, Génica, loin de toi, ils ne t'ont pas attendue ! Ils ne feront pas attention à toi ! Ils ne savent même pas que tu existes ! Je regrettais parfois la violence de ma mère qui avait tout simplifié, tout nettoyé devant moi, jadis. Il était difficile de s'implanter entre les plates-bandes des uns et des autres.

Elle était une sorte d'effacement et tout l'art consistait à effacer cet effacement. Monteret attendait que je m'épaississe le cuir, que je me batte pour ses idées, que je donne des preuves de l'existence de son travail, à lui, à travers moi. Je m'étais vraiment jetée dans la gueule du loup. À partir de maintenant, ce qui m'arrivait allait vraiment m'arriver.

XIX. SANS ELLE

Il se frotta les mains. Il était évident que ce poète qu'il avait senti rôder dans ma vie (et qu'il qualifia, un jour, avec mépris, de « néo-surréaliste ») manquait singulièrement d'intérêt. Et les inepties qu'il avait débitées avec un sérieux pathétique durant notre entretien ne plaidaient guère en sa faveur. Mais j'opposai malgré tout à son ironie un visage impassible. Jamais il ne m'enlèverait ce regard, le premier qu'un homme ait jamais posé sur moi, dans la petite rue pavée de Saint-Germain, au numéro 4. Un regard qui m'exclut de sa vie, une vie que je croyais fabuleuse, et qui ancre en moi l'obsession d'y revenir. Monteret ne savait pas ce que c'était qu'errer, ne pas savoir ce que l'on cherche. Lui, il ne cherchait pas. Il était comme Picasso : il trouvait. Il voulait que je devienne pareille à lui, la meilleure, la plus acérée, la plus rapide, la plus brillante. Génica était pour lui une négation de la mort, une partie de son œuvre, un intervalle, l'une de ses plus belles prophéties et peut-être l'était-elle aussi pour moi. Je me voyais marcher en lui au fond de ses nuits comme un fantôme. Je le voyais m'entourer d'un silence à la fois pieux et tragique. Il en restait une sorte de ferveur pendant le jour : Monteret avait beau être un guerrier à l'EndC, qui prétendait mettre tout le monde K.-O., qui se croyait infailible, quelque chose en lui regardait vers elle. Parfois, en plein cours, un ciel étoilé se déposait au-dessus de nos têtes et le silence devenait amoureux de nous. Je lui souriais. Le coin de ses yeux riait.

Il disait qu'il ne se faisait jamais avoir par rien ni par personne, et continuait à mitrailler tous ses adversaires. Mais il me voyait avec une sorte d'avidité. Il allait falloir jouer serré.

Génica me devint cruellement nécessaire au moment où elle commença à mourir. Yann devenait « idéal », absent, presque transparent à force de s'effacer. Je ne supportais plus son effleurement. Il devenait si beau, mais demeurait si loin. Il n'adhérait plus du tout au sens qu'avait pris ma vie. L'EndC le laissait indifférent. Aucune question sur mes rapports avec Monteret. Comme s'il n'existait pas. Roselyne, à qui je fis quelques confidences un jour en sortant d'un cinéma, me demanda : « Tu es sûre qu'il t'aime ? » J'avais haussé les épaules.

Et Joseph m'avait-il reconnue quand j'étais allée le revoir à Rome ? Il avait paru gêné, encombré par ma présence. J'avais fait une erreur en voulant ressusciter notre histoire.

Je décidai de concourir pour un poste d'enseignement de théorie du cinéma (E.T.C.). Mon statut de boursière m'y donnait droit et c'était le moyen le plus cohérent de terminer mes études de montage. Génica me donna ainsi une tape dans le dos pour accélérer son destin.

Pour pouvoir décrocher ce poste, le soutien de Monteret allait, encore une fois, s'avérer décisif. Roselyne eut raison de mes derniers scrupules. Il fallait arrêter de jouer à la sainte-nitouche perdue parmi les carnivores. Jouer le jeu. Supporter le fait, comme elle disait, « d'en être arrivée là où j'étais » et « descendre dans l'arène ». Il fallait retenir sa respiration. Foncer. Survivre. Suivre les flèches. Roselyne, qui savait embrasser la peur sur la bouche, trouvait cela beau, sexuel, comme la corrida, ou l'opéra. Elle y croyait.

J'aimais encore que le rêve de Monteret soit accroché à Génica. Des lambeaux de soleil couchant, comme à Passy, dans *Le dernier tango à Paris*, s'éternisaient ainsi dans mon existence. Certains jours, quand nous sortions de *L'apparement café*, on entendait le bruit d'un tamtam et on avait envie de courir. Les trottoirs étaient bleus. On traversait le passage clouté, pleins d'élan, les cheveux au soleil. Mais je n'étais pas douée pour apprendre les lois de son milieu. Et lui luttait tellement pour ses idées. Il n'y avait pas de solutions. Génica n'avait jamais imaginé être un cheval de course.

Il ne fut pas présent, me dit-on, à la réunion qui devait passer en revue les dossiers de candidature et établir une sélection des candidats au poste d'E.T.C. : « Tu comprends, si Régis ne vient pas, je ne vois vraiment pas ce que je peux faire de mon côté ! » s'exclama Gérard Wurtz au téléphone, l'homme aux yeux bleu marine qui était monté en grade à l'EndC. J'appelai donc Monteret : « Tu n'étais pas là à la dernière réunion à ce qu'il paraît... », en laissant ma remarque flotter, la fin de ma phrase étale... Il répondit (et c'est bien la seule fois où j'entendis Régis Monteret hésiter au milieu d'une phrase) : « Je... je n'ai pas pu y aller. » Toujours de ma voix étale : « Et à la prochaine, tu vas y aller ? — Oui, oui, bien sûr », affirma-t-il avec conviction. Et ce fut comme si je me mettais soudain nue devant lui : « Et... et tu vas me défendre ? » Alors, fermement, avec force, sans l'ombre d'une hésitation : « Bien sûr, que je vais te défendre ! » Voilà. Si un doute planait, je venais de le dissiper. Il fallait oser demander.

Régis Monteret, une fois de plus, tint parole. Je fus élue sur le poste

d'E.T.C. pour un an. J'aurais encore de quoi vivre. J'allais pouvoir me consacrer à mon film de fin d'études, celui dont je devrais débattre face à un jury pour devenir officiellement « monteuse de films ».

Ce serait l'histoire d'un amour condamné, acculé à sa perte, sans durée. J'utiliserais les photos que j'avais faites à Rome et en Orissa. Faire une sorte de roman-photo. Avec des plans très fixes. Une voix off, peut-être plusieurs. Je jetai des notes dans un cahier : « extrême solitude », « preuve d'amour », « vie à l'écart », « retrait », « distance », « regarder les autres », « les aimer »...

Marie-Jeanne Levissard, qui n'avait pu placer sa candidate, fit planer un doute sur la réalité de mon poste. Personne ne put me renseigner précisément. Tout le monde partait en vacances. Je passai l'été à préparer des cours dont j'ignorais si j'allais pouvoir les donner. La même Levissard me confirma, quelques jours avant la rentrée, au téléphone, d'une voix égale, que le poste ne s'était pas libéré. Monteret était aux U.S.A. pour six mois, injoignable. Le directeur de l'École m'affirma, la veille de la rentrée, d'une voix très calme, que je commencerais bien mes cours comme prévu, sur le poste d'un professeur détaché au ministère de la Culture.

C'est ainsi que je fis ma véritable entrée, très officielle, parmi « les gens qui savent où ils vont » : ceux qui auraient voulu ma place (le protégé de Gérard Wurtz notamment), ceux qui s'estimaient lésés, pensant y avoir droit plus que quiconque (ayant déjà tourné un film depuis leur entrée dans l'École), ceux qui voulaient s'assurer qu'ils n'avaient pas misé en vain sur ma personne, ceux qui me guettaient au tournant pour en découdre avec Monteret. Cette meute silencieuse (à peine une ombre, comme dans les dessins animés de Hayao Miyazaki) se forma instantanément autour de moi. J'étais devenue une cible. J'étais devenue visible. Roselyne me félicita. Que je le veuille ou non, ces choses faisaient partie de ma vie. Des phrases comme celles que j'entendais claquer dans la salle des professeurs : « Plus on obéit à la loi, plus elle vous punit », « Il faut savoir que l'on peut tuer, mais il ne faut jamais avoir d'ennemi » devinrent une sorte de lot quotidien. Je refusais de pâlir, je ravalais ma salive, j'essayais de paraître dégagée, je me raisonnais, je pensais à mon film. Je me réfugiais dans mes cours avec les étudiants, dans mon travail de photographe, dans les moments passés avec Yann. Un regard d'une profonde tristesse, d'une profonde mélancolie imprégna mes photographies.

Monteret revint des U.S.A. et repartit au Japon. J'eus à peine le temps de lui soumettre une ébauche de scénario qu'il parcourut des yeux à *L'apparement café*. « Hum, hum...attention à ce que ton film ne

ressemble pas à une sorte de méditation », concéda-t-il. Ce fut tout. Il était pressé, heureux, auréolé de gloire. Je reçus quelques semaines plus tard, alors que j'étais en plein tournage, une carte postale sur laquelle on voyait un homme perché sur un rocher qui lançait des filets à la mer. Une femme était assise non loin de lui. Son écriture bondissait au verso, son écriture d'éternel jeune homme. « Ici, c'est comme partout, c'est unique. J'apprends le japonais depuis trois mois, l'ennui c'est qu'on en est toujours au commencement. »

XX. COCKTAIL, 2

La section Montage fêta son retour du Japon qui coïncidait avec la parution d'un nouvel essai. Je le revoyais après de longs mois d'absence. Il semblait heureux, présentait les gens en les poussant les uns vers les autres pour qu'ils se parlent. Je restais, une coupe de champagne à la main, à échanger quelques sourires crispés avec mes collègues. « Merci pour la carte postale », lui lança le protégé de Gérard Wurtz. Monteret lui avait donc écrit ? À lui aussi ? Et pas seulement à *moi* ? Mais bien sûr ! Monteret avait fait en sorte que chacun ait droit à son petit message ! J'étais si bête à me croire toujours l'unique et la préférée ! Nous étions si nombreux à vouloir l'être. Et Monteret le savait bien. *L'ennui, c'est qu'on en est toujours au commencement*. Bien vu dans mon cas. Et on y resterait. Passer au-delà signifierait l'arrêt de mort de Génica.

« Tu es très en beauté aujourd'hui », s'exclama-t-il en me voyant approcher. Je ne pus m'empêcher de rougir et ne trouvai rien à répliquer. Il était douloureux jusqu'à l'âme. Son exaltation m'était chère. Mais il y avait là comme un chant du cygne.

Je gardais jalousement mon film au secret depuis quelques semaines, en refusant d'en parler. Patrick, qui avait tenté sa chance pour entrer dans le projet, avait fini par très mal le prendre. Ce fut peut-être lui qui le premier mit Monteret en garde contre moi.

Yann s'était retiré de ma vie, doucement, en acceptant une mission près de Montpellier. Il partit sur la pointe des pieds, sans rien casser. Il avait été si patient. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Quand je posais la tête contre sa poitrine, je l'entendais résonner avec le plafond.

Sur le quai à Montparnasse, je lui ai dit que je l'aimais. Lui ne le disait jamais.

J'ouvris une petite bouteille de Tabasco pour en mettre sur des nems, le bouchon me tomba des mains, s'en alla rouler sous la table et buter sur les pieds de Marie-Jeanne Levissard.

« Et vous faites quoi dans la vie, à part faire tomber des bouchons de

Tabasco ?

— J'étudie.

— Où ça ?

— Ici.

— Ici ? » Les yeux firent une rapide mise au point sur mon visage, comme Swarzenegger dans *Terminator*.

« Oui. Ici. »

On ne m'a jamais autant demandé ce que je faisais dans la vie qu'aux séminaires de l'EndC. L'homme se tut quelques instants, puis se présenta. À la façon dont il articula son nom, en le détachant nettement du prénom, je sus qu'il s'attachait de l'importance. Puis, s'apercevant que je ne réagissais pas, il déclina sa fonction : chorégraphe contemporain et directeur de quelque chose à l'Irkas. Je mangeais mes nems. J'avais refermé la bouteille de Tabasco après avoir récupéré le petit bouchon vert. Marie-Jeanne Levissard qui avait fait un bond en arrière en me voyant accroupie à ses pieds, comme si elle avait vu une souris, me tourna le dos. « Désolée », avais-je murmuré en lui montrant le bouchon.

J'étais maladroite, toujours à m'excuser, à vouloir me justifier vis-à-vis des gens qui ne m'aimaient pas. J'attendis tranquillement que mon chorégraphe se décourage, et s'éloigne enfin, comme ils le faisaient tous au bout d'un moment. Monteret avait l'œil rivé sur nous.

« J'étudie.

— Où ça ?

— À l'EndC. »

Calme plat. Petit refrain et grand sursis. Merci, Monteret. « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? — J'étudie. — Où ça ? — À l'EndC ». « À l'EndC ? » Plus rien. Le calme plat. Le silence. La paix. C'était vraiment très agréable. De pouvoir disparaître dans le simple énoncé de sa fonction. C'était presque aussi magique que de disparaître dans Génica. Être casée me procurait une sorte d'oubli. Un répit. Un genre de silence qui était comme l'arrièrefond de *La vie rêvée*. Les gens vous laissaient tranquille. J'avais la paix. On me foutait enfin la paix. Que cela puisse durer, me disais-je. Cette paix était un écrin idéal pour Génica. On pourrait peut-être arriver à s'entendre elle et moi, qui

sait ? Amen.

Bien sûr, beaucoup de gens visaient Monteret à travers moi, les balles nous rasaient la tête mais lui ne s'en souciait pas : c'était à ses yeux un signe de gloire que de susciter des critiques et des polémiques. « Il faut s'épaissir le cuir, Génica », me disait-il, un brin moqueur.

Il vibronnait gaiement, un peu féminin dans ses manières, un rire un peu aigu par moments. « Mais les occupations n'ont rien à voir avec le travail », précisait-il, heureux de sa subtile distinction. Il nous restait si peu de temps pour la beauté du commencement. Quand je me suis cambrée, excessivement, parce que j'avais mal aux reins à force de rester debout, mon pull s'est soulevé, un court instant. J'ai entendu Monteret gémir, rugir plutôt, dans mon dos. J'ai fait comme si de rien n'était. Un ange est passé.

Puis j'ai croisé le regard d'un homme qui se retint une seconde (j'en eus l'impression) de m'adresser la parole. Il aurait demandé : « Qui êtes-vous ? » Et elle, Génica, du tac au tac : « Je suis l'âme errante. » J'aurais alors osé lui sourire, « comme en connaissance de cause », et m'avancer vers lui. On aurait rejoué *Nadja*. Il se serait enhardi : « Que faites-vous ici, vous ne semblez pas du tout à votre place. » J'aurais hoché la tête et nous serions partis.

Marie-Jeanne Levissard s'approcha de lui en me dévisageant. Tandis que je buvais de l'eau minérale à la bouteille, à grandes gorgées (car il n'y avait plus un seul verre de propre, nulle part), ils me regardèrent, un peu sidérés, puis elle se reprit et lui glissa quelques mots à l'oreille. L'homme fit bloc, aussitôt, avec elle. Il perdit sur-le-champ toute espèce d'intérêt, son regard s'est détourné. Adieu. « On est venu, il y a quelques mois, m'apprendre que Nadja était folle. » Je me suis sentie très fatiguée. J'ai entendu le gong sonner. Le gong brandi par ma mère : « Rien n'est possible. » « La vie est une tartine de merde. » J'ai cessé définitivement de croire que je pouvais faire partie du petit peuple de l'EndC. Il cessa d'un coup d'être magique. Une sorte de barrage a cédé, mes derniers scrupules ont été balayés. Je me suis dit que j'allais terminer mon film et que je partirais.

Roselyne s'adressa à Monteret, ayant pris soin de m'accrocher à son bras au passage. La sorte d'inconscience où je flottais lui donnait des frissons. On aurait dit qu'elle me téléguidait. Après l'avoir sèchement félicitée pour sa récente nomination comme enseignante titulaire, Monteret posa sur moi un regard interrogateur. J'avais l'air de bien m'entendre avec cette Roselyne S. Qu'est-ce que je pouvais faire avec elle ? Ne suivait-elle pas le travail de Michel Paralis, et de Gérard

Wurtz, « ces pauvres garçons », comme il disait parfois ? Roselyne évoqua le dernier livre de Jean-Jacques Parent qui venait de paraître. Monteret ne pouvait bien sûr que saisir l'occasion de le démolir. J'avais beau le savoir, je me suis autorisé un petit commentaire, presque une hypothèse, sur un paragraphe qui m'avait intéressée dans la dernière partie. Roselyne avait envie d'applaudir. Je dépassais ses espérances (elle-même très bien élevée, issue d'une grande famille, elle avait grandi dans un château, et je devais lui rappeler les moments qu'elle passait, enfant, dans des couloirs interminables avec l'impression de tomber dans le vide. Chez Roselyne, la peur devenait en effet une émotion vivante, dont elle savait jouir). Elle surveilla Monteret du regard, s'empessa d'en rajouter. Le maestro me fusilla du regard.

On ne devait jamais rien avancer au hasard. Chacun mesurait l'habileté de l'autre à suggérer, à insinuer, à lire entre les lignes, à laisser deviner, flotter, la menace ou la disgrâce, en temps voulu. Que se passait-il ? Qui savait ? Que fallait-il savoir ? Qui faisait quoi ? Avec mon air lointain (et de plus en plus, à la mesure, aurait-on dit, des voyages de Monteret à l'étranger), j'agaçais forcément, je passais pour une imbécile qui ne devait sa survie qu'à son protecteur. Ses ennemis me plaînaient d'avoir un tel maniaque sur le dos. Je laissais courir. Mais à cet instant, le sourire disparut du visage de Monteret, dont la pâleur devint mortelle, avec le bord des yeux rouge, les lèvres coupantes. Un masque mortuaire. Ou bien le vautour qui attend patiemment son heure en vous suivant à la trace. Je frissonnai. Il se tourna vers Gérard Wurtz, qui s'avavançait vers lui, tout sourire.

Et Roselyne, impérieuse : la revoilà qui marchait à grandes enjambées sur l'asphalte lessivé par la pluie, en sortant du métro. Elle m'entraîna vers le département Scénario où elle allait fêter sa nomination. Elle avait un imper jaune, des chaussures vert pomme, un parapluie orange, un rouge à lèvres rose, et moi une écharpe rouge, un manteau noir. « On fait la paire », ai-je pensé. « C'est pour lutter contre ce temps ! » me lança-t-elle, campée sur le trottoir, guettant le feu rouge, la voix ferme, décidée, en m'offrant une place sous son parapluie. Un parcours sans fautes, Roselyne, un marathon. Très applaudie. Une incroyable capacité à se faire aimer, à se choisir en toutes circonstances, à se préférer aux autres sans culpabilité. La fierté de ses parents. Elle faisait tout très bien.

Je me sentais bien dans « mon nom de Venise dans Calcutta désert », ma peau de fille non identifiée, nulle et non avenue. Génica avait été l'un de ses visages. Mais j'allais pouvoir en explorer d'autres : j'étais si loin de la vie que beaucoup de directions s'offriraient encore à moi,

comme par jeu, et pour me distraire, encore et toujours, de mon absence. J'étais parvenue au comble d'une attente sans objet, qui rendait la vie semblable à une immense étendue d'eau calme. Les pétales de Génica, en retombant, avaient donné au cœur de la vie un renflement presque gris, infiniment doux. Ma collègue Roselyne faisait dégorger mes fantômes à gros bouillons. J'essayais de sourire. Elle cherchait à m'entraîner dans son ambition, son projet, sa soif, elle me poussait à me montrer, à nouer des contacts, à échafauder des plans, à me remuer. « Ton film n'aura jamais d'échos si tu restes les deux pieds dans le même sabot ! Il faut dire que tu existes ! »

Je souriais et je me voyais comme un papillon épinglé dans une case, aux couleurs déjà un peu voilées, aux ailes un peu poussiéreuses. J'avais peut-être déjà rejoint l'oubli. Je comprenais tout ce qui s'évanouissait. Roselyne me paraissait formidable avec sa façon de vouloir mettre les gens sur des rails, d'enclencher la machine, de croire au réel. Elle faisait un bruit de moteur.

Elle me donnait une importance que je ne voulais pas prendre. Mais il était inutile que je lui explique quoi que ce soit. Elle n'aurait pas entendu. Je savais qu'elle sortirait donner des coups de fil et qu'elle ferait son courrier le jour où mon film serait projeté à l'EndC, et qu'ensuite, rien ne l'empêcherait de me livrer ses critiques les plus franches et les plus amicales. Elle menait toujours plusieurs choses de front, ne perdait jamais une minute. Elle restait toutefois attentive, disponible. C'était sans doute une sorte de discipline qu'elle s'imposait.

Roselyne : elle avait du « chien » comme on dit.

Elle tenait en tout cas à se démarquer des « fonctionnaires », des « ambitieux » (selon ses propres mots), elle voulait rester *atypique* comme on qualifie certains appartements à la devanture des agences immobilières.

Elle donna une soirée, à Belleville, dans un loft, pour fêter son anniversaire. Je la vis surgir du flot des gens qui dansaient. Elle me prit la bouteille des mains, la soupesa, se dirigea vers le fond de la salle en me faisant signe de la suivre. Elle me présenta à ses parents : hésitant un instant sur les termes appropriés, elle se décida pour : « une copine de l'EndC » tout en me poussant au fond, dans un espace occupé par deux lits superposés. En haut, les cadeaux, des montagnes de cadeaux jetés pêle-mêle, en bas les manteaux et les sacs : amoncellement de dépouilles, de défroques. Une atmosphère de chambre à gaz mondaine. Je fus deux ou trois fois déshabillée du

regard par des hommes qui sifflèrent et firent leurs commentaires à voix haute.

Elle était partie avec la bouteille, et je me retrouvai seule à côté de sa mère, une femme replète, bien mise, qui se rengorgeait comme un dindon. Je ne trouvais rien d'autre à dire que : « Vous devez être fière de votre fille. » La mère mit au moins cinq bonnes minutes à ouvrir la bouche, et, tout en me regardant sévèrement comme pour me signifier qu'il était grossier d'évoquer ainsi ses liens avec sa fille, elle concéda enfin, au bord d'étouffer, de hoqueter de fierté que oui... elle n'était « pas mal », elle était même « très bien »...

Je hochai la tête. Mon manque d'à-propos était flagrant. Les gens contents d'eux-mêmes me fascinaient toujours, les gens qui étaient nés du bon côté. La reine de la soirée dansait, en robe rouge, les bras nus, un serpent en or autour du cou. Je vis soudain Michel Paralis se trémousser devant elle, je le vis d'abord sans le reconnaître, rouge, suant, exalté. Lui, l'ennemi juré de Monteret !

J'allai me réfugier tout au bord d'un canapé, tout près de la sortie, près du D.J. Je reconnaissais des gens un peu partout. Un homme jeune, aux cheveux un peu longs et gominés, très bruns, vêtu d'un costume blanc, se mit à me parler abondamment, comme s'il cherchait du secours. Ma vacuité avait créé un appel d'air. Il était acteur. Il venait de jouer dans une pièce adaptée de Paul Morand. Quel style, tout de même, quel style, Paul Morand ! Il était liquéfié sous l'effet de l'alcool et de la chaleur. Je n'avais toujours rien dans mon verre. Le jeune homme continuait. Il ne lui manquait plus que le parapluie et la paire de bottes en cuir pour incarner un dandy des années vingt. Il ne voulut pas croire que j'étais à l'EndC. Puis se mit à me raconter comment il avait lui-même échoué au concours deux années auparavant.

Je me suis levée pour aller me verser un verre de champagne : faire ce petit geste pour moi, prendre du plaisir à boire du champagne. Et puis je m'en irais. Je vis, au passage, des photos de Roselyne épinglées sur un mur. Je les regardai de près, très longuement. Elle devait avoir quatorze ou quinze ans, elle était dans un avion avant un saut en parachute : elle portait un gilet gonflable orange et avait le visage d'une héroïne. Sur une roche volcanique en plein vent, les cheveux défaits, dans une robe à fleurs. Au bord de la mer, le visage tendu vers l'objectif, les cheveux toujours au vent. Une Génica en herbe. Une Génica pour de vrai. Elle m'a vue depuis la piste de danse, elle a vu comment je la voyais sur les photos. La façon dont elle s'offrait à l'objectif avait déjà quelque chose de sexuel, quoiqu'elle fût encore

une toute jeune fille. Une sexualité qui s'était encore accrue, assumée aujourd'hui, et qu'elle mettait en scène dans sa façon de danser, de s'enrouler comme une méduse autour des gens, tout en les poignardant du regard.

J'aperçus un collègue de la filière Montage qui se détourna subtilement quand j'arrivai près du champagne, perdu dans une conversation qui semblait passionnante avec une fille qui travaillait, elle, à *La revue d'art*, une fille qui écrivait d'une écriture abondante et malade des articles abscons et fiévreux. « Le monde est petit », entendis-je.

Il avait plu. Quand je suis sortie, il faisait nuit, la chaussée brillait et j'ai bu des goulées d'air frais avidement, avec des frissons dans le dos. Le silence me faisait des compresses sur les tempes tandis que je dévalais la rue.

XXI. LA FIN, 1

J'ai glissé sur ce visage pendant six mois en essayant d'y déchiffrer mon avenir, du moins celui de mon film. En vain. Monteret ne pardonna pas. Lèvres coupantes. Regard dur. Visage glabre. Tel un dieu, il se détourna. À partir de cet instant, la façon dont il allait me rayer de la carte lui appartenait, à lui et à lui seul.

C'était l'histoire d'une attente, d'une vie passée à attendre. Un néant enfoncé, renfoncé, comme un oreiller en plumes, au fond du ventre, pour qu'il prenne le moins de place possible. Mais il se regonflait toujours. Des sonneries de téléphone, des boîtes aux lettres vides, un « danger de mort » peint sur les grillages de la rue de Rome, et l'asphalte, gris, noir, des trottoirs, comme un lac luisant, une image chaque fois de la désolation, des trottoirs déserts où la jeune femme est plantée, comme sidérée. La rue est presque bleue. Longue et étroite. Il y a des travaux, une benne de camion déverse du sable sur la chaussée. La porte d'un hôtel particulier que j'avais repéré et filmé rue Cassette, à Paris, à différentes heures de la journée. Un escalier. Le seuil d'une porte d'appartement. Des personnages lacunaires, étroits, où la vie passait au compte-gouttes, comme la lumière d'été à travers les persiennes. Des gens qui avaient peur de se regarder, de se toucher. Qui avaient trop de choses à se dire et qui ne savaient pas par où commencer. Un homme, une femme. Un homme grand, un homme dont on tombe tout de suite amoureuse si on le croise dans une boulangerie. Il bouscule l'héroïne du film en se tournant vers la sortie, emporté, comme l'était Joseph, dans son élan, trop grand pour l'étroitesse du magasin. La baguette tombe par terre, en se baissant précipitamment, il fait tomber une boîte de chocolats posée sur un comptoir en plastique. J'avais écrit dans le script : « Les personnages ont du mal avec l'espace quand il n'est pas vide, quand il a une fonction sociale et qu'il doit être utilisé d'une manière précise. » J'avais été claire sur ce point.

Et puis il y avait mes photos. J'avais utilisé pour les filmer les deux extrêmes : le plan-séquence et le plan fixe. Monteret détestait la politique des extrêmes, il y voyait une paresse, une indolence, une façon de se calquer sur les choses, de laisser le monde filer au lieu de le *situer*. Un Monoprix à Athis-Mons pouvait voisiner avec une route

en Orissa. Il s'agissait de la même solitude, du même regard.

J'ai filmé la démarche de mes héros, la haute silhouette de l'homme dans les rues presque bleues, son dos large, accueillant, comme celui de Joseph à Rome. Et puis le corps de mon héroïne, son corps vacant, en arrêt, qui laisse une absence se répercuter en lui jusqu'à la douleur. Un corps qui a été abandonné, très tôt, un corps qui a été menacé. Ses collants filés, qu'elle cache avec le bas de sa jupe. Un béret sur la tête. La tête haute. Elle marche rue La-Fayette, comme Nadja en 1926, le jour où elle rencontre André Breton.

J'avais tourné rapidement, en quinze jours, sans trembler, avec une équipe réduite : les acteurs, un preneur de son et tout de même, après réflexion, un technicien pour la lumière, un de mes étudiants. Roselyne était venue en visiteuse, s'informer : on ne me voyait plus à l'EndC, que se passait-il ? Mais rien. Je travaillais dans mon coin, c'est tout. « Ce n'est pas comme ça que tu vas te faire des amis, disait-elle, quelle caboche ! »

Monteret n'était pas à Paris, Yann non plus. Serge avait appelé une fois, mais je n'avais pas pu venir au rendez-vous. Il n'avait pas rappelé. J'étais seule à la barre. Je trahissais peut-être tout le monde, mais je suivais mes pas.

L'homme ne finissait pas ses phrases et la fille attendait, en l'écoutant sur un trottoir, sans en paraître gênée. Au contraire. Ce suspens la rassurait, il était la vérité du monde où elle vivait. C'est ce que je disais à la très jeune actrice, pour l'encourager à la patience. Il fallait se vider de toute intention, il fallait être vraiment seule et laisser aller même si on avait peur d'avoir trop peu entre les mains.

Je n'oublierai jamais ce visage à la sortie de la projection de travail. Dur et dévoré par une colère froide. Mon film était sans doute scandaleux, et Monteret ne pouvait pas laisser passer sans perdre la face. Cela fit comme une traînée de poudre. On sut, cela se sut, Monteret n'était pas content. Je m'étais fait « griller ». On se disait bien, aussi, que je prenais les choses d'un peu haut, d'un peu loin... Le secrétariat me convoqua bientôt : le renouvellement de mon poste d'E.T.C. posait des problèmes « techniques ». Ce n'était nullement une question de personne, évidemment. Mais voilà, je n'étais pas la seule sur la liste, ce n'était pas difficile à comprendre.

On disait Monteret capable d'exécuter quelqu'un sur place. Sans l'avoir voulu, je venais de lui déclarer la guerre. La guerre était pour lui une sorte de second métier.

La veille de la projection, j'allai marcher au jardin des Tuileries. Qui verrait mon film, une fois écrabouillé par Monteret ? Je l'avais fait sans rendre de comptes à quiconque. J'avais voulu être tranquille au moins une fois dans ma vie. J'avais été merveilleusement libre. Je voyais le résultat. Je ne comprenais pas les rouages du monde. Je n'en avais vu qu'un poudroïement sorti tout droit de *La vie rêvée*, que j'avais étalé comme un onguent sur ma peau.

Monteret allait me servir un mets raffiné. Je me refermai de mon côté, je n'avais pas envie d'enterrer Génica dans les convulsions et les déchirures. Elle avait existé pour lui, il l'avait reconnue, nous avions eu le même rêve, nous nous étions rencontrés dans ce rêve et, quoi qu'il en dise, mon film était issu de ce rêve. Il ne pouvait pas le nier totalement. Il était né des films que j'avais visionnés dans la salle du haut, tant d'heures à dévisager les acteurs, à sentir leur présence.

Yann au téléphone : « Ce n'est pas très intéressant. » Un ton encore très doux, mais ferme, « ... de telles relations ». Pas très intéressant ! Il s'agissait de ma vie, pourtant ! « Je te dis qu'il va me massacrer. Il vient de me renvoyer le scénario, et il n'a rien trouvé de mieux à faire que de dresser la liste de toutes les coquilles... — Pas intéressant. » Je choisis une chaise bien profonde, le long d'une pelouse, glissant sous le feuillage, les bras sur les accoudoirs, je soupirai. Monteret ne pouvait légitimement pas défendre un film si peu « monterétien » sans montrer qu'il n'avait rien dirigé du tout. Il ne pouvait inviter qui que ce soit de sérieux à la discussion qui suivrait la projection.

Rien. Il ne concéda rien. Les jours qui précédèrent la date fatidique passèrent dans un silence particulièrement glacial et je pénétrai dans la salle de projection comme dans un coupe-gorge. Roselyne avait les narines frémissantes (« la vie n'est pas du cinéma », me souffla-t-elle). Monteret était très gai, distribuait des poignées de main. Il s'était mis à ressembler de plus en plus à sa caricature : une sorte de savant fou, tatillon, sémillant. Mais la pâleur de son visage était devenue tragique. Il affirmait à qui osait l'interroger sur sa santé qu'il allait « bien », et même « *très bien* ». Ce jour-là, il buvait froidement la peur dans mes yeux. Mi-vautour, mi-loup. Et, autour de lui, de vieux singes, de vieux renards de la profession. J'étais distraite, terrorisée. Je n'avais rien mangé depuis deux jours. J'étais dans le même vertige que celui qui m'avait emportée dans ce rendez-vous avec Pierre R. douze ans auparavant. Mais, cette fois, je devais prendre la parole. Il ne serait pas dit que Génica n'avait été qu'une coquille vide, une marionnette. J'allais défendre mon film.

Yann était dans l'assistance, je voyais son grand front, ses cheveux mi-

longs, et son regard briller. Patrick, l'air emprunté, et presque gêné, me tendit mécaniquement la main. « On ne sait jamais ce qu'il pense, hein ? » me dit-il en hochant la tête (et en désignant le maestro). Il était pourtant évident à ses yeux que je m'étais mal débrouillée et que j'avais commis une faute irréparable pour le mettre dans cet état.

Je me suis dirigée vers l'avant-scène pendant que le jury s'installait et que Monteret se préparait à prendre la parole. Il ne fallait pas tomber, pas pleurer, rien regretter. Mon film existait. Monteret s'était enfin assis avec les membres du jury ; derrière eux, quelques professeurs de l'École, Gérard Wurtz, que j'avais invité, comme éclairé de l'intérieur par une ironie tenace. Une sorte de contentement donnait à son teint une lueur presque phosphorescente. « On dirait un criminel, me dis-je, on dirait qu'il savoure en permanence une victoire, mais laquelle ? » Quelques-uns de mes étudiants avaient fait le déplacement et s'asseyaient au fond de la salle, tout intimidés. Une représentante du C.N.C., très souriante, un animateur de la télé, un distributeur s'ébrouaient bruyamment. Yann. Roselyne sortait déjà son courrier, car elle n'avait jamais une minute à perdre. Ma mère n'était pas venue mais m'avait souhaité bonne chance au téléphone, sa voix contenant mal son émotion.

Contre toute attente, Monteret me fit signe de parler la première. Je présentai mon film en me raccrochant au papier que je tenais entre les mains. J'avais filmé une errance. Des existences à l'écart du mouvement de la vie. Un peu comme la nuit dans le jour, la nuit où les gens apparaissent plus facilement avec cette hésitation en eux-mêmes. Je ne cillai pas. Pas d'égarement. Rester précise. Dire ce que j'avais fait. Défendre mes cadrages, mes prises de position, je pouvais le faire. Les déserts (et il fallait y intégrer les rues de Paris) n'étaient pas hostiles, ce n'était pas des images idéales de contre-société. C'étaient les lieux où l'espace et le présent étaient toujours les plus forts. Je ne croyais pas dans un retour à la nature, ni dans une vérité primitive (je disais cela surtout à l'intention de Monteret, car en réalité, je n'avais rien contre la nature). Les personnages n'étaient pas désorientés pour faire joli. Ils avaient du mal. Ils étaient hésitants, en suspens. Des êtres solitaires.

Après la projection, le maître ouvrit les débats, aimable, massacrant. Il choisit un ton faussement badin, butant presque sur chaque syllabe, pour parler du film : un film de photographe, dit-il, sans action véritable, une flânerie introspective, aux accents romantiques, une « stylistique » du désert là où on attendrait légitimement une vision neuve. De jolies choses qui ne prêtaient guère à conséquence sur le plan de la nouveauté cinématographique. Un film « expérimental »

pour tout dire (ce qui dans sa bouche résonna comme une injure). J'avais senti l'air se raréfier dans la salle tandis qu'il parlait. J'étais suspendue à ses lèvres, guettant le moment où il m'achèverait d'un coup sec. Mais il avait su garder un ton dégagé, presque désinvolte, jusqu'à la fin. C'était donc cela : mon film ne valait pas la peine qu'on le démolisse.

« Beaucoup de matière "photographique" », ajouta le premier membre du jury, un fil conducteur relâché, pas ou peu d'intrigue, des personnages sans identité, ce qui relevait à son humble avis d'un « truisme contemporain ». Sur le plan du montage, des trouvailles, mais en contradiction parfois avec les idées de Monteret. Le pauvre homme fut stoppé net, à cet instant, par le regard du maître. « Il semble que les personnages soient isolés au milieu du cadre, ajouta-t-il dans un souffle en se tortillant sur son siège, ramenés à des silhouettes, et le risque alors est de dématérialiser les personnages, et de faire basculer l'histoire dans une esthétique du vide. » Bien sûr, il avait parlé bas, mais il avait visé juste : comment Monteret avait-il pu diriger un tel travail, qui semblait prendre le contrepied de toutes ses théories ?

Mon film était-il une sorte de contresens par rapport à ses idées, mon film était-il scandaleux au regard de la morale du cinéma monterétien ? Voilà quelle était la question. Y avais-je seulement pensé ? De quoi étais-je coupable ? Mon film n'était pas esthétique. Le vide n'était pas un cadre, ni une décoration. J'espérais l'avoir montré. Une vision du monde, une façon de vivre, une preuve de solitude et peut-être d'amour.

Le rire de Yann éclata alors dans la salle. Un rire joyeux qui dégringola le long de ma colonne vertébrale comme une douche rafraîchissante. Je fus délivrée soudain de la terreur que m'imposait Monteret depuis six mois. Je fermai les yeux un instant : le tumulte de mes entrailles remonta à mes oreilles, drôle et puissant. Je me rendis compte que j'avais le ventre vide, que j'avais faim. Mon film existait, comme le bruit que faisait mon corps, qu'il plaise ou non. Et j'étais là pour en témoigner. Il fallait faire ce que j'avais à faire, dire ce que j'avais à dire. Je défendis mes positions pied à pied, point par point.

Une femme aux grandes lunettes prit la parole à son tour : un film « personnel », dit-elle avec des pincettes pour choisir chaque adjectif, un film un peu « dépressif », un peu « sévère », « austère », « sec », « âpre », qui pouvait décourager les amateurs de films d'action, une sorte de poème cinématographique, assez abstrait, un regard « contemplatif » mais « pourquoi ne pas aller au bout, demanda-t-elle

soudain, et mettre vos personnages à l'épreuve du monde au lieu de magnifier, et, presque de sacraliser, leur infirmité ? » On pouvait y voir une bonne adaptation de *L'arrêt de mort* de Maurice Blanchot, assez littérale, parfois brutale, avec un sens du ressassement... Elle s'emballait, elle s'emballait, et Monteret la coupa elle aussi dans son élan, en bougeant imperceptiblement la tête avec un regard par en dessous. Deux ou trois phrases vinrent mourir sur ses lèvres en guise de conclusion.

Une autre personne prit la parole, un homme vêtu de gris, membre du C.N.C., pour souligner « l'expressionnisme » du noir et blanc, très contrasté, la brutalité des cadrages, et des oppositions entre des contraires, le vide et le plein, la ville et les déserts. Je tentai de préciser les choses : « Il s'agit du même désert, il n'y a pas d'opposition, partout, c'est le même vide... » Mon interlocuteur ne se laissa pas démonter : « Mais vous suggérez malgré tout un au-delà, tout votre film, en insistant sur la finitude des personnages, crée une sorte d'issue dans un au-delà figuré par le vide. » Celui-là n'allait pas se laisser intimider par Monteret, avec lequel il avait sans doute des comptes à régler. Il voulait ouvrir les hostilités. « Quel au-delà ? rétorquai-je. Au contraire, mes personnages n'ont pas le choix d'être ce qu'ils sont, et là où ils sont, même si c'est peu. Les cadrages soulignent l'importance du lieu, de l'espace. Mes personnages ne font que passer, c'est vrai, mais il n'y a pas d'ailleurs. Je crois vraiment que les espaces vides ne sont pas rajoutés après coup. Ils font partie des personnages, et vice versa. » La dame aux lunettes opina du chef, gravement. Elle me donnait envie de rire. J'adressai un bref regard à Monteret. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu la vision à ce moment d'un fleuve en crue charriant des zébus en voie de décomposition, puis celle du visage de Jessye Norman, large, immense comme un océan, sur lequel le temps n'avait pas de prise.

La salle se réchauffait un peu. J'avais le feu aux joues, dressée sur mes talons. Roselyne était proche de l'extase. Il n'y avait pas de fuite. Aucun horizon pour l'optimisme, ni d'éloge de l'échec. Juste une façon de tenir au temps présent, d'être sans repli. « Les cadrages sont très précis, mes personnages sont imbriqués dedans. Il n'y a aucun flou, aucune fuite, nulle part, même si mes personnages ne plaisent pas parce qu'ils n'ont pas d'histoire. Ils ont une histoire qui ne compte pas, peut-être, je les voulais sans âge, sans visage, sans personne à qui plaire ou déplaire. Voilà. »

XXII. LA FIN, 2

Mon poste d'E.T.C. n'avait pas été renouvelé à l'EndC, mais on avait daigné m'accorder, sans doute pour éviter de me congédier *manu militari*, deux heures de cours de soutien, en section Théorie du Cinéma, dont aucun professeur, me précisa-t-on, ne voulait : trop mal payées. Je les avais acceptées.

Et puis mon contrat s'acheva.

Monteret m'avait fait ses adieux à la seconde même où il avait vu les premiers plans de mon film. Je n'eus aucune nouvelle de lui. L'EndC partit en fumée en même temps que ma « carrière » de cinéaste et de monteuse de films.

J'étais revenue à la photographie. Je voulais aller au Kenya, photographier les Masai et les neiges du Kilimandjaro. Un photographe rencontré à la Cinémathèque m'avait aidée à contacter une fondation d'Art contemporain. J'avais préparé un dossier.

Et puis Roselyne appela, un jour. Elle dirigeait maintenant le département Scénario. Elle avait toujours sa voix de battante, enjouée, pressée : « Décolle-toi un peu, viens ! » Elle parlait d'un entretien avec Monteret pour fêter le cinquantenaire de l'École. « Mais il ne veut plus entendre parler de moi ! — Détrompe-toi, il a souhaité que tu y participes. » J'avais du mal à le croire. « C'est vrai, tu as toujours regardé le joueur de flûte au lieu d'entendre l'air qu'il joue. » Roselyne se moquait de mes réticences. Elle me donna ensuite des nouvelles : Michel Paralis et Jean-Paul Mappe étaient tous deux entrés au club des cancéreux, respectivement le côlon et la prostate (je revis soudain le visage de Jean-Paul Mappe dans l'ascenseur un jour, j'avais mis deux minutes à le reconnaître : une dureté froide, déterminée, un regard de fou, glaçant, que rien, jamais, n'arrêterait, avais-je pensé, en manquant de suffoquer). Monteret, lui, avait fait un infarctus. « Quand ? — Il y a sept ou huit mois. Quintuple pontage. Il sort de convalescence, ce sera sa première sortie. »

Monteret trônait au milieu d'un public choisi, d'anciens étudiants, des fidèles, certains faisaient leurs films à présent, d'autres enseignaient à

l'EndC ou à l'université. Il ne nous avait pas réunis seulement pour fêter le cinquantenaire de l'École, mais aussi pour saluer la parution d'un numéro de revue qui lui était entièrement consacré. La revue circulait de main en main. La photo en couverture le montrait sous un beau jour, le regard lointain, comme apaisé, le visage reposé, noyé dans la pénombre. Tous, ils avaient tous écrit un article, même Roselyne avait pu s'y glisser. J'étais la seule absente au menu. Je ne pus m'empêcher de rougir en feuilletant le sommaire. Monteret le remarqua sans dissimuler son plaisir.

Chacun avait pris la pose, en rang serré autour d'une table ovale : respiration coupée, ventre rentré et bras croisés pour les filles, jambes écartées et mains à plat sur la table pour les garçons. Le metteur en scène Patrick me fixait, je lui fis un signe de tête en guise de salut. Je venais de tomber dans un piège. Je commençais à étouffer. Un coup d'œil à la fenêtre, qui était fermée. Ce mouvement de la tête n'échappa pas à Monteret. J'avais eu le même réflexe en entrant un an plus tôt dans la salle de projection et en constatant, navrée, que la baie vitrée derrière l'écran, était étanche, hermétiquement close.

Patrick feuilletait la revue, en prenant son temps. Une odeur de parfum flottait dans la salle. Roselyne avait un magnétophone entre les mains. Monteret prit la parole pour expliquer les enjeux et l'intérêt du débat, occasion de réfléchir à l'École, etc. Il était toujours aussi pâle, court, ramassé, avec des cheveux devenus blancs, un peu moins mousseux autour du visage. Il était vêtu avec plus d'élégance que par le passé. Une veste en laine, vert bouteille. Un pantalon de flanelle grise. Une chemise blanche.

Au cours du débat, je fis une remarque, infime : Monteret se rua aussitôt dessus pour la mettre en pièces. Je fis semblant de ne rien remarquer. Puis je fis une autre remarque, un peu plus tard, plus consistante : « Vous avez raté l'Histoire, vous n'avez jamais rien compris à l'Histoire ! » s'était-il alors écrié, avant que quiconque ait pu même entendre mes propos et comprendre de quoi il s'agissait.

Sa rapidité, le vouvoiement, le ton définitif cherchaient à me liquider avec tant de force que l'assemblée en fut saisie. Un frémissement la parcourut, sensible qu'elle était à cette envie de meurtre quasi charnelle. Monteret me fusillait du regard, cherchant le moyen de m'achever sur place. C'était disproportionné, grotesque. Je me levai d'un coup, sans réfléchir, la main dans la poche d'un grand manteau noir que Serge m'avait offert, et que je n'avais pas enlevé. Monteret a pu penser que je palpais un revolver car son visage est devenu mauve.

Roselyne me regardait avec les yeux qu'elle avait sur la photo du loft à Belleville, dans l'avion, avant de sauter en parachute. Elle avait eu droit à son tour de manège. Je lui adressai un bref signe de tête et me dirigeai vers la sortie, escortée, comme dans les films, par un silence, une sorte de souffle retenu, au ralenti. Avant de disparaître, j'ai senti un regard planté dans le bas des reins : Monteret m'avait toujours regardée ainsi.

Je dévalai les marches du département Montage, secouée par un frisson, heureuse de laisser derrière moi cette atmosphère de meurtre, pour toujours, cette École où mon histoire s'effaçait, passant devant Marie-Jeanne Levissard qui bavardait dans l'escalier et qui suspendit sa phrase en me voyant bondir comme un cabri, ma grande écharpe tricotée main lui effleurant la joue au passage. Je lui lançai un bonjour joyeux, sonore, presque cavalier. Dans la salle Jean-Renoir, le silence s'enroula autour du demi-sourire de Roselyne, qui appuyait de nouveau sur la touche « marche » du magnétophone.



GALLIMARD
5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris

www.gallimard.fr

© Editions Gallimard, 2009.

Au premier regard qu'il pose sur elle, elle sait.

Elle sait qu'il ne s'attendait pas à se retrouver face à un gros bébé joufflu. Et quand il lui dit au revoir sur le boulevard Montparnasse, elle jure de ne plus jamais revivre cet abandon, cette solitude où il la laisse. Oui, elle se jure, en le regardant disparaître, de devenir belle. C'est ainsi que naît Génica.

Cette édition électronique du livre *LA TANGENTE* de *AMINA DANTON*
a été réalisée le 03/07/2009 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en janvier 2009 (ISBN : 9782070125296)

Code Sodis : N02529 - ISBN : 9782072025297

Le Format epub a été préparé par ePagine / Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
à Mayenne, le 13 mai 2009
Dépôt légal : mai 2009
Numéro d'imprimeur : 73418
ISBN 978-2-07-012529-6/Imprimé en France.
167086